

University
of Florida
Libraries







Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Florida, George A. Smathers Libraries

BULLETIN.

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS.)

618
22

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

D'ANVERS

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE
SA MAJESTÉ LE ROI.

TOME XIV.



SOCIÉTÉ

fondée le

1^{er} Octobre

1876

13^e ANNÉE

SOCIALE

—
1889-1890

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.

1889.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

~~~~~  
*Protecteur :*

S. M. **le Roi.**

~~~~~  
Président d'honneur :

S. M. **dom Pedro II**, empereur du Brésil.

~~~~~  
*Membre d'honneur :*

S. A. **Albert prince régnant de Monaco.**

~~~~~  
Président honoraire :

M. **LÉOPOLD de Wael**, bourgmestre d'Anvers.

~~~~~  
*Bureau :*

*Président :* M. H. **Wauwermans**, général du génie, à Anvers.

*Vice-présidents :* { MM. **Jacq. Langlois.**  
E.-A. **Grattan**, ancien consul de Sa  
Majesté Britannique, à Anvers.

*Secrétaire général :* M. P. **Génard**, archiviste de la ville d'Anvers.

*Secrétaire de l'administration :* M. **LÉON Couturat**, à Anvers.

*Trésorier :* M. le comte **Oscar Le Grelle**, à Anvers.

*Bibliothécaire :* M. H. **Hertoghe**, professeur à l'école de navigation, à Anvers.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

*Membres honoraires : (1)*

- MM. G.-B. AIRY, astronome, directeur de l'observatoire royal de Greenwich.
- RUTHERFORD ALCOCK, président de la société royale de géographie de Londres.
- A. BASTIAN, président de la société de géographie de Berlin.
- le général J.-A. BESIER, à La Haye.
- le prince ROLAND BONAPARTE, à Paris.
- le lieutenant-général BOUCHER, ancien commandant de la première circonscription militaire.
- E. BOUILLAT, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Paris.
- le capitaine E.-F. CAMBIER, à Banana (Congo).
- J. CAPELLINI, directeur du musée géologique et paléontologique à l'université de Bologne (Italie).
- ÉDOUARD CHARTON, sénateur et membre de l'institut de France, à Versailles.
- FRANCESCO COELLO, colonel du génie, président honoraire de la société de géographie de Madrid.
- le commandeur CORRENTI, ancien ministre de l'instruction publique, à Rome.
- ANT. D'ABBADIE, membre de l'institut de France, à Paris.
- le chevalier DE BRITTO, baron DE ARINOS, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Rio-Janeiro.
- A.-M.-E. DE LAGERBERG, chambellan de S. M. le roi de Suède et de Norwège, à Gothembourg.

(1) Sans rétribution. Art. 7 des Statuts.

- MM. DELESSE, ingénieur en chef des mines, à Paris.  
le comte FERDINAND DE LESSEPS, directeur de la compagnie de l'isthme de Suez, à Paris.  
le comte DE MARSY, membre de plusieurs sociétés savantes, à Compiègne.  
M. DE QUATREFAGES DE BRÉAU, président de la commission centrale de la société de géographie et membre de l'institut de France, à Paris.  
le vicomte DE SAN JANUARIO, président de la société de géographie de Lisbonne.  
le prince DE TEANO, président de la société de géographie italienne, à Rome.  
le comte DE THOMAR, ambassadeur du Portugal, à Bruxelles.  
le comte DE TOULOUSE-LAUTREC, directeur de l'institut des provinces de France, château de St.-Sauveur, par Lavour (Tarn).  
le comte DE VILLENEUVE, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Bruxelles.  
le baron DE WATTEVILLE, directeur de la division des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique, à Paris.  
OSCAR [DICKSON, à Stockholm.  
LUIZ PEDREIRA DO GOUTTO FERRAZ, vicomte de Bom-Retiro, conseiller d'État, président de l'institut historique et géographique du Brésil, à Rio-Janeiro.  
GORDON-BENNETT, propriétaire du *New-York Herald*, à New-York.  
G. GRAVIER, président de la société de géographie de Rouen.  
le baron J. GREINDL, ministre plénipotentiaire, à Berlin.  
J.-V. HAYDEN, géologue des États-Unis, à Washington.  
PAUL KRUGER, président de la république Sud-Africaine.  
le baron LAMBERMONT, ministre plénipotentiaire, secré-

taire général du ministère des affaires étrangères, à Bruxelles.

MM. LAYARD, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique, à Constantinople.

L. LEFEBVRE, membre de la chambre des représentants, à Bruxelles.

LOUIS LEMMÉ, à Anvers.

E. LEVASSEUR, membre de l'institut, à Paris.

le général J.-B.-J. LIAGRE, secrétaire perpétuel de l'académie royale de Belgique, vice-président de la société royale belge de géographie, à Bruxelles.

J. B. MAGNAGHI, capitaine de vaisseau, directeur du bureau hydrographique de la marine royale d'Italie, à Gènes.

WILLIAM MARTIN, chargé d'affaires d'Hawaï, à Paris.

MASSARI, explorateur, à Naples.

CH. MAUNOIR, secrétaire général de la société de géographie de Paris.

MEURAND, ministre plénipotentiaire, directeur des consulats au ministère des affaires étrangères et président de la société de géographie commerciale, à Paris.

le commandeur baron CHRIST. NEGRI, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Turin.

le baron A.-E. NORDENSKIOLD, membre de l'académie des sciences de Suède, à Stockholm.

le vice-amiral OMMANNEY, membre de la société de géographie de Londres.

le baron OSTEN-SACKEN, membre de la direction de la société I. russe de géographie, à St.-Petersbourg.

le major-général HENRY RAWLINSON, membre du conseil de l'Inde, à Londres.

EL. RECLUS, géographe, à Clarens, canton de Vaud (Suisse).

le baron REILLE, commissaire général au congrès de géographie de Paris, à Paris.

le contre-amiral GEO. HENRY RICHARDS, à Londres.

- MM. GERHARD ROHLFS, explorateur, à Weimar.  
le comte SAVORGNAN DE BRAZZA, à Paris.  
WALDEMAR SCHMIDT, archéologue, à Copenhague.  
le commandant SELFRIDGE, de la marine des États-Unis, à Washington.  
SIBIRIAKOFF, à Irkutsk.  
HENRY-M. STANLEY, membre de plusieurs sociétés de géographie.  
W.-F. VERSTEEG, colonel du génie en retraite, à Amsterdam.  
P. VETH, professeur à l'université de Leyde, président de la société de géographie d'Amsterdam.  
VIVIEN DE S. MARTIN, géographe, à Paris.  
le chevalier M.-A. VON BECKER, secrétaire général de la société I. et R. de géographie, à Vienne (Autriche).  
le baron CHARLES VON CZOERNIG, conseiller int. de S. M. I. et R., à Gorice (Autriche).  
le baron VON HELFERT, vice-président de la société I. et R. de géographie de Vienne.  
le baron VON RICHTHOFEN, membre de la société de géographie de Berlin, à Leipzig.

---

*Membres protecteurs : (1)*

- MM. RENÉ MORETUS DE THEUX, à Anvers.  
le baron H. VAN DE WERVE et DE SCHILDE, à Anvers.

---

(1) Rétribution annuelle 50 fr. au moins. Art. 8 des Statuts.

*Membres effectifs : (1)*

1. MM. AD. DE BOË, membre de l'association scientifique de France, *conseiller*.
2. G. DELCOURT, ingénieur en chef des constructions navales, *id.*
3. J. DE BOM, secrétaire de l'institut supérieur de commerce d'Anvers, *id.*
4. P. GÉNARD, archiviste de la ville, ancien secrétaire général du congrès de géographie d'Anvers, *id.*
5. E.-A. GRATAN, ancien consul de S. M. Britannique, *id.*
6. le général P. HENRARD, *id.*
7. H. HERTOGHE, professeur à l'école de navigation, *id.*
8. J. LANGLOIS, dispacheur, ancien professeur à l'école de navigation, *conseiller*.
9. le chevalier GUSTAVE VAN HAVRE, président de la société des bibliophiles anversois, *id.*

(1) Le nombre en est fixé à 50. Rétribution annuelle 10 fr. Art. 4 des Statuts.

Les membres effectifs nomment un conseil composé de dix-huit membres. Le conseil se compose en ce moment de :

Membres sortant en 1890 :

MM. J. de Bom, G. Delcourt, P. Génard, P. Ghesquière, P. Henrard et J. Langlois.

Membres sortant en 1892 :

MM. J.-F. Arents, A. Baguet, Ad. de Boë, A. Geelhand de Labistrate-Kervyn, comte O. Le Grelle et H. Wauwermans.

Membres sortant en 1894 :

MM. L. Couturat, E.-A Grattan, H. Hertoghe, G. Royers, le baron O. van Ertborn et le chevalier Gust. van Havre.

10. MM. H. WAUWERMANS, général du génie, *conseiller*.
11. FRÉD. BELPAIRE, ingénieur.
12. TH. CALLAERTS, directeur d'assurances.
13. E. GRANDGAIGNAGE, professeur à l'institut supérieur de commerce.
14. R. GEELHAND.
15. J.-W. HUNTER, courtier de navires.
16. ÉMILE DE KEYSER, ingénieur et directeur de la société anonyme du sud d'Anvers.
17. Jos. LEFEBVRE, échevin de la ville d'Anvers.
18. G. ROYERS, ingénieur en chef de la ville d'Anvers, *conseiller*.
20. ALOYS SCHEEPERS, ingénieur.
21. le D<sup>r</sup> TH. SCHOBSENS.
22. le baron O. VAN ERTBORN, ancien conseiller provincial, *conseiller*.
23. A. CATEAUX, ancien président de la société commerciale, industrielle et maritime d'Anvers, élu le 14 avril 1877.
24. A. BAGUET, vice-consul du Brésil, *conseiller*, élu le 14 avril 1877.
25. Jos.-M. DE TILLY, major d'artillerie, membre de l'académie royale de Belgique, élu le 26 juillet 1877.
26. LEDOUX, capitaine du port, élu le 10 octobre 1877.
27. P. GHESQUIÈRE, capitaine d'état-major, *conseiller*, élu le 8 mai 1878.
28. JOVITE DÉLOGNE, major du génie, élu le 8 mai 1878.
29. RICHARD BREWER, major d'état-major, élu le 8 mai 1878.
30. TH. TACK, capitaine au 2<sup>e</sup> de ligne, élu le 13 septembre 1880.
31. LÉON COUTURAT, attaché à la banque d'Anvers, *conseiller*, élu le 18 mars 1879.
32. Jos. BERNARD, ingénieur, élu le 10 avril 1880.

33. MM. LOUIS MERTENS, ancien conseiller communal, élu le 7 mars 1882.
34. J.-F. ARENTS, directeur honoraire de l'école moyenne, élu le 7 mars 1882.
35. E. DE HARVEN, élu le 5 novembre 1883.
36. ARTHUR VAN DEN NEST, échevin d'Anvers, élu le 5 novembre 1883.
37. TH. SMEKENS, président du tribunal de 1<sup>re</sup> instance, élu le 30 janvier 1884.
38. P. VAN DEN BOGAERT, colonel du génie, élu le 15 juillet 1885.
39. A. GEELHAND DE LABISTRATE-KERVYN, *conseiller*, élu le 24 janvier 1887.
40. P. COGELS, élu le 24 janvier 1887.
41. J. VAN DEN GHEYN, élu le 13 mai 1887.
42. CORNELIS-LYSEN, élu le 10 octobre 1887.
43. A. DE ROUBAIX, élu le 22 novembre 1888.
44. Jos. HELLEMANS, élu le 22 novembre 1888.
45. Le comte OSCAR LE GRELLE, *conseiller*, élu le 22 novembre 1888.
46. H. SERMON, professeur, élu le 22 novembre 1888.

---

*Membres correspondants belges : (1)*

1. MM. E. BANNING, directeur au ministère des affaires étrangères, à Bruxelles.
2. BERNARDIN, professeur, à Melle-lez-Gand, élu le 28 février 1877.
3. J. VAN RAEMDONCK, docteur en médecine, à St.-Nicolas (Waas), élu le 28 février 1887.

(1) Titre honorifique. Le nombre des titulaires est fixé à 50. Art. 5 des Statuts.

4. MM. SALVADOR MORHANGE, consul général à Messines (Sicile) élu le 5 mai 1877.
5. J. VAN DER MAELEN, à Bruxelles, élu le 5 mai 1877.
6. F. VAN RYSSELBERGHE, météorologiste à l'observatoire royal, à Bruxelles, élu le 5 mai 1877.
7. CH.-F. DE CAZENAVE, inspecteur spécial du cadastre du royaume, à Bruxelles, élu le 6 juillet 1877.
8. le comte GOBLET D'ALVIELLA, ancien membre de la chambre des représentants, à Bruxelles, élu le 6 juillet 1877.
9. ALFRED MARBAIX DU GRATY, à Bruxelles, élu le 6 juillet 1877.
10. P.-J.-C. VAN BENEDEN, professeur à l'université de Louvain, élu le 6 juillet 1877.
11. CROUSSE, major d'état-major, à Liège, élu le 26 juillet 1877.
12. HECTOR MANCEAUX, juge au tribunal de commerce, à Mons, élu le 26 juillet 1877.
13. E. VARENBERGH, archéologue, à Gand, élu le 26 juillet 1877.
14. A. WAUTERS, archiviste de la ville, à Bruxelles, élu le 26 juillet 1877.
15. A. DE MAERE, ancien membre de la chambre des représentants, à Gand, élu le 6 octobre 1877.
16. le général baron FERD. JOLLY, commandant la 1<sup>re</sup> circonscription militaire, aide-de-camp de S. M. le Roi, élu le 6 octobre 1877.
17. ALFRED RONSE, conseiller communal, à Bruges, élu le 6 octobre 1877.
18. ERNEST BIVER, ancien capitaine d'état-major belge, ingénieur et industriel, à Marseille, élu le 10 octobre 1877.
19. E. GÉRARD, préfet des études à l'athénée royal de Liège, élu le 10 octobre 1877.

20. MM. E. DE BORCHGRAVE, consul général, chargé d'affaires de Belgique à Belgrade (Serbie), élu le 22 février 1878.
21. E. DE LAVELEYE, professeur à l'université de Liège, élu le 22 février 1878.
22. E.-L.-J. FISCO, directeur général au ministère des finances, à Bruxelles, élu le 22 février 1877.
23. Jos. MEULEMANS, attaché aux archives d'Anvers, élu le 22 février 1878.
24. E. DE BRAUWERE, secrétaire communal, à Ostende, élu le 8 mai 1878.
25. GUST. MUSELY, conseiller provincial, à Courtrai, élu le 8 mai 1878.
26. JULES DE PETIT, attaché à la bibliothèque royale, à Bruxelles, élu le 8 mai 1878.
27. ERNEST VAN DEN BROECK, géologue, à Bruxelles, élu le 13 septembre 1878.
28. L. HENNEQUIN, major d'état-major, professeur à l'école de guerre, à Bruxelles, élu le 18 mars 1879.
29. le général STRAUCH, ministre de l'État libre du Congo, à Bruxelles, élu le 18 mars 1879.
30. ALB. THYS, capitaine d'état-major, attaché à la maison militaire du Roi, à Bruxelles, élu le 10 avril 1880.
31. ADOLPHE BURDO, voyageur en Afrique, élu le 10 avril 1880.
32. GUILLAUME RAEMAECCKER, capitaine du génie et voyageur en Afrique, élu le 10 avril 1880.
33. AUG. HIPPEL VAN DE WAELE, lieutenant au 14<sup>e</sup> régiment de ligne, élu le 8 novembre 1880.
34. L. TRASENTER, ancien recteur de l'université de Liège, élu le 7 mars 1882.
35. GUST. BECKX, consul de Belgique en Australie, élu le 7 mars 1882.
36. LÉON JANSSENS, à Bruxelles, élu le 23 novembre 1883.

37. MM. ANATOLE BAMPS, à Bruxelles, élu le 5 novembre 1883.
38. JANSSENS, consul général de Belgique au Canada.
39. le capitaine C. COQUILHAT, explorateur en Afrique, élu le 16 novembre 1885.
40. le lieutenant VALCKE, explorateur en Afrique, élu le 16 novembre 1885.
41. le D<sup>r</sup> ALLART, explorateur en Afrique, élu le 16 novembre 1885.
42. le capitaine VAN DE VELDE, explorateur en Afrique, élu le 20 octobre 1886.



*Membres correspondants étrangers.*

I.

(Consuls de différentes puissances.)

- MM. D. AGELASTO, vice-consul de Grèce, à Anvers.
- E. AGIE, consul de Russie, à Anvers.
- H. ARENDT, consul général d'Allemagne, à Anvers.
- R. CATEAUX, consul de Siam, à Anvers.
- W. CHRISTOPHERSEN, consul général de la Suède et Norwège, à Anvers.
- L. COETERMANS, consul de Perse, à Anvers.
- A. DE BARY, consul de la République Argentine, à Anvers.
- E. DE GOTTAL, consul de Nicaragua, à Anvers.
- le chev. H. DE GUBERNATIS, consul général d'Italie, à Anvers.
- G. DE KUYPER, consul général des Pays-Bas, à Anvers.
- F. DE SERRA Y LARREA, consul d'Espagne, à Anvers.
- le baron A. DE STEIN, consul général de Liberia et de l'État indépendant du Congo, à Anvers.
- le baron P. DE TERWANGNE, consul général du Portugal, à Anvers.

- MM. V. FORGE, consul général des îles Hawaï, à Anvers.  
L. P. GARCIA, consul général du Brésil, à Anvers.  
M. GRISAR, consul de San-Salvador, à Anvers.  
J. W. HUNTER, consul général de St.-Domingue, à Anvers.  
P. LAMBO, consul du Vénézuela, à Anvers.  
EDM. LAMBRECHTS, vice-consul des États-Unis de Colombie, à Anvers.  
J. LEMOINE, consul général de l'Équateur et consul du Pérou, à Anvers.  
V. LYNEN, consul du Chili, à Anvers.  
G. MENDL, consul de Roumanie, à Anvers.  
H. OOSTENDORP, consul du Paraguay, à Anvers.  
G. R. PERRY, consul de S. M. Britannique, à Anvers.  
E. PRUDHOMME, consul de la Bolivie, à Anvers.  
V. ROBCIS BORGHERS, consul général de France, à Anvers.  
ROCANIÉ EFFENDI, consul de Turquie, à Anvers.  
P. ROELANTS, consul de Monaco, à Anvers.  
J. ROELS, consul de Guatemala; à Anvers.  
F. ROM, consul de Haïti, à Anvers.  
F. SCHACK DE BROCKDORFF, consul du Danemark, à Anvers.  
JOHN H. STEWART, consul des États-Unis d'Amérique, à Anvers.  
ED. VAN DER STRAETEN, consul du Japon, à Anvers.  
M. TSCHANDER, consul de la confédération Suisse, à Anvers.  
F. VAN DYCK, consul de Costa-Rica, à Anvers.  
le baron L. WEBER DE TREUENFELS, consul d'Autriche-Hongrie, à Anvers.
-

II.

- MM. O.-M. ANDERSEN, ingénieur en chef de la ville et du port de Christiania.
- BAINIER, directeur de l'école supérieure de commerce et secrétaire général de la société de géographie, à Marseille.
- BARBIER, secrétaire général de la société de géographie de l'Est (Nancy).
- L. BAZENGEON, ancien magistrat, explorateur à Saïgon (Cochinchine).
- FR. BAZIN, professeur à l'institut Turgot, à Paris.
- BOUTILLIER DE BEAUMONT, président-fondateur de la société de géographie de Genève.
- C. BRUHNS, président de la société de géographie, à Leipzig.
- P.-J. BUYSKENS, capitaine de vaisseau, chef du service hydrographique au ministère de la marine, à La Haye.
- FRANCOIS COILLARD, missionnaire dans l'Afrique centrale.
- ARCHIBALD R. COLQUHOUN, à Londres.
- GUIDO CÔRA, directeur de la revue : *Cosmos*, à Turin.
- LUCIANO CORDEIRO, secrétaire de la société de géographie de Lisbonne.
- E.-J. DAVIS, capitaine de vaisseau de la marine britannique, à Londres.
- DE BAS, capitaine d'état-major et membre de la société de géographie d'Amsterdam.
- le lieutenant-colonel DE BIZE, secrétaire général de la société de géographie de Lyon.
- MAURICE DECHY, membre de la société de Buda-Pesth.
- le marquis DE CROIZIER, président de la société indo-chinoise, à Paris.
- M.-H. DE GRAAFF, lauréat au concours de la société de géographie d'Anvers, à La Haye.

MM. ED. DE LA BARRE DU PARQ, colonel directeur du génie,  
à Brest.

A. DE LA ROQUETTE, attaché au ministère des affaires  
étrangères, à Paris.

CHARLES DELAUAUD, président de la société de géo-  
graphie de Rochefort.

LOUIS DELAUAUD, membre de la société de géographie  
de Rochefort.

LOUIS DESGRAND, président de la société de géographie  
de Lyon.

DESTOURNELLES, conservateur adjoint du musée des  
colonies.

DE TOGORÈS, général du génie maritime et membre de  
la société de géographie de Madrid.

JACOB-A. DE WITTE, lieutenant du génie, à Christiania.

J. DORNSEIFFEN, recteur du gymnase, à Amsterdam.

l'abbé ED. DURAND, professeur à l'université libre de  
Paris.

HENRI DUVEYRIER, vice-président de la société de  
géographie de Paris.

le colonel FERRERO, directeur du dépôt de la guerre,  
à Florence.

J.-D. FRANSSSEN VAN DE PUTTE, président du comité  
nautique néerlandais : *Vereeniging Willem Barents*.

HENRIQUE FREIRE, professeur et secrétaire de l'école  
normale, à Evora.

LUDWIG FRIEDERICHSEN, secrétaire de la société de  
géographie de Hambourg.

GAUTHIOT, secrétaire général de la société de géographie  
commerciale de Paris.

GERMAIN, membre de l'institut, doyen de la faculté des  
sciences, président de la société languedocienne de  
géographie, à Montpellier.

C. GUILLEMIN, secrétaire général de la société khédi-  
viale de géographie, au Caire.

- MM. GABRIEL GRAVIER, président de la société de géographie normande, à Rouen.
- le colonel W.-J. HAVENGA, de l'armée des Indes néerlandaises, à Bruxelles.
- HENNEQUIN, président de la société de géographie normande, à Rouen.
- HOEYLAERTS, consul de Haïti, à Bruxelles.
- HOWGATE, capitaine, aux États-Unis.
- le D<sup>r</sup> W.-J.-A. HUBERTS, directeur de l'école moyenne de l'État, à Zwolle.
- le D<sup>r</sup> S.-E. HUPPÉ, attaché à la légation allemande, à Pékin.
- ARTHUR HUYVENAAR, secrétaire délégué de la Cochinchine et du Cambodge à l'exposition universelle d'Anvers.
- le D<sup>r</sup> C.-M. KAN, professeur à l'université d'Utrecht, secrétaire de la société de géographie d'Amsterdam.
- M<sup>lle</sup> CAROLINE KLEINHANS, officier d'académie, déléguée de la France au congrès de géographie commerciale de Bruxelles, à Paris.
- MM. le commandeur LAZZARO, vice-président de la société africaine de Napels.
- ALEXANDRE LOMBARD, vice-président de la société de géographie de Genève.
- CLÉMENT MARKHAM, secrétaire général de la société de géographie de Londres.
- JOSEPH MARTIN, explorateur en Sibérie.
- E. MASQUERAY, directeur de l'école de lettres, à Alger.
- MARC MAUREL, président de la société de géographie de Bordeaux.
- MENOCAL, ingénieur, explorateur du Nicaragua.
- le chevalier MANUEL ANTONIO MOREIRA, consul général du Brésil, à Bruxelles.
- MULHAUPT DE STEIGER, secrétaire de la société de topographie de Paris.
- DIAMILLA MULLER, ingénieur, à Florence.

- MM. H.-P.-N. MULLER, directeur de la compagnie de l'Afrique orientale, à Rotterdam.
- NAVARRON, vice-président de la société de géographie de Lisbonne.
- NOIROT, explorateur.
- WILLIAM GIFFORD PALGRAVE, consul de S. M. Britannique, aux îles Philippines.
- le général PARMENTIER, membre des sociétés de géographie de Paris et de Lyon, à Paris.
- PEIFFER, chef d'escadron d'artillerie, à Nancy.
- RODRIGO A. PEQUITO, secrétaire de la société de géographie de Lisbonne.
- STEPHEN PERRY, S. J., directeur de l'observatoire de Stonyhurst.
- QUINETTE DE ROCHEMONT, ingénieur des ponts et chaussées, au Havre.
- RECLUS, lieutenant de vaisseau de la marine française, explorateur du Darien.
- GEORGE REVOIL, ancien officier et explorateur.
- M<sup>me</sup> CARLA SERENA, à Paris.
- MM. IGNACE-JOS. SILBERMAN, professeur de physique au collège de France, à Paris.
- CHARLES-A. SINCLAIR, consul de S. M. Britannique à Foo-Chow-Foo (Chine).
- PAUL SOLEILLET, membre de plusieurs sociétés de géographie, à Nîmes.
- FRANCIS-A. STOUT, vice-président de la société de géographie de New-York.
- P.-A. TIELE, bibliothécaire de l'université, à Utrecht.
- TROTABAS, lieutenant de vaisseau, président de la société de géographie d'Oran (Algérie).
- LOUIS VERBRUGGHE, homme de lettres, à Paris.
- FRANK VINCENT, à New-York.
- le baron FERDINAND VON HELLWALD, à Rome.

- MM. le baron FRÉDÉRIC VON HELLWALD, directeur de la revue  
*Das Ausland*, à Canstatt (Autriche).  
LOUIS VOSSION, ancien officier et voyageur en Birmanie,  
à Paris.  
J. RILEY WEAVER, consul général des États-Unis d'Amé-  
rique, à Vienne (Autriche).  
CHARLES-W. WILSON, major du génie, à Dublin.  
WYSE, lieutenant de vaisseau de la marine française,  
explorateur du Darien.  
le D<sup>r</sup> EST. ZEBALLOS, président de la société de géo-  
graphie de la République Argentine.

~~~~~  
Membres adhérents : (1)

- MM. le baron FÉLIX D'ADHÉRÉE, au château de Wagnée, par
Assesse (Namur).
H. AEBY, commissionnaire-expéditeur, à Anvers.
EDMOND AGIE, consul de Russie, à Anvers.
AUGUSTE ANDRÉ, courtier maritime, à Anvers.
LUCIEN ANDRÉ, à Anvers.
J. ANTHONY, orfèvre, à Anvers.
POLYDORE BEAUFEAUX, artiste-peintre, ancien professeur
à l'académie royale d'Anvers.
le colonel BECH, directeur de la 2^e direction des for-
tifications, à Gand.
le lieutenant J. BECKER, explorateur en Afrique, à Bor-
gerhout.
CH. BELLEMANS, agent de change, à Anvers.
P. BENOIT, directeur de l'école de musique d'Anvers.
C.-LIONEL BERRÉ, courtier d'assurances, à Anvers.
JOHN-P. BEST, à Anvers.
C. BIRKENSTOCK, agent commercial, à Anvers.
LOUIS BISSCHOPS, à Berchem-lez-Anvers.

(1) Rétribution : 10 fr. Art. 6 des Statuts.

- MM. HUBERT BLOCK, négociant, à Anvers.
JEAN BOECKMANS, à Bruxelles.
ÉDOUARD BORNISCHE, à Anvers.
le colonel BOUHA, à Calmpthout.
LÉONCE BOVIE, à Anvers.
A. BULCKE, courtier de navires, à Anvers.
F. BULCKE, ancien capitaine au long cours, à Anvers.
J. BULENS, courtier d'assurances, à Anvers.
LAMBERT BUSCH, négociant, à Anvers.
le D^r CALLAERT, à Anvers.
C. CARDON-KRAMP, à Anvers.
LÉOPOLD CATEAUX, négociant, à Anvers.
FÉLIX CLAESSENS, à Anvers.
A. CLAEYS, ancien capitaine au long cours, à Anvers.
L. COENS-TELEMANS, agent de change, à Anvers.
ALEXANDRE COGELS, à Anvers.
ROBERT COMBERBACH, docteur en médecine, à St.-Josseten-Noode (Bruxelles).
JULES COMEIN, pharmacien, à Anvers.
J.-F. COUDERÉ, capitaine de navire, à Anvers.
FLORENT CRUYSMANS, courtier d'assurances, à Anvers.
B. CUISINIER-OSMONT, à Bruxelles.
LÉOPOLD DANCO, à Anvers.
LIÉVIN DANNEEL, fils, courtier d'assurances, à Anvers.
M^{me} veuve DE BACKER, imprimeur, à Anvers.
MM. DE BAERENMAECKER, colonel d'artillerie, à Gand.
J.-I. DE BEUCKER, horticulteur, à Anvers.
le baron ALPHONSE DE BORREKENS, à Anvers.
le baron CONSTANTIN DE BORREKENS-VAN ERTBORN,
à Anvers.
le général DE CALLATAY, à Anvers.
le baron AMÉDÉE DE CATER, à Berchem (Anvers).
J.-L. DEKKERS, courtier de navires, à Anvers.
A.-M. DE COCK, conseiller provincial, à Rotterdam.
C. DE COCQUIEL, avocat, à Anvers.

- MM. MAX DEFRENNE, à Anvers.
DEHEM, sous-ingénieur des ponts et chaussées, à Namur.
F. DE HERT, à Anvers.
FRÉDÉRIC DE LAET, greffier provincial, à Anvers.
ALF. DELANGLE, courtier en bois, à Anvers.
L. DE LEZAACK, ingénieur, à Anvers.
JOS. DELIN, artiste-peintre, à Anvers.
CHARLES DELLA FAILLE, à Anvers.
RENÉ DELLA FAILLE, membre de la société des bibliophiles anversois, à Anvers.
DE MAERE-LIMNANDER, à Thourout.
LOUIS DE MAHIEU, à Anvers.
- M^{me} la douairière LÉOPOLD DE MEESTER, à Anvers.
Le DÉPOT de la guerre, à Bruxelles.
- MM. MAURICE DE RAMAIX, conseiller de légation, à Anvers.
G. DE ROEY-DE BEUCKER, commis-négociant, à Anvers.
CHARLES DE ROOS, à Anvers.
GUSTAVE DE ROOS, courtier de navires, à Anvers.
NAPOLÉON DEVÈZE, commandant du génie, à Anvers.
ALBERT DE VLEESHOUWER, à Anvers.
le marquis DE WAVRIN, à Ronsele.
NORBERT DIERCXSENS, directeur de la compagnie d'assurances *l'Escaut*, à Anvers.
JOS. DINEUR, directeur d'assurances, à Anvers.
H. DUMEIZ, banquier, à Anvers.
PIERRE DURT, courtier d'assurances, à Anvers.
ALFRED ELSÉN, négociant, à Anvers.
EDMOND ELSÉN, négociant, à Anvers.
LÉON ELSÉN, négociant, à Anvers.
MAURICE ELSÉN, négociant, à Anvers.
P. ELSÉN, négociant, à Anvers.
ARNOULD ENGELS, à Anvers.
LOUIS EVENEPOEL, à Bruxelles.
THÉODORE FALK-FABIAN, à Bruxelles.
ALEXANDER FALLON, négociant, à Anvers.

- MM. VICTOR FORGE, consul de S. M. Hawaïenne, à Anvers.
O. FORST, libraire, à Anvers.
CHRISTIAN FRELLSEN, à Anvers.
E. FUCHS, négociant, à Anvers.
FRANZ GEELHAND, à Anvers.
AUG. GÉNARD, négociant, à Anvers.
ALP. GENICOT, dispacheur, à Anvers.
H. GERLING, directeur de la société de remorquage, à Anvers.
FRÉDÉRIC GHEYSSENS, notaire, à Anvers.
FRANÇOIS GITTENS, courtier de navires, à Anvers.
E. GOETHALS-LE GRELLE, à Anvers.
EDMOND GRISAR, à Anvers.
OTTO GUNTHER, négociant, à Anvers.
J. GUYOT, à Anvers.
STANISLAS H. HAINE, agent d'assurances, à Anvers.
FRÉDÉRIC HALL, à Anvers.
ALFRED HAVENITH, consul du Japon, à Anvers.
PAUL HEIMBURGER, capitaine d'artillerie, à Anvers.
C. HENNEQUIN, major d'état-major, à La Cambre (Ixelles).
Jos. HENRARD, à Liège.
FRANÇOIS HENROT, à Anvers.
AUG. HERMAN, agent de change, à Anvers.
AIMÉ HESBAIN, entrepreneur, à Anvers.
le D^r N. HESEMANS, à Anvers.
J.-M. HOEFKENS, courtier de navires, à Anvers.
VICTOR JACOBS, ancien ministre des finances, membre de la chambre des représentants, à St.-Gilles-lez-Bruxelles.
ALEXIS JOFFROY, à Anvers.
CHARLES KESTELOOT, courtier de navires, à Anvers.
HERMAN KLEIN, négociant, à Anvers.
G. KNOSP, à Anvers.
H. KONIGS, négociant, à Anvers.
A. LAMBRECHTS, à Anvers.

- MM. CONST. LAMBRECHTS, commisaaire d'arrondissement, à Anvers.
- E. LAMBRECHTS, négociant, à Anvers.
- LOUIS LANDTMETERS, directeur du Cercle artistique, à Anvers.
- EUGÈNE LAUREYSSSENS, conseiller communal, à Anvers.
- IWAN LE GRAND, à Anvers.
- FRÉDÉRIC LOESCHNER, à Anvers.
- EDMOND LOMBAERTS, à Anvers.
- HERMANN LUDWIG, affrêteur-expéditeur, à Anvers.
- ALPHONSE LYSEN, négociant, à Anvers.
- DÉSIRÉ MAAS, négociant, à Anvers.
- H. MANCEAU, imprimeur de l'académie royale de médecine, à Bruxelles.
- HECTOR MANCEAUX, juge au tribunal de commerce, à Mons.
- C.-E.-A. MAQUINAY, négociant, à Anvers.
- T.-F. MARKELBACH, à Anvers.
- HENRI MARMILLION, négociant, à Anvers.
- E. MAYER-VAN DEN BERCH, négociant, à Anvers.
- J.-J. MELGES-FALCON, à Anvers.
- le capitaine J.-J.-E. MERSCH, à Anvers.
- A. MOLS, secrétaire de la société royale des beaux-arts, à Anvers.
- H. MONET, fonctionnaire de l'État indépendant du Congo, à St.-Gilles (Bruxelles).
- CHARLES MOONS, à Anvers.
- RODOLPHE MORREN, agent-commissionnaire, à Anvers.
- F. MULLER, ancien chef de division au gouvernement provincial, à Anvers.
- ADOLPHE MUND, à Anvers.
- LOUIS NIEUWLAND, négociant, à Anvers.
- NOTEBAERT, major au 8^e de ligne, à Anvers.
- AD. OEDENKOVEN, industriel, à Anvers.
- OOSTENDORP, consul du Paraguay, à Anvers.

- MM. ERNEST OSTERRIETH, à Anvers.
H. PAASCH, inspecteur du *Lloyds Register*, à Anvers.
FLORENT PAUWELS, à Anvers.
JULES PECHER, statuaire, à Anvers.
VICTOR PECHER, négociant, à Anvers.
CAMILLE PELGRIMS, à Anvers.
P. PÉRIER, fils, à Anvers.
le D^r P. PINNOY, à Anvers.
JEAN-FRÉDÉRIC PLUCHER, capitaine d'artillerie, à Anvers.
J.-F. POURVEUR, à Anvers.
le baron PRISSE, directeur gérant du chemin de fer
d'Anvers à Gand, à St.-Nicolas.
PUTZEYS, sous-lieutenant du génie, à Anvers (Vieux-
Dieu).
F.-A. RETSIN, courtier de navires, à Anvers.
ROSENTHAL, courtier de navires, à Anvers.
JOHN-D. RUYS, courtier de navires, à Anvers.
Jos. SCHADDE, architecte, membre de l'académie royale
de Belgique, à Anvers.
FL. SCHAEFFER, ingénieur-constructeur, à Anvers.
ALPHONSE SCHIPPERS, courtier de navires, à Anvers.
MAX. SCHNIZLER-SELB, négociant, à Anvers.
GÉRARD SCHOIERS, à Anvers.
JULES SCHOONHEYDT, à Anvers.
ÉDOUARD SCHWENN, à Anvers.
CHARLES SERVAIS, architecte, à Anvers.
ALEX. SMYERS, expéditeur-affrêteur, à Anvers.
THÉODORE-L. SOETENS, courtier d'assurances, à Anvers.
FRANÇOIS STEENVELD, courtier d'assurances, à Anvers.
DANIEL STEINMANN, affrêteur-expéditeur, à Anvers.
JOHN H. STEWART, ancien consul des États-Unis d'Amé-
rique, à Anvers.
GUSTAVE STOOP, à Anvers.
L. STRAUSS, banquier, à Anvers.
ED. STRIELS, à Anvers.

- MM. PAUL STRYBOS, négociant, à Anvers.
J. SWERTS, à Anvers.
CL. THIBAUT, imprimeur, à Anvers.
LÉON THIEBAUT, agent de change, à Anvers.
GASTON THIÉRY, à Anvers.
BENJ. THOMAS, à Anvers.
ALB. THYS, capitaine d'état-major, attaché à la maison
militaire du roi, à Bruxelles.
F. TIBERGHIE-DELEVOY, à Anvers.
ANDRÉ TILLEMANS, courtier de navires, à Anvers.
MICHEL TSCHANDER, consul de la confédération suisse,
à Anvers.
NORBERT VAN BEYLEN, à Anvers.
EDMOND VAN DEN ABEELE, négociant, à Anvers.
JAC. VAN DEN BEMDEN, négociant, à Anvers.
J.-PH. VAN DEN BEMDEN, à Anvers.
CONSTANT VAN DEN BERGH, à Anvers.
PAUL VAN DEN BOSSCHE, négociant, à Anvers.
LOUIS VAN DEN BROECK, expéditeur, à Anvers.
LÉON VAN DER MEERSCH, courtier d'assurances, à Anvers.
JULES VAN DER VOORT, à Anvers,
FL. VAN DER WEE, à Anvers.
AUG. VAN DE WERVE, à Anvers.
LUDOVIC VAN DE WERVE, à Anvers.
le docteur VAN DE WIELE, à Anvers.
FRANÇOIS VAN DYCK, consul de la république de Costa-
Rica, à Anvers.
ED. VAN EETEN, dispacheur, à Anvers.
CH.-P. VAN GEERT, à Anvers.
CH. VAN HAM, à Anvers.
le baron HENRI VAN HAVRE, secrétaire honoraire d'am-
bassade, à Anvers.
JOS. VAN HILLE, imprimeur, à Anvers.
ED. VAN PEBORGH, ancien conseiller communal, à Anvers.
JULIEN VAN STAPPEN, à Anvers.

- MM. G.-A. VAN TRICHT, libraire, à Bruxelles.
JOS. VAN TRICHT, courtier d'assurances, à Anvers.
JULES VRANCKEN, avocat, à Anvers.
O. WACHSMUTH, pharmacien, à Anvers.
GEORGE-P. WALFORT, à Anvers.
WASHINGTON-SERRUYS, à Bruxelles.
le général-major WAUTERS, à Anvers.
M^{me} WAUWERMANS-DE FRANQUEN, à Anvers.
MM. A. WERBROUCK, à Anvers.
CH. WILMOTTE, rentier, à Anvers.
A. WOLFS, négociant, à Anvers.
B. WOOD, à Anvers.
WILLIAM WOOD, à Anvers.
VICTOR WOUTERS, avocat, à Anvers.

~~~~~  
*Membres associés : (1)*

- MM. l'abbé F. CORLUY, inspecteur de l'enseignement, à Malines.  
DEPPE, professeur à l'école moyenne, à Andenne.  
l'abbé DE THIERRÉ, professeur à l'institut St.-Louis, à Bruxelles.  
M<sup>lle</sup> ADÈLE ELEBAERS, institutrice à l'école moyenne de demoiselles, longue rue d'Argile, à Anvers.  
MM. FR. HAVERMANS, professeur à l'institut St.-Norbert, à Anvers.  
KENNIS, instituteur à l'école communale n° 11, à Anvers.  
M<sup>lle</sup> ÉLISA LOPPENS, directrice de l'école moyenne de demoiselles, rue Rouge, à Anvers.  
M. F. MAES, instituteur primaire, à Anvers.  
M<sup>lle</sup> AUG. PETERS, institutrice à l'école moyenne de demoiselles, rue Louise, à Anvers.

(1) Classe instituée par décision du 8 juillet 1877, pour les membres appartenant à l'instruction primaire et moyenne. Cotisation annuelle : 5 fr.

- M. JOSEPH ROM, instituteur, à Anvers.  
M<sup>lle</sup> ISABELLE RYSHEUVELS, directrice de l'école moyenne de demoiselles, longue rue d'Argile, à Anvers.  
MM. AUG. VAN HERSTRAETEN, instituteur communal, à Borgerhout.  
F. VAN TICHELEN, instituteur à l'école communale n° 11, à Anvers.  
J. VERDONCK, instituteur communal, à Anvers.  
F. WILLEMS, à Anvers.  
M<sup>lle</sup> JEANNE WITTEMANS, institutrice à l'école moyenne de demoiselles, longue rue d'Argile, à Anvers.

---

## SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

### ALLEMAGNE.

- La société de géographie de Berlin.  
La direction des *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, à Berlin.  
La direction du *Deutsche Kolonialverein*, à Berlin.  
La direction de la revue *Deutsche Weltpost*, à Berlin.  
La société de géographie de Brême.  
La direction du *Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie*, à Carlsruhe.  
La société de géographie de Darmstadt.  
La société de géographie et de statistique de Francfort-sur-Main.  
La direction de l'*Almanach de Gotha*, à Gotha.  
La société de géographie de Halle.  
L'académie impériale Leopoldino-Carolina des naturalistes, à Halle-sur-Saale.  
La société de géographie de Hambourg.  
La société de géographie de Hanovre.  
La société de géographie de la Thuringe, à Jéna.

- La société de géographie (*Verein für Erdkunde*), à Metz.
- La société de géographie, à Munich.
- La société de géographie, à Leipzig.

ANGLETERRE ET POSSESSIONS ANGLAISES.

- La société de géographie de l'Australasie, à Brisbane.
- La société de géographie d'Écosse, à Édimbourg.
- La société royale de géographie, à Londres.
- La direction de la revue *Nature*, à Londres.
- La direction de la revue *The British Mail*, à Londres.
- La société de géographie, à Manchester.
- L'observatoire de Melbourne, (Australie.)
- L'institut canadien-français, à Ottawa.
- La société Linnéenne de la Nouvelle-Galles du Sud, à Sydney.
- La société de géographie d'Australasie, à Sydney.

AUTRICHE-HONGRIE.

- La société I. et R. de géographie, à Vienne.
- La direction du *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, à Vienne.
- La direction des *Annales du Musée I. et R. d'histoire naturelle*, à Vienne.
- La « Magyar Földrajzi Tarsulat, » à Budapest.

BELGIQUE.

- La société belge de géographie, à Bruxelles.
- La société belge de géologie, à Bruxelles.
- L'académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique, à Bruxelles.
- La commission centrale de statistique, à Bruxelles.
- La direction du *Mouvement antiesclavagiste*, à Bruxelles.
- La direction du *Courrier du Congo*, à Bruxelles.
- L'académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.

Le cercle des anciens étudiants de l'institut supérieur de commerce, à Anvers.

La société d'histoire et de géographie à l'université, à Liège.

La société de géologie de Belgique, à Liège.

La direction des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, à Louvain.

La direction de la revue *Ciel et Terre*, à St.-Josse-ten-Noode.

La société industrielle et commerciale, à Verviers.

La direction de la revue *De Dietsche Warande*, à Vlierbeck près Louvain.

#### BRÉSIL.

L'institut historique et géographique de Rio-Janeiro.

La section de la société de géographie de Lisbonne, à Rio-Janeiro.

La société de géographie, à Rio-Janeiro.

#### DANEMARK.

La société de géographie de Copenhague.

#### ÉGYPTE.

La société khédiviale de géographie du Caire.

#### ESPAGNE.

La société de géographie, à Madrid.

#### ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

La direction de la revue *Appalachia*, organe de l'*Appalachian mountain club*, à Boston.

La direction du *Kansas-City review*, à Kansas-City,

La société de géographie américaine, à New-York.

L' « office of the board of commissioners of the state Survey, state of New-York (Albany,) » à New-York.

La direction de la revue *Science*, à New-York.

L'académie des sciences naturelles, à Philadelphie.

La société géographique du Pacifique à San-Francisco.

L'académie des sciences, à San-Francisco.

La société géographique de l'Oneida, à Utica.

Le « Smithsonian institution, » à Washington.

#### FRANCE ET COLONIES.

La société de géographie de Paris.

La société de géographie commerciale de Paris.

La section française du comité international d'étude du canal interocéanique, à Paris.

La direction centrale du club alpin, à Paris.

La société de topographie, à Paris.

L'institution ethnographique de Paris et ses trois sections : la société des études japonaises, la société américaine et l'athénée oriental.

La direction de la *Revue géographique internationale*, à Paris.

La direction de la revue *La géographie*, à Paris.

La direction de la *Revue de géographie*, à Paris.

La direction du *Journal des chambres de commerce*, à Paris.

La société de géographie commerciale, à Bordeaux.

La société de géographie de Brest.

L'*Union géographique*, à Douai.

La société de géographie de Dunkerque.

La société de géographie commerciale du Havre.

La société de géographie de Lille.

La société de géographie de Lyon.

La société de géographie de Marseille.

La société Languedocienne de géographie, à Montpellier.

- La société de géographie de l'Est, à Nancy.
- La section vosgienne de la société de géographie de l'Est, à Nancy.
- La société de géographie de Rheims.
- La société de géographie de Rochefort.
- La société normande de géographie, à Rouen.
- La société de géographie, à Saint-Vallery-en-Caux.
- La société de géographie, à Toulouse.
- La société d'histoire naturelle, à Toulouse.
- La société académique hispano-portugaise, à Toulouse.
- La société de géographie de Tours.
- Le comité de publication du *Bulletin de correspondance africaine*, à Alger.
- La société de géographie de Constantine.
- La société de géographie d'Oran (Algérie).
- La société des études indo-chinoises, à Saïgon.

#### ITALIE.

- La société d'exploration commerciale en Afrique, à Milan.
- La société africaine d'Italie, à Naples.
- La société italienne de géographie, à Rome.
- La direction de la revue *Cosmos*, à Turin.

#### MEXIQUE.

- La société de géographie et de statistique mexicaine, à Mexico.

#### MOZAMBIQUE.

- La société de géographie, à Mozambique.

#### PAYS-BAS.

- L'institut royal pour la philologie et l'ethnographie des Indes néerlandaises, à la Haye.
- La société de géographie d'Amsterdam.

PORTUGAL.

La société de géographie, à Lisbonne.

La société de géographie commerciale, à Porto.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

*L'instituto geographico argentino*, à Buenos-Ayres.

L'académie nationale des sciences de la République Argentine,  
à Cordoba.

ROUMANIE.

La société roumaine de géographie, à Bucarest.

RUSSIE.

La société impériale russe de géographie, à St.-Pétersbourg.

La section sibérique de la société impériale russe de géographie, à Irkoutsk.

La section de la société impériale russe de géographie, à Orenburg.

La section caucasienne de la société impériale russe de géographie, à Tiflis.

La section nord-ouest de la société impériale russe de géographie, à Wilna.

SUÈDE ET NORWÈGE.

La société suédoise d'anthropologie et de géographie, à Stockholm.

SUISSE.

La société de géographie de Berne.

La société de géographie de Genève.

La direction du journal *l'Afrique*, à Genève.

La société de géographie, à Neufchâtel.

---

LE

# QUEENSLAND et L'AUSTRALIE.

PAR M<sup>me</sup> COUVREUR.

---

MESDAMES ET MESSIEURS,

La société de géographie d'Anvers m'a fait l'honneur de m'inviter à vous montrer quelques photographies que j'ai rapportées d'Australie. Je ferai de mon mieux pour vous les expliquer ; mais vous me permettrez de vous faire d'abord un peu connaître mon pays. Je l'aime bien, et je voudrais vous le faire aimer. C'est ce qui m'a engagé à vous faire ici ce soir cette petite causerie. Je parlerai comme je le ferais devant un cercle d'amis ; votre indulgence pour l'étrangère fera le reste.

Je pense que cela pourrait vous intéresser d'entendre d'abord quels progrès l'Australie a faits dans ces derniers temps, et ensuite je vous dirai quelques mots d'un voyage que j'ai fait il y a quelques années de Melbourne, dans le Sud, jusqu'à Townsville, qui est presque tout à fait dans le Nord ; enfin de là vers l'intérieur du continent, dans ces régions sauvages, qu'on appelle le grand *bush* australien. En comparant mes souvenirs d'alors avec l'Australie d'aujourd'hui, vous apprécierez

la grande rapidité avec laquelle les choses marchent en avant dans ce nouveau pays, et vous verrez aussi quels étranges contrastes on y trouve, et combien l'écart est grand entre la vie luxueuse qu'on mène dans les grandes villes, voire même dans quelques campagnes, et cette existence primitive et presque sauvage, qu'on trouve encore dans certaines parties du *bush*.

Mais tout d'abord je vous demanderai la permission de vous rappeler deux ou trois faits élémentaires concernant l'origine de nos colonies.

Vous savez que l'Australie est presque aussi grande que l'Europe. Cependant elle ne compte que trois millions d'habitants à peu près. Nous ne comptons par les indigènes, c'est une race qui tend à disparaître. Cela fait donc plus de deux milles carrés par habitant. Mais cette population est agglomérée pour la plupart sur les côtes de l'est et du sud. Il y a juste un siècle que le capitaine Cook débarqua dans le port qui s'appelle aujourd'hui Port Jackson, dans un site qui est un des plus beaux du monde. A l'entrée du port se dressent de magnifiques rochers ; en face, sur les rives ondulantes de la baie, s'étagent de beaux jardins qui s'avancent sur le bord de la mer, où fleurissent en abondance les orangers et les camélias, et où vient naturellement toute la flore tropicale ; enfin, au beau milieu du fleuve, émergent des îlots enguirlandés de fleurs et de fougères.

Le capitaine Cook prit possession de ce beau pays au nom de Sa Majesté Georges III et lui donna le nom de Nouvelle-Galles du Sud, peut-être pour effacer le souvenir du passage des Hollandais ; c'est encore lui qui conseilla au gouvernement anglais d'en faire une colonie pénitentiaire et d'y faire déporter les assassins, les voleurs et tous les mauvais drôles pour lesquels il n'y avait plus place dans la mère patrie... Il faut avouer que tout au moins notre population coloniale a eu une origine un peu douteuse... (*Hilarité*).

Je ne raconterai pas par le menu l'évolution de l'Australie ; je citerai seulement quelques chiffres qui tendraient à prouver

que pendant ces dernières années surtout elle a pris son véritable élan. Aujourd'hui elle commence à marcher à pas de géant.

Beaucoup de personnes doivent encore se rappeler l'exposition de Londres de 1851. A cette exposition, l'Australie était représentée par des envois insignifiants : une poignée de blé, quelques troncs d'arbres. Dans toute la colonie il n'y avait que 240.000 hommes, et tout son commerce était représenté par une somme de 10 millions de livres sterling. Mais aujourd'hui il y a 3.000.000 d'habitants, et le commerce est représenté par le chiffre respectable de 110 millions de livres ! Et je crois que c'est une preuve de la confiance des Anglais dans leurs colonies, que de leur avoir prêté à diverses époques une somme totale de 123.000.000 de livres, soit plus de 3 milliards de francs. Il est vraiment étrange que, d'une toute petite colonie pénitentiaire comme Botany-Bay, on ait vu sortir une grande et forte nation en si peu de temps. Des prisonniers d'abord, des pionniers ensuite, enfin des émigrants, des *squatters*, des fermiers, des aventuriers de toute espèce, arrivant en bandes, en constituèrent successivement la population disparate ; la grande découverte du pays se fit en 1851 et presque aussitôt il commença à se développer d'une façon vraiment prodigieuse. A l'heure qu'il est, nous avons aux antipodes cinq grandes colonies : la Nouvelle-Galles du Sud, avec Sydney comme capitale ; Victoria avec Melbourne ; Queensland ayant pour capitale Brisbane ; l'Australie méridionale avec Adelaïde, et enfin l'Australie occidentale, ayant pour capitale Perth. Reste le territoire du nord qu'on a acheté cette année-ci et où l'on va faire de vastes explorations.

Quoique toute l'Australie appartienne à l'Angleterre, toutes ces colonies sont indépendantes et autonomes : chacune a ses lois, son gouvernement et son parlement à part. C'est, il est vrai, l'Angleterre qui leur envoie des gouverneurs, mais d'autre part c'est plutôt l'Australie qui les accepte ; car il y a eu dernièrement entre l'Angleterre et la colonie de Queensland des

démêlés à propos du gouverneur, et c'est Queensland qui l'a emporté.

Les appointements des gouverneurs sont de 200.000 à 300.000 francs par an. Ils sont censés se donner beaucoup de peine, dans leurs magnifiques résidences, mais n'ont rien à voir ni dans l'administration, ni dans la confection des lois. Nos colonies sont protectionnistes pour le moment, et cela non seulement en ce qui concerne les envois de l'Angleterre et de l'étranger, mais même vis-à-vis des colonies sœurs ; et la Nouvelle-Galles du Sud, qui avait des tendances libre-échangistes, commence à suivre cet exemple.

Il y a aussi en Australie, comme partout ailleurs, des rivalités très amusantes, ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de clocher. Les habitants de Melbourne, par exemple, vous affirmeront qu'à Sydney il n'y a que le port ; et Sydney à son tour est un peu jalouse de Melbourne, sa sœur cadette, qui commence à la dépasser.

En effet, en 1851, à l'époque de la découverte de l'Australie, Melbourne était un véritable *trou* ; c'était plutôt l'emplacement d'une ville qu'une ville. Des forêts et des marécages couvraient les sites que marquent à cette heure des jardins et des parcs. Comme moyens de transport et de locomotion, il n'y avait que quelques lourds chariots traînés par des bœufs, comme établissements, quelques fermes et huttes primitives ; les indigènes, demi-nus, rôdaient autour des agglomérations ou roulaient ivres morts devant les débits où l'on vendait des liqueurs fortes. Aujourd'hui, au contraire, Melbourne est devenue une des plus belles capitales du monde entier, et elle contient une population d'un demi-million d'habitants à peu près. Mais elle couvre un espace autrement grand qu'Anvers, par exemple. Ses rues sont larges et régulières, et les trottoirs sont en général bordés d'un petit jardin. Les églises, la cathédrale, les monuments publics, les musées, les collèges, les magasins mêmes, sont des plus beaux. Les maisons de banque sont de véritables palais, et avec tout cela, le confort est très grand à Melbourne ;

même dans une petite maisonnette d'ouvrier, de trois pièces il y a une salle de bain avec une grande baignoire.

Le gouvernement de Victoria, comme celui de toutes nos colonies, est démocratique : c'est partout le suffrage universel qui prend le dessus.

Nous ne sommes pas encore écrasés par la concurrence. Il y a en Europe des personnes qui s'imaginent que cette partie du monde est la mieux lotie de toutes. Or à Melbourne, tout travail trouve encore sa récompense. Vous savez quelle est la devise des ouvriers de nos colonies ? « Huit heures de travail, huit heures de repos, huit heures de récréation, et huit shillings par jour ! » (*Hilarité et applaudissements*).

Mais ces 8 shillings ou 10 francs ne sont qu'un minimum ; car beaucoup d'ouvriers gagnent davantage et la vie matérielle n'est pas si chère qu'ici. Ainsi la viande est moitié prix de ce qu'elle coûte en Belgique. Le pain et les légumes ne coûtent pas plus cher qu'ici et sont excellents, et les frais de chauffage ne sont pas très considérables, parce que l'hiver est si doux à Melbourne. Au beau milieu de l'hiver, au mois de juin, les fleurs les plus délicates, telles que les camélias, ne périssent pas en plein air ; c'est tout au plus si elles sont parfois couvertes d'un léger cristal de gelée matinale. Enfin, malgré les plus mauvais étés, la mortalité à Melbourne est moins grande à Melbourne que dans n'importe quel pays d'Europe. Quand on se demande quelles sont les raisons de ce bien-être extraordinaire et de ce progrès surprenant, on les trouve en grande partie dans les conditions climatiques excellentes et la grande fertilité de nos colonies, du moins sur une grande partie de leur étendue.

Il n'y a pas jusqu'aux vins australiens qui ne commencent à avoir du succès en Europe. En 1860 il y avait mille hectares cultivées de vignes pour produire le vin ; et encore, à cette époque, il était de mode de se moquer pas mal du vin australien. Mais à la grande exposition de 1881 nous avons changé tout cela ! L'empereur d'Allemagne avait eu notamment l'excellente

idée d'offrir un trophée en argent, un prix de la valeur de 20.000 francs, à l'exposant australien le plus méritoire, et c'est un viticulteur de Victoria qui l'a emporté. A partir de cette époque, on a goûté nos vins d'un tout autre palais. Je ne ferai pas la statistique des vignobles australiens, parce que cette situation change tous les ans. Il y a encore des millions d'hectares dans la colonie de Victoria, où l'on peut cultiver la vigne. Qu'il suffise de dire que les quelques échantillons de nos crus, envoyés à la chambre de commerce de Bordeaux, ont été trouvés avoir la valeur des Château-Margaux et des St.-Juliens de deux ans.

Il faut croire que nos vins ne demandent que d'avoir quelques années de plus pour acquérir un peu de bouquet.

Et maintenant je vais vous parler de mon voyage au Queensland. Voici les conditions dans lesquelles il s'est accompli.

Mon frère avait pour mission de visiter et d'explorer de grands terrains dans le Nord, qui étaient à vendre, ainsi que les 150.000 bœufs qui trouvaient à s'y nourrir.

Comme mon frère était un homme du *bush* accompli, je profitai de l'occasion pour l'accompagner.

Il arrive assez souvent que des capitalistes de Melbourne, de grands banquiers ou de riches négociants achètent ainsi au gouvernement de Queensland, ou plutôt louent pour un certain terme, d'immenses terrains dans le Nord, pour l'élevage des moutons ou des bœufs, terrains qui prennent alors le nom de stations à moutons ou à bœufs.

Ces terrains sont quelquefois grands comme le quart ou le tiers de la Belgique, et vous comprenez qu'on ne peut pas mettre de palissades autour de ces vastes domaines ! Les montagnes et les rivières doivent, comme pour les royaumes, leur servir de barrières naturelles.

A moins que l'acheteur ne soit un squatter, il arrive qu'il ne voit jamais les terrains achetés. Il ne les connaît que sur les actes, mais il a soin d'y envoyer un bon intendant, accompagné des jeunes gens qui doivent servir d'aides.

C'est un dur métier, que le métier de squatter ! Quelquefois il faut commencer par construire une hutte en planches raboteuses et en troncs d'arbre. Les indigènes courent autour comme des bêtes sauvages et tuent les bœufs de leurs longues lances en attendant qu'ils soient tués à leur tour par le squatter.

Il fait terriblement chaud et on passe tout le temps à cheval ; de plus, quand on veut aller d'un bout à l'autre, on fait des courses de plusieurs jours. Le soir, après les fatigues de la journée, le squatter n'a pour tout oreiller que la selle de son cheval et se couche revolver au poing, pour se défendre le cas échéant contre les attaques des noirs. Beaucoup de jeunes gens des meilleures familles anglaises font leur apprentissage à ce rude métier, avant de devenir squatter à leur tour. Fraîchement débarqués parfois d'Oxford ou de Cambridge, ils arrivent là, portant le costume de leur emploi, c'est-à-dire la chemise en flanelle, le pantalon en cuir, le revolver à la ceinture, le pipe entre les dents, et armés du fouet traditionnel : un fouet à lanière en cuir, de plusieurs mètres de longueur, qui, lorsqu'on le fait claquer, produit une détonation semblable à celle d'un fusil. Parmi les grands squatters on cite là-bas le frère du général en chef de toutes les armées anglaises, M. Frédéric Wolseley. Pendant de longues années, il était squatter dans les régions éloignées de la Nouvelle-Galles du Sud.

Une ou deux fois par an, le squatter ou son superintendant doit s'en aller à la station avec ses aides, rechercher les bœufs qui sont devenus gras, pour être vendus au marché. Mais ce n'est pas une petite affaire ! Il faut pour cela établir trois camps dans la station, le premier pour le squatter et ses aides, le second pour y parquer les animaux choisis et un troisième pour les indigènes apprivoisés, qui peuvent ici rendre de réels services. Tout le monde part à cheval.

Je vous laisse à penser si c'est une petite affaire que de parcourir ainsi un pays grand comme le tiers de la Belgique

et de rechercher des bœufs qui peuvent être devenus aussi un peu sauvages ! Il ne faut prendre que ceux qui sont assez gras pour être vendus ; et ce n'est pas tout de les choisir, il faut savoir les séparer des autres, les réunir et en faire un vaste troupeau ! Je ne vous ferai pas la description de cette manœuvre, qu'on appelle au Queensland « a cattle march » ou « revue de bétail ». Qu'il suffise de dire que, quand on a réussi à réunir le nombre respectable de 1000 à 1500 têtes de bétail, il s'agit de les diriger sur le marché. Mais la ville de ce marché peut être Sydney, Melbourne ou même Adelaïde, c'est-à-dire située à des centaines de lieues de distance ! Il faut alors passer plusieurs mois en route, rester à cheval plusieurs journées de suite et parfois une partie de la nuit. Les bœufs, en effet, ne font guère plus de 15 à 20 kilomètres par jour, et il s'agit de ne pas perdre son temps.

Je parle un peu en connaissance de cause, parce que justement l'année dernière mon frère a conduit d'immenses troupeaux de bétail à travers le continent australien.

Et bien, quand toutes les conditions de ce voyage sont favorables ; quand on passe par des plaines fertiles ; quand c'est la saison d'hiver ; quand les indigènes ne tombent pas sus au troupeau et à son escorte, alors cette promenade de plusieurs mois au milieu de vastes plaines et de verts et riants paysages, ces journées passées à cheval, au grand air, ces nuits passées à la belle étoile, tout cela peut avoir un certain charme.

Mais il y a le revers de la médaille.

Le grand fléau de l'Australie, c'est la sécheresse. Il arrive que pendant des années entières, il ne tombe pas une goutte de pluie, et nous avons vu des séries d'années pareilles ! Pendant ces années néfastes tout se dessèche, tout meurt ; c'est une ruine, un deuil universel. Il y a quelques années, dans la Nouvelle-Galles du Sud, 12.000.000 de moutons sont morts à la suite d'une sécheresse d'une année. De vastes régions étaient alors ravagées ; on ne voyait que hécatombes de morts

et de mourants ! Le squatter, comme vous voyez, n'est pas toujours sur un lit de roses.

Mais la situation devient pour lui, bien plus terrible encore, quand ses bœufs sont victimes d'une sécheresse pendant le transport dont je viens de parler. Voici, en effet, comment les choses se passent alors.

Évidemment, il faut toujours marcher en avant, car les bœufs mangent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. De plus, quand on arrive dans une région desséchée, il n'y a pas moyen de reculer ; il faut au contraire aller de l'avant dans l'espoir de trouver de l'eau et de meilleurs pâturages. Mais à la suite d'une longue sécheresse, on peut aboutir ainsi à un véritable désert arabe, à des plaines immenses où ne pousse pas un brin d'herbe, où ne coule pas une goutte d'eau.

Alors les bœufs dépérissent par milliers, et leurs carcasses jonchent la route. Parfois on voit de l'eau à une grande distance ; les bœufs ont senti le liquide rafraîchissant, ils se mettent à courir ; il faut savoir les arrêter ou les détourner de leur but, sans quoi une véritable frénésie s'empare des malheureux animaux, et il s'ensuit une catastrophe épouvantable, celle qu'on redoute le plus au monde. Les bœufs accélèrent de plus en plus leur course ; si les premiers tombent, les suivants leur passent sur le corps, les écrasent et les tuent, jusqu'à ce qu'ils sont écrasés et tués à leur tour. Un nombre considérable sont ainsi foulés aux pieds et réduits en un amas de chairs sanglantes et pantelantes, et bientôt les abords de l'étang sont couverts de bœufs morts ou agonisants ! C'est un spectacle terrible à voir. La perte pour le squatter est énorme.

L'expédition de la viande réfrigérée est pour l'Australie une grande source de prospérité. Elle est excellente, cette viande, malgré la prévention bien injustifiée qu'on nourrit contre elle. A Londres nous en avons souvent mangé, et mon mari pourrait vous dire combien on a réellement de peine à distinguer le

meilleur mouton frais de la viande conservée par la réfrigération. Je regrette seulement de ne pas pouvoir vous inviter tous à un repas pantagruélique de viande australienne, que vous goûteriez peut-être plus que ma conférence. (*Hilarité et applaudissements*). On a calculé que le prix de cette viande est de 20 centimes la livre. Le coût de l'expédition et de la réfrigération n'est pas aussi élevé. De sorte qu'en vendant à 60 centimes la livre ici, le squatter et le boucher pourraient faire un beau bénéfice.

Mais je le répète, il y a une prévention, un préjugé contre la viande australienne, et il faudra patienter un peu pour le déraciner.

C'était donc une station à bœufs que nous devions visiter, et pour aller au plus court, c'était le bateau à vapeur de Melbourne à Sydney, et de Sydney aux autres ports de Queensland, qu'il fallait prendre. Aujourd'hui le chemin de fer relie Adelaïde, Melbourne, Sydney et Brisbane ; mais à cette époque cela n'était pas le cas, il n'y avait pas même de chemin de fer entre Melbourne et Brisbane. De sorte que le plus court, c'était de faire le voyage par mer. Le trajet est de neuf jours ; le bateau est mauvais, et la mer dans ces parages est mauvaise aussi, jusqu'à l'entrée de Brisbane, où l'on est protégé par un immense banc de rochers, appelé la « grande barrière » (qui s'étend tout le long de la côte orientale et qui sert de brise-lames naturel contre les énormes vagues de l'océan Pacifique. Quand on est par là, le voyage devient intéressant, la mer et le ciel sont d'un bleu intense et pur, et l'atmosphère est de toute sérénité ; d'un côté l'on voit alors la jolie côte de Queensland à la luxuriante végétation tropicale, et de l'autre on passe près d'un petit groupe d'îlots de contours variés. Nous avons eu la chance d'y rencontrer un véritable aborigène, dans sa barquette d'écorce, qui a fui à l'aspect de notre bateau à vapeur.

C'était fin décembre que nous débarquâmes à Townsville.

Nous n'étions donc pas encore entrés dans la saison des grandes chaleurs.

L'aspect de ce petit port de Queensland, dans le commencement, ne m'a pas beaucoup intéressé. Il a une jolie plage, quelques bâtiments, et principalement un commencement de rue située sur la lisière de la forêt, où il y avait beaucoup plus de huttes que de maisons ; derrière cela, une espèce de trainée noire, provenant des feux que les indigènes avaient allumés sur leur passage. Il y a des parties de forêt brûlant toujours.

La population est très mélangée. Elle compte beaucoup de Chinois, travaillant dans les mines de l'intérieur. On ne maltraitait pas alors comme aujourd'hui les Chinois, et on ne les repoussait pas. Il y avait aussi beaucoup de Canaques. Les navires à vapeur recrutent ces indigènes dans toutes les îles de la Polynésie et les ramènent dans leur pays, après qu'ils ont servi pendant un terme donné dans les plantations à sucre ou dans les stations à bœufs.

Il y avait naturellement des squatters en route pour leurs stations. Pendant le voyage, ils ont des fièvres intermittentes. Tous portent le revolver à la ceinture. On nous avait dit qu'il ne fallait pas rester sans cet excellent moyen de défense ; les indigènes fuient devant les armes à feu ; c'est pour eux une espèce de diable. Mais sans armes, on est presque sûr d'être attaqué, surtout la nuit. Il est évident que les indigènes ne demanderaient pas mieux que de tuer tous les blancs. Et s'ils avaient un peu d'intelligence, ils auraient pu organiser une attaque et mettre à mort tous les blancs, les Chinois et en général tous les envahisseurs qui sont venus prendre leurs domaines et exploiter leurs terres, sans demander leur permission. Il aurait certainement fallu compter avec eux ; mais l'intelligence nécessaire leur manque, ils sont incapables d'organiser une attaque.

Les tribus se font la guerre entre elles. A part cela, elles vivent presque comme des animaux dans le bush ; sans

vêtements, sans habitations, sans connaissance de l'agriculture. Les aborigènes mangent les racines, la viande crue, et quelquefois les hommes.

Les hommes de science disent que ces indigènes remontent à une très haute antiquité. On ne sait pas grand chose sur leurs croyances, mais ils ont beaucoup de superstitions. La vue des Européens leur a donné entre autres une superstition des plus curieuses : ils s'imaginent notamment que quand un indigène meurt, il revient à l'état de blanc ! Ils nous prennent donc pour leurs revenants ? C'est sans doute un grand honneur pour nous, mais cela présente un petit inconvénient. Une vieille femme, laide à faire peur, voulut notamment à tout prix reconnaître son défunt mari dans un jeune Anglais qui venait de débarquer. Elle poussa des cris de joie en l'apercevant, lui sauta au cou et se mit à l'embrasser. Elle ne voulut pas le lâcher, bien que le jeune homme, comme bien vous pensez, protestât avec conviction ; et quand on fut parvenu enfin à mettre fin à cette scène tragi-comique, la pauvre vieille ne voulut absolument pas croire qu'elle se fût trompée !

Un autre sentiment curieux, c'est celui qu'ils éprouvent pour leurs belles-mères. Quand un indigène prend une autre femme, il ne doit plus revoir la mère de celle-ci. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il doit détourner le regard. Et effectivement on le voit devenir blême et trembler de peur quand il voit l'ombre de sa belle-mère se projeter devant lui.

Après deux jours passés à nous reposer, nous nous sommes mis en route pour la station. Elle n'était située qu'à la distance de 300 à 400 kilomètres, trajet qui a été fourni en quatre jours. Il a été accompli tout entier au milieu de plantes tropicales. A un certain point de vue, la végétation est monotone. On ne voit constamment autour de soi que le même grand *eucalyptus*. Les botanistes disent, il est vrai, qu'il y en a 150 espèces différentes ; mais toutes ressemblent beaucoup aux fougères ordinaires. En Tasmanie il y a un rare et gigantesque spécimen, qui atteint jusqu'à 100 et 150 mètres de hauteur ; il devient

donc plus haut que le dôme du palais de justice à Bruxelles et que la tour de la cathédrale d'Anvers. Il n'y a que la tour Eiffel qui le dépasse (*Hilarité*).

Vous savez qu'on a choisi le kangourou, originaire d'Australie, comme emblème dans les armes du pays.

Quant aux reptiles et aux serpents, n'en parlons pas, il y en a trop.

Les oiseaux sont remarquables par la beauté de leur plumage.

Tout le monde a entendu parler d'une espèce de pie rieuse. Près de l'endroit où ces oiseaux construisent leurs nids, on trouve un petit jardinet, où toute la société élégante de ces volatiles vient jaser, danser, becqueter et dire du mal les uns des autres. (*Hilarité*).

Rien n'est plus amusant que de voir les jardinets de ces oiseaux, dans lesquels ils déposent tout ce qui brille ou qui a de la couleur.

Mais ce qui m'a plu beaucoup moins, c'était la trace du passage des indigènes. On peut toujours reconnaître les endroits où ils ont campé, parce qu'il y a là des troncs d'arbres carbonisés, des ossements et d'autres indications de leur séjour. Nous avons trouvé là de longues lances tachées de sang, qui devaient leur avoir servi à tuer des animaux, sinon des hommes. J'avais bien un peu appris à connaître ces sauvages à l'école ; mais je ne les savais pas si près.

Je demandai un jour à un squatter : « Que faites-vous, quand ces indigènes tuent vos bœufs ? » Il me répondit avec un sourire : « Nous armons notre police indigène, nous nous mettons à la poursuite des sauvages, et nous avons de très bons moyens de les disperser ! ».

Ce n'est que plus tard que j'ai su quelle était la signification que le squatter attachait à ce mot « disperser », c'est-à-dire qu'on poursuivait ces malheureux noirs, qu'on tirait sur eux et qu'on les mettait à mort. Il y a bien des choses qui ne se passeraient pas si les autorités en avaient connaissance ! Tous les indigènes ont de véritables chiens de chasse et ce

sont justement ceux-là qui sont le plus acharnés à la poursuite des noirs.

Arrivés à la station, j'ai pu constater que notre logement était un peu primitif. Une hutte sur le sol nu, rien de plus. Pas de plancher ; pas de meubles : de vieux barils et des caisses renversées comme tables et chaises. Mais il y avait une espèce de vérandah, où l'on avait suspendu un hamac. Et quand je n'étais pas dévoré par les moustiques, j'y admirais assez à l'aise le paysage d'alentour.

Bien que notre ordinaire n'y fût pas mauvais et que nous y eussions le meilleur gibier du monde, tel que kangourous, canards, pigeons, dindes sauvages, nous ne restâmes pas longtemps à la station. Mon frère avait appris que, dans une station voisine de la nôtre, un squatter était marié et que nous y trouverions une maison confortable avec femme et enfants. Il me proposa donc de m'y conduire.

Nous avons accompli sans encombre ce dernier trajet, et l'on nous a fait un excellent accueil. Voir une dame dans ces régions sauvages, c'était un événement pour ces gens !

Leur maison, nouvellement construite en bois, était très confortable. Outre le squatter et sa femme, qui était une charmante personne toute jeune, il y avait là 3 enfants, la gouvernante et tout un établissement d'aides, de Néo-Zélandais, de Canaques et de Chinois. Le squatter avait la figure cicatrisée à la suite de rencontres dans lesquelles il avait maintes fois failli laisser sa peau !

Il avait là aussi une petite sauvage, âgée de 6 à 7 ans, ayant appartenu à une tribu dispersée quelques semaines auparavant et qu'on avait amenée à la station, où on lui apprenait l'anglais. J'aurais bien voulu la ramener avec moi à Melbourne, mais on me l'a déconseillé. Quelque peine qu'on se donne, les indigènes australiens finissent tôt ou tard par devenir intraitables. Un propriétaire de Brisbane avait ramassé un de ces petits indigènes dans le bush et l'avait conduit à Melbourne. L'ayant placé dans une bonne école, le jeune élève

noir ne tarda pas à apprendre à lire et à écrire, et finit même par entreprendre le latin et à jouer au cricket. Mais quelques années plus tard, son père adoptif le ramena à Brisbane et à peine avait-il revu les forêts de la patrie que l'instinct sauvage le reprit et qu'il s'enfuit pour aller rejoindre ses anciens compagnons dans le bush ! Pourquoi était-il allé ainsi rejoindre ses frères ! Assurément pas pour leur apprendre le latin !

Je terminerai par deux mots au sujet des danses et spectacles des indigènes. J'ai assisté à une espèce de danse guerrière, exécutée par des aborigènes ramenés au camp. Ils avaient établi leur camp à quelques pas de la maison, et là ils avaient allumé leurs feux et exécutaient leurs chants et leurs gambades. Pendant ces dernières, leurs femmes battent la mesure et accompagnent leurs seigneurs et maîtres en frappant avec des morceaux de bois, pendant qu'elles font entendre une espèce de son nasillard.

La danse des Canaques n'est qu'une espèce de balancement du corps en avant et en arrière.

Je n'aime pas leurs ornements. Certaines femmes croient se rendre belles en se passant d'énormes bouchons de champagne dans le nez. On peut dire que les Néo-Zélandais ont une aptitude spéciale à jouer la comédie. J'ai vu bondir dans le camp un être fantastique et diabolique. C'était un homme qui avait marqué toutes les parties osseuses de son corps avec de la craie blanche, ce qui lui donnait une ressemblance parfaite avec un squelette. Il commença par haleter jusqu'à entrer dans un véritable état de démence, puis il se livra à des bonds prodigieux, en agitant une longue lance, à vous donner la chair de poule. Enfin sur un signe du squatter qui trouvait qu'il ne devait pas aller plus loin, il se jeta par terre et mima le kangourou, en marchant sur les bras et les jambes comme s'ils avaient été réellement transformés en pattes.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs de m'avoir écouté jusqu'à présent, et je vous demande la permission de vous

montrer maintenant quelques photographies. (*Applaudissements prolongés*). Les voici :

1. *Sandridge près de Melbourne.*

C'est là le port de Melbourne. Nous avons de nombreuses lignes de navigation, parmi lesquelles la ligne d'Anvers-Hambourg, la ligne du Cap, la ligne de Torres Straits, etc. et toutes ces compagnies ont des... (pontons flottants ?). Il y a des compagnies particulières et des bateaux de toute espèce.

2. *L'hôtel de ville de Melbourne.*

Il y a là une très belle salle de réception. Le lord maire de Melbourne y dépense 100 à 200.000 francs de sa propre poche pour fêter ses concitoyens.

3. *Rue Swanston à Melbourne.*

C'est une rue à Melbourne, tracée il y a un demi-siècle. Je me rappelle l'époque où nous n'avions que des voitures à deux roues. Aujourd'hui nous avons tout le confort d'une ville universelle.

4. *Musée d'histoire naturelle à Melbourne.*

On peut y étudier toute la flore et la faune d'Australie. Il contient aussi un iguanodon, ainsi que le squelette d'un oiseau préhistorique gigantesque.

5. *Une école publique à Melbourne.*

Voilà une école publique, laïque, gratuite et obligatoire. Nous en avons beaucoup.

6. *Vue de Melbourne.*

C'est là un coin de Melbourne. Les clochers de deux grandes

églises écossaises ; le presbytère. Les sectes rivalisent entre elles pour produire les plus beaux monuments religieux. On a recueilli en un seul dimanche 350.000 francs dans une de ces églises.

7. *St.-Kilda, faubourg de Melbourne.*

Il est très peuplé. Le matin les habitants vont à leurs ateliers ou bureaux dans la cité et le soir ils retournent au faubourg.

8. *Royal-Arcade à Melbourne.*

C'est le *Royal Hôtel* à Melbourne. Le propriétaire qui a eu l'idée de l'établir, y a fait une grande fortune. Il est membre du parlement.

9. *Fitzroy Gardens à Melbourne.*

Ceci n'est qu'un coin de jardin public à Melbourne, tout près du parlement. Il est fréquenté principalement par les bonnes et les enfants.

10. *Maryville.*

Une petite ville du bush, intéressante comme ayant un district de mines d'or, où il y a des squatters.

A propos du squatters, nous avons notre squattocratie, comme d'autres pays ont leur aristocratie. Un squatter que je connais avait fait une grande fortune. On lui fit observer que dans sa résidence il lui faudrait bien une bibliothèque et des livres. Aussitôt il envoya à un libraire de Melbourne une dépêche, le priant de lui envoyer une tonne de livres !

11. *Vue de la baie de Sydney.*

Voilà la baie de Sydney, où Cook débarqua il y a un siècle. Il ne fait pas bon y tomber dans l'eau. Un malheureux garçon y a été mordu en deux par un requin.

12. *Palais du gouverneur à Sydney.*

Le palais du gouverneur à Sydney. Il aime beaucoup les courses aux chevaux. En général on aime beaucoup le sport en Australie.

13. *Un guerrier australien, Queensland.*

Voilà un jeune guerrier australien. Il a son bouclier en bois.

14. *Un camp au Queensland.*

Ceci est un camp, comme il est établi dans les nouvelles stations. C'est qu'il faut parfois fusiller les bœufs devenus sauvages. Pour parvenir à ce but, le squatter emploie un moyen qui n'est pas de la plus haute moralité. Il choisit notamment une belle et jeune vache. Il la place bien en évidence, le formidable taureau vient rôder autour de la belle séductrice ; le squatter placé en embuscade épaulé son fusil, vise, tire et le pauvre animal tombe foudroyé.

15. *Troncs d'eucalyptus.*

Ce sont des troncs d'eucalyptus. Les plus intéressants je les ai vus au Queensland, où ils sont énormes.

16. *Route de la Montagne bleue.*

17. *Route dans le Jushy.*

18. *Ferme Shaw Victoria.*

Ceci est un site tout près de la plus grande vigne du plus grand viticulteur de Melbourne, non loin de la ville. On y va en quelques heures.

19. *Fougères arborescentes.*

20. *Palais de l'exposition à Sydney.*

Le bâtiment de l'exposition à Sydney. Mais celui de Mel-

bourne était autrement grand. Cependant c'est à Sydney qu'elle aurait dû avoir lieu, car il s'agissait de fêter le centenaire de la Nouvelle-Galles du Sud.

21. *Deux jeunes Australiens, Queensland.*

22. *Une femme australienne.*

Vous voyez ici que les droits de la femme ne sont guère respectés. La femme porte tous les outils de son mari, ainsi que ses armes. C'est une femme en tenue de campagne.

23. *Reine australienne.*

24. *Type de naturels.*

25. *Grandes fougères arborescentes.*

26. *Attelage de bœufs.*

Voici des bœufs. Les conducteurs prétendent qu'il est impossible de les faire marcher sans force jurons. Je ne sais pas si c'est vrai, mais les hommes doivent croire fermement ce qu'ils disent, et voici un fait qui le prouve. La femme d'un grand dignitaire devait rejoindre son mari, dans une charrette à bœufs. On lui avait recommandé un charretier excellent. L'équipage arrive devant un ravin qui arrête les bœufs. « Allez, vilaines bêtes ! » crie le conducteur à ses bœufs. Mais rien n'y fait, les bêtes ne veulent pas avancer. Le conducteur voulut alors renforcer ses vocables de persuasion à l'adresse des bœufs, mais la présence de la grande dame le gênait visiblement, et les coursiers se refusaient obstinément à bouger. Tout à coup le conducteur n'y tenant plus.

« Pour l'amour du ciel, Madame, bouchez donc vos oreilles ! » s'écria-t-il, « sinon nous serons encore ici au jour du dernier jugement ! » (*Hilarité*).

Je sais que l'obstacle fut franchi, car on arriva à destination.

27. *Break à six chevaux.*

28. *Maori de la Nouvelle-Zélande.*

J'ai parlé un moment des Maoris ; en voici un spécimen. Il n'a pas l'air très intelligent ; mais il y a des Maoris membres du parlement et ministres.

29. *Type d'aborigène.*

30. *Une matrone en deuil.*

Une jeune veuve australienne. Je ne saurais vous dire si elle est inconsolable.

31. *Roi et reine des Mia-Mia.*

Rien de plus primitif que les habitations des indigènes, comme vous voyez. Quelques fragments d'écorce contre un tronc d'arbre, et c'est tout.

C'est la fin ! (*Applaudissements prolongés*).



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 3 MAI 1889.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des cérémonies à l'Athénée royal.

Au bureau prennent place M. Léopold de Wael, bourgmestre de la ville d'Anvers, président honoraire; le général Wauwermans, président, M. Jacq. Langlois, 1<sup>er</sup> vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte O. Le Grelle, trésorier, Hertoghe, bibliothécaire, A. Baguet, conseiller, A. de Roubaix, membre effectif et le capitaine Alb. Thys.

M. le président donne la parole au capitaine Thys, qui raconte, dans un langage imagé, les détails du voyage qu'il a accompli au Congo en le faisant suivre pas à pas sur la carte exposée dans la salle (1).

M. le président remercie l'orateur de son intéressant récit; il rappelle que le capitaine Thys a pris une part importante à tous les travaux de l'œuvre africaine depuis son origine et que, s'il faut louer ceux qui ont illustré leur nom dans ces explorations, il ne faut pas rendre une moindre justice à ceux qui ont facilité leur tâche et se sont ingéniés à pourvoir à tous leurs besoins. Le capitaine Thys ne s'est d'ailleurs pas borné à ce rôle purement administratif; il a compris que, pour le rendre vraiment efficace, il était nécessaire d'aller étudier les besoins sur place et il n'a pas hésité à quitter sa famille pour se rendre sur le Congo, qu'il a visité pendant plusieurs mois.

M. le président, tout en félicitant le capitaine Thys, le prie de transmettre à l'administration centrale de l'œuvre africaine

(1) Voyez la conférence t. XIII, p. 400.

l'expression de la vive sympathie qu'elle inspire à la société royale de géographie et à la population d'Anvers elle-même, qui sait apprécier les efforts de S. M. pour étendre son commerce. Il prie également M. Thys d'être son interprète après des voyageurs qui sont à la peine en Afrique, parmi lesquels les Belges sont heureux de voir de nombreux étrangers concourir avec eux à une œuvre humanitaire et philanthropique.

Il signale la présence dans l'assemblée de M. G. Juhlin Dannfelt, capitaine du génie en Suède, dont le frère est au Congo, et prie cet officier d'être l'interprète des sentiments des officiers belges près de ses camarades et de leur dire combien cette alliance de bonne camaraderie nous est précieuse et sympathique.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 NOVEMBRE 1889.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Ouverture de la session d'hiver. — 2° Procès-verbal. — 3° Membres nouveaux. — 4° Correspondance. — 5° Sociétés correspondantes. — 6° Adresse de félicitation à envoyer à MM. Stanley, Emin pacha et Gordon Bennett. Proposition de M. le général WAUWERMANS, président. — 7° Reproduction de la grande carte marine de Mercator, publiée à Duisbourg en 1569. — 8° Dépôt d'une notice *sur Haïti*, par M. WASHINGTON SERRUYS. — 9° Conférence de M. A. BAGUET, conseiller, sur *la province de Corrientes (République Argentine)*. — 10° Communication de M. TH. SMEKENS, membre effectif, sur *l'excursion faite en Zélande par le 3<sup>e</sup> congrès de la fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique*. — 11° Programme du concours de 1890 ayant pour objet *l'histoire des progrès géographiques et des relations commerciales de la Belgique pendant le règne de S. M. Léopold II*.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de l'ancienne trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau siègent M. Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, comte O. Le Grelle, trésorier, H. Hertoghe, bibliothécaire, A. Baguet, conseiller et Th. Smekens, membre effectif.

---

1. En ouvrant la séance, M. le vice-président explique la cause de l'arrêt qu'ont subi en ces derniers temps les travaux de la société.

L'exposition universelle de Paris et les nombreux congrès organisés à cette occasion en France ont motivé l'absence d'un grand nombre de nos membres. M. le vice-président fait des vœux pour que la session qui s'ouvre soit aussi intéressante que productive.

Il donne lecture d'une lettre que lui a adressée M. le général Wauwermans, et dans laquelle l'honorable président de la société exprime ses regrets d'être empêché par une indisposition d'assister à la réunion.

---

2. Le procès-verbal de la séance du 3 mai est lu et approuvé.

---

3. Depuis la dernière réunion, la société a reçu comme membres adhérents MM. Camille Pelgrims, H. Schaeffer, G. Tiberghien-Delevoy, Ludovic van de Werve, Léopold Danco, Alexis Joffroy et Edm. Lombaerts, à Anvers.

---

4. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— MM. J. de Saldanha et Aug. Meulemans remercient de leur nomination respective comme membres honoraire et correspondant.

— M. Ch. Rigouts fait don à la bibliothèque de la société d'un plan de Paris de 1786 et de quelques cartes géographiques du dernier siècle. (*Remercîments*).

---

5. *Sociétés correspondantes.*

— La société historique de l'Oneida, la société géographique de Manchester et la direction de l'observatoire de Melbourne accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— La direction du *Courrier du Congo* demande l'échange des publications. (*Accordé.*)

---

6. M. le vice-président donne lecture de la lettre suivante de M. le président Wauwermans :

« Anvers, le 11 novembre 1889.

« MON CHER VICE-PRÉSIDENT,

« L'indisposition qui me retient chez moi depuis un mois me prive encore du plaisir de présider la séance de reprise de nos travaux le 13 courant ; heureusement ce soin ne peut être remis en de meilleures mains que les vôtres.

» Veuillez exprimer mes regrets à l'assemblée.

» Je vous serais obligé de vouloir également lui soumettre la triple proposition suivante :

» Tandis qu'en ce moment les puissances civilisées, s'appuyant sur la force qui prime le droit, plutôt que sur le droit que soutient la force, se disputent avec un singulier acharnement les lambeaux d'un continent qu'elles ont dédaigné

pendant plus de dix-huit siècles ; tandis qu'abusant des moyens de la civilisation, elles en arrivent à l'emploi de la violence et à l'effusion de sang pour étendre leurs conquêtes, sous prétexte de propager les bienfaits d'une civilisation que les malheureux sauvages seront bien près de considérer à leur tour comme une autre barbarie, il est consolant de penser que l'initiative privée a produit des résultats bien plus remarquables et plus féconds : les magnifiques travaux de Livingstone, l'œuvre de tant d'associations géographiques qui ouvrirent à nos yeux étonnés le continent inconnu.

» L'heure n'est pas venue de rechercher la part de responsabilité de ceux qui, dans un intérêt égoïste, ont provoqué le glorieux exode des Boers et les effets antisociaux qu'il produisit sur une race d'autant plus intéressante pour nous, qu'elle est de notre sang, politique regrettable qui faillit un instant compromettre la tentative généreuse des Américains à Libéria, qui a fait reculer la civilisation dans le Soudan conquis par les pachas d'Égypte, mais l'heure est toujours venue de louer ceux qui consacrent leur vie et leur fortune à une idée noble et généreuse. Livingstone, qui périt à la *peine*, plutôt que d'abandonner son œuvre inachevée, le *New-York Herald*, qui envoya Stanley à son secours, le Roi des Belges, qui s'est ouvert une page dans la conquête de la civilisation égale à celle de don Henrique de Portugal dans l'histoire de la conquête de la terre, le comité d'Emin pacha, qui n'a pas voulu laisser succomber un des vaillants de la cause africaine !...

» C'est avec admiration que tous nous avons suivi le dernier et merveilleux voyage de notre confrère Henri Stanley, à qui était réservée la gloire d'associer à d'immenses découvertes, le bonheur de porter à Livingstone le dernier souvenir de l'Europe reconnaissante et tout récemment de sauver aussi le vaillant Emin, au moment même où il était le plus menacé. C'est aussi avec une vive émotion que nous avons appris qu'il ramenait à la côte Emin et ses compagnons, non par dizaines, mais par centaines, par milliers peut-être ;

ils étaient menacés de disette, dans une contrée que la guerre rendait plus infranchissable encore que la nature. Tandis que les gouvernements, dans leur politique égoïste, quoique disposant d'immenses ressources, hésitaient sur les moyens de leur porter secours, nous apprenons avec un véritable enthousiasme, que le *New-York Herald*, fidèle à son passé, adressait sans hésitation un ordre télégraphique à son correspondant de Zanzibar, lui ouvrant un crédit illimité pour expédier immédiatement, par tous les moyens qu'il jugerait praticables, des secours à la colonne de Stanley. Un tel fait n'a pas besoin de commentaires et venge la civilisation des horreurs que l'on commet en son nom.

» Je propose à la société :

1° d'adresser sans retard à Zanzibar une lettre de félicitation à Stanley, qui, je l'espère, sera le premier témoignage de reconnaissance de l'Europe comme nous avons déjà eu le bonheur de lui adresser, les premiers, nos félicitations au retour de son grand voyage, en l'invitant à venir nous visiter à Anvers ;

2° d'y joindre une adresse et une invitation semblable pour Emin pacha dont la gloire est désormais associée à celle de notre illustre confrère et qui doit partager son triomphe ;

3° d'envoyer également une adresse de reconnaissance au *New-York Herald* en l'invitant à désigner un délégué pour fêter avec nous le retour des illustres voyageurs, lors de leur visite à Anvers, que nous désirons prochaine.

» Agréé, mon cher Vice-Président, l'expression de mon sincère dévouement.

» H. WAUWERMANS. »

La lecture de cette lettre est couverte d'applaudissements et la triple proposition est adoptée par acclamation.

---

7. M. le vice-président informe l'assemblée que, sur la proposition de M. le président, la société a fait des démarches auprès de M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, à l'effet d'obtenir un subside pour faire la reproduction de l'unique exemplaire conservé à la bibliothèque nationale de France, de la grande *carte marine de Mercator*, publiée à Duisbourg en 1569, l'œuvre la plus importante de l'illustre géographe.

---

8. M. Baguet donne lecture d'un mémoire sur *la province de Corrientes (République Argentine)*, dans lequel il décrit les contrées qu'il a parcourues, la géographie des lieux, les mœurs des habitants, les productions et le climat.

M. le vice-président remercie l'orateur de son intéressante communication, qui sera insérée au *Bulletin*.

---

9. Sur l'invitation de M. le vice-président, M. le président du tribunal Th. Smekens explique comment, en l'absence du président indisposé, il est amené à donner une idée de l'excursion faite en Zélande, du 2 au 5 septembre dernier, par le cinquième congrès de la fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique, dont la société royale de géographie fait partie. Sa communication peut se résumer comme suit :

Le congrès, constitué à l'hôtel de ville d'Anvers, comprenait environ 90 membres, parmi lesquels une douzaine de Français, ayant à leur tête M. le comte de Marsy, président de la fédération française.

Aussitôt constitué, il s'est rendu à bord d'un des steamers *Telegraaf*, sur lequel, par un splendide soleil, il a descendu l'Escaut. Arrivés à Flessingue vers six heures du soir, les membres n'ont eu que le temps de passer à bord d'un petit bateau à vapeur richement pavoisé qui, par le canal reliant l'Escaut occidental aux eaux intérieures de la Hollande, les a transportés à Middelbourg.

Le lendemain, quelques membres sont revenus à Flessingue pour constater que cette jolie ville n'offre plus rien de remarquable que de splendides bassins maritimes, littéralement vides ; car ils n'abritent que les grands steamers qui desservent la ligne de Flessingue-Queensborough.

A Middelbourg, les congressistes furent accueillis en toute cordialité, non seulement par les premières autorités de la ville et de la province, mais par tous les habitants, qui s'efforcèrent de leur être agréables en les recevant avec une large hospitalité dans les diverses sociétés d'étude et d'agrément qui abondent dans la ville.

Celle-ci ne compte aujourd'hui que seize mille habitants ; mais elle semble néanmoins fort animée et ses anciennes fortifications, transformées en jardins, encadrent gracieusement l'agglomération, coquette et propre comme toutes les villes hollandaises.

A toutes les époques de son histoire, Middelbourg semble avoir eu des relations suivies avec la Belgique et spécialement avec Anvers ; c'est, en effet, une colonie de Prémontrés de l'abbaye de St-Michel d'Anvers qui, en plein moyen âge, a fondé l'abbaye de Middelbourg et c'est évidemment à von Bourscheit, ou à un plagiaire, que sont dues quelques maisons luxueuses construites au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'abbaye forme encore le centre de la ville ; la plus grande partie des bâtiments, aujourd'hui en restauration, abrite le commissaire du roi et tous les services administratifs de la province ; l'église de l'abbaye ne mériterait plus guère une visite si elle ne renfermait un magnifique monument élevé par

le sculpteur Rombout Verhulst aux amiraux Jean et Corneille Evertsen, natifs de Middelbourg.

La construction la plus importante est le magnifique hôtel de ville bâti au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle par les Kelderman, à qui Anvers doit aussi plusieurs de ses monuments les plus remarquables. Pour suppléer à une description impossible, M. Smekens montre à la réunion les deux grandes photographies publiées par M. van Ysendyck dans ses monuments classés de l'Art dans les Pays-Bas. L'intérieur de l'édifice est aussi intéressant que les façades en sont belles. On y a remis en effet, à partir de 1841, une collection déjà très importante d'objets d'histoire, d'art et d'industrie, se rapportant à l'histoire de Middelbourg ; cette collection se complète par une autre de même genre formée par le *Zeeuwsch Genootschap*, dont la fondation remonte à l'année 1765, dans le vaste bâtiment qu'elle possède aujourd'hui. On peut dire que les deux collections réunies dans une ville de seize mille habitants y forment un musée que mainte capitale pourrait envier.

La journée du mardi se passa à visiter et à discuter ces diverses curiosités. Celle du mercredi, favorisée de nouveau par un magnifique soleil, fut consacrée à parcourir en quelque sorte l'île de Walcheren tout entière.

Dix grandes voitures transportèrent d'abord à Dombourg les congressistes et, avec eux, le bourgmestre et les hommes marquants de Middelbourg.

Dombourg est une station balnéaire, mais qui ne ressemblerait en rien à celles de nos côtes si elle n'offrait pas aussi une vaste plage au pied des dunes. Longtemps en effet avant s'arriver à Dombourg, on entre dans une forêt, de végétation luxuriante, dont les éclaircies sont semées de châteaux et de villas, de sorte que les baigneurs de Dombourg ont à leur disposition, au lieu de la digue monotone, les plus ravissants paysages.

A Dombourg il y avait kermesse et une course à la bague.

Celle-ci n'a pas le caractère poétique qu'un tableau célèbre de A. Dillens leur ferait attribuer. Mais le grand concours de monde permit d'admirer le costume auquel les campagnards de Zélande demeurent patriotiquement fidèles. On en vit une réunion plus variée le lendemain au marché au beurre de Middelbourg. Il faut dire plus variée ; car si, dans les grandes lignes, le costume paraît unique, les habitants du pays, suivant la forme du corsage, le dessin des bijoux, la coupe de la coiffure, la couleur et la place des rubans, distinguent non seulement de quelle île zélandaise, mais encore de quelle partie de l'île et même de quelle religion est chacune des personnes qu'on rencontre.

Les présidents du congrès eurent à Dombourg l'honneur d'être présentés à S. M. la reine de Roumanie et de lui faire agréer le titre de protectrice du congrès.

Après que les chevaux se furent suffisamment reposés, le congrès se dirigea vers West-Capelle, la pointe le plus occidentale de l'île de Walcheren, le coin de terre aussi le plus exposé aux fureurs de la mer du Nord. Il paraît qu'un premier village de ce nom a été définitivement englouti par elle ; aujourd'hui une digue formidable constamment reconfortée par des travailleurs qui ont à leur disposition d'énormes quantités de matériaux, transportés par un chemin de fer courant, à côté d'une large voie pavée, sur la crête de la digue, semble défier les flots. En arrière, un clocher du même style que ceux de notre Flandre maritime, seul reste de l'ancienne église de West-Capelle, porte, à soixante mètres de hauteur environ, le fanal qui annonce l'entrée de notre Escaut.

Il faisait nuit noire quand le congrès rentrait à Middelbourg et, après souper, il fallut, comme la veille, se rendre à un concert gracieusement offert par la musique de la *schutterij*.

Le jeudi, de bon matin, par le canal et le bateau qui nous avait amenés le lundi, excursion à Veere, où ce canal rejoint les eaux de l'Escaut oriental. Veere, jadis ville, n'est plus qu'un modeste village dont la population diminue encore

chaque année. Aussi est-on étonné d'y trouver une vaste et élégante église, œuvre d'Antoine et de Rombaut Kelderman, malheureusement transformée en magasin, hôpital ou caserne suivant les besoins du moment. Si l'église n'est pas respectée, il en est autrement d'un élégant petit hôtel de ville, ayant quelque ressemblance avec celui de Middelbourg, quoiqu'on le dise plus ancien.

A cet hôtel de ville aussi se conservent des antiquités très intéressantes pour l'histoire de la Zélande. Au milieu brille, soigneusement conservée, la coupe de Maximilien de Bourgogne, une grande et magnifique œuvre de ciselure en vermeil, sur laquelle l'artiste a représenté, par une infinité de petits personnages, le passage du Rhin, à Neuenburg, par l'armée des Pays-Bas sous le commandement de Maximilien d'Égmond et la bataille de Muhlberg (24 avril 1567).

De retour à Middelbourg, on visita le marché, on tint une séance solennelle dans la salle des États provinciaux, magnifiquement décorée de tapis de haute lisse, on déjeûna à la hâte à la société de *Vergenoeging* et l'on se dispersa.

Quelques membres, avant de quitter cette Zélande où ils avaient trouvé une si touchante hospitalité, s'arrêtèrent dans la petite ville de Goes et ne le regrettèrent pas ; car ils y trouvèrent encore une grande église gothique, de très beau style, mais malheureusement peu entretenue.

Ils regrettèrent de ne pas pouvoir s'arrêter aussi à Wouw pour y admirer les stalles somptueuses qui jadis décoraient l'église de l'abbaye de St.-Bernard près d'Anvers et dont M. van Ysendyck vient de publier une phototypie que M. Smekens passe également à ses collègues.

---

10. M. le secrétaire général rappelle que, dans la dernière séance des membres effectifs, il a été décidé d'ouvrir, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de S. M. le Roi, un concours concernant les sciences géographiques. Il donne lecture du programme suivant :

CONCOURS DE 1890. WEDSTRIJD VAN 1890.

Prix de 2000 francs

Prijs van 2000 frank

*La Société royale de géographie d'Anvers voulant, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du règne de S. M. Léopold II, rendre hommage aux généreux efforts de son auguste protecteur, pour la civilisation en Afrique et l'extension de nos relations commerciales, met au concours la question suivante :*

*Histoire des progrès géographiques et des relations commerciales de la Belgique pendant le règne de S. M. Léopold II.*

*Het koninklijk aardrijkskundig Genootschap willende, ter gelegenheid van den vijf en twintigsten verjaardag der regeering van Z. M. Leopold II, hulde bewijzen aan de edelmoedige pogingen door zijnen doorluchtigen beschermmer aangevend om Afrika te beschaven en onze handelsbetrekkingen uit te breiden, schrijft de volgende prijsvraag uit :*

*Geschiedenis van den vooruitgang op aardrijkskundig gebied en der handelsbetrekkingen van België tijdens de regeering van Z. M. Leopold II.*

CONDITIONS DU CONCOURS.

VOORWAARDEN.

ART. 1. — Les mémoires inédits, rédigés en Français ou en Flamand, doivent être remis, francs de port, avant le 17 Décembre 1890 au Secrétaire général, rue van Lierius, N° 37.

ART. 2. — Il est interdit aux concurrents de se faire connaître ; ils inscriront sur leurs ouvrages une devise, reproduite sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. A défaut de satisfaire à ces prescriptions, le prix ne pourra être accordé.

ART. 3. — Le billet joint au mémoire couronné sera décaeté par le président ; les autres ne pourront l'être que de l'aveu des concurrents qui se feront connaître.

ART. 4. — Les manuscrits des mémoires envoyés au concours, deviennent la propriété de la Société. Les

ART. 1. — De mededingende stukken zullen in 't Fransch of Nederlandsch moeten opgesteld zijn, en vóór 17 December 1890, vrachtvrij aan het algemeen Secretariaat, van Lieriusstraat n° 37, toegezonden worden.

ART. 2. — De schrijvers mogen zich op geene wijze doen kennen ; zij zullen hun werk voorzien van eene kenspreuk, die zij herhalen zullen op een verzegeld briefken, inhoudende melding van hunnen naam en hunne woonplaats. Bij gebreke daaraan, kan de uitgeloopte prijs niet toegewezen worden.

ART. 3. — Het briefken, dat bij het bekroonde werk gevoegd zal zijn, wordt door den voorzitter opengebroken. De andere briefkens kunnen slechts geopend worden op aanvraag der schrijvers, die alsdan hunnen naam als mededingers zullen moeten doen kennen.

ART. 4. — De ingezondene handschriften blijven het eigendom van het Genootschap. De schrijvers kunnen

auteurs peuvent en prendre des copies à leurs frais, sans déplacement.

ART. 5. — Les membres du Conseil de la Société sont exclus du concours.

ART. 6. — L'auteur du mémoire couronné a droit, indépendamment du prix indiqué par le présent programme, à une médaille de vermeil et à cinquante exemplaires de son œuvre avec titre et couverture imprimée.

ART. 7. — Le Conseil nomme le Jury du concours ; ses décisions sont sans appel.

Ainsi arrêté en séance du 8 novembre 1889.

Le Secrétaire général,

Le Président,

**P. Génard. H. Wauwermans.**

er, ter plaatse en op hunne kosten, kopijen van doen lichten.

ART. 5. — De Raadsleden van het Genootschap kunnen aan den prijskamp geen deel nemen.

ART. 6. — De schrijver van het bekroonde stuk ontvangt, buiten den prijs in het huidige programma vermeld, eene zilveren vergulde medalie en vijftig afdrukken van zijn werk, voorzien van titelblad en omslag.

ART. 7. — De Raad benoemt de Jury, die onwedderroepelijk zal beslissen.

Aldus vastgesteld in zitting van 8 November 1889.

De algemeene Secretaris, De Voorzitter,

**P. Génard. H. Wauwermans.**

La communication de cette pièce est couverte d'applaudissemens.

La séance est levée à 10 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures.



ADRESSES A

Henri Stanley, Emin Pacha et Gordon Bennett.

---

Conformément à la décision prise dans la séance du 13 novembre 1889, la société a envoyé les adresses suivantes :

ANVERS, LE 25 NOVEMBRE 1889.

*A Monsieur Henry M. Stanley, célèbre voyageur,  
Membre honoraire de la Société Royale de Géographie  
d'Anvers, à Zanzibar.*

CHER ET ILLUSTRE COLLÈGUE,

Dans sa séance du 13 de ce mois, la société royale de géographie d'Anvers, fière de l'honneur que vous avez bien voulu lui reconnaître dans votre récit de votre célèbre voyage *A travers le continent mystérieux*, d'avoir été la première à saluer, à cette époque, votre retour dans le monde civilisé, nous a chargés de vous adresser ses sincères félicitations au sujet du nouveau et merveilleux voyage que vous venez d'accomplir et des magnifiques découvertes géographiques que vous en rapportez ; découvertes qui mettent le sceau à votre gloire. La société s'estime heureuse de vous compter au nombre de ses membres et nous charge en outre de vous prier instamment, à votre prochain voyage en Belgique, de lui faire l'honneur d'une visite, afin qu'elle puisse vous exprimer de vive voix son admiration profonde.

Le courrier qui vous portera la présente remettra à Son Excellence Emin Pacha une invitation semblable. Nous vous prions, Cher Collègue, de bien vouloir insister en notre nom auprès de cet homme éminent afin qu'il veuille bien accéder à notre demande. Nous serions heureux si, réunis dans la gloire des formidables aventures que vous venez de courir l'un et l'autre, une chance favorable nous permettait de vous acclamer, réunis à l'honneur.

Veillez agréer, Cher et Illustre Collègue, avec le témoignage de notre vive admiration, l'expression de notre sincère sympathie.

Le secrétaire général,  
P. GÉNARD.

Le président,  
H. WAUWERMANS.

---

ANVERS, LE 25 NOVEMBRE 1889.

*A Son Excellence Emin Pacha, à Zanzibar.*

EXCELLENCE,

Depuis plusieurs années la société royale de géographie d'Anvers vous a suivi par la pensée dans votre émouvante campagne en Afrique, faisant des vœux pour le voyageur illustre, pour le soldat courageux et fidèle qui consacrait sa vie, avec un dévouement si extraordinaire, au développement de la civilisation en Afrique. C'est avec une joie profonde qu'elle a appris votre retour prochain dans le monde civilisé avec l'aide du membre le plus illustre de notre association. Dans sa séance du 13 de ce mois, la société nous a chargés de vous en adresser ses sincères félicitations.

Nous avons bon espoir qu'à une époque prochaine nous aurons la satisfaction de vous voir dans notre pays, où vous ne trouverez que des amis et des admirateurs, et au nom de la société de géographie, nous vous sollicitons de nous accorder la faveur d'une visite à Anvers.

Veillez agréer, Excellence, l'expression de notre admiration sincère et de notre profonde sympathie.

Le secrétaire général,  
P. GÉNARD.

Le président,  
H. WAUWERMANS.

---

ANVERS, LE 25 NOVEMBRE 1889.

A *Monsieur Gordon Bennett,*  
*Directeur du New-York Herald.*

*New-York.*

MONSIEUR,

Tandis que le monde civilisé tremblait pour l'avenir des deux illustres voyageurs perdus en Afrique, Henri Stanley et Emin Pacha (Schnitzler), que les gouvernements s'épuisant en luttes stériles pour la conquête de territoires sur la côte africaine, se montraient impuissants à porter secours à ces vaillants missionnaires de la civilisation, le *New-York Herald*, fidèle à la gloire qu'il avait déjà acquise en secourant l'illustre et malheureux Livingstone, n'a pas hésité à organiser une nouvelle expédition afin de protéger Stanley et Emin. En apprenant cette heureuse nouvelle, un cri de joie a été poussé par tous les amis de la civilisation africaine et a retenti en acclamations en notre société.

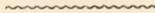
C'est en exécution de sa résolution adoptée dans la séance du 13 de ce mois, que nous vous en adressons nos sincères félicitations et nos profonds remerciements.

Nous avons l'espoir de voir bientôt parmi nous les deux illustres voyageurs. La fête serait complète si un correspondant du *New-York Herald* pouvait assister à cette réception et recevoir l'expression de notre reconnaissance en même temps que nous acclamerions les plus grands voyageurs des temps modernes, vraiment grands par leur dévouement désintéressé à la noble cause de la civilisation.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre vive et profonde sympathie.

Le secrétaire général,  
P. GÉNARD.

Le président,  
H. WAUWERMANS.



# NOTICE SUR HAÏTI

par M. WASHINGTON SERRUYS, membre adhérent.

---

Les événements récents qui se sont produits à Haïti donnent un intérêt d'actualité à ces quelques lignes.

Haïti a une histoire des plus agitées. Depuis le jour où les nègres, après avoir sécoué le joug français, proclamèrent leur indépendance, Haïti n'a subi qu'une suite de guerres intestines et de révolutions.

Les révolutions y sont plus ou moins des opérations financières qui, s'il faut en juger par leur fréquence, doivent être essentiellement fructueuses.

Nous nous trouvions à Haïti en décembre 1887, et à cette époque toute la population acclamait le général Salomon que l'on représentait comme un citoyen incorruptible et un président de la plus haute équité. Il n'a pas fallu plus d'un jour pour faire de cet homme le plus atroce des tyrans que l'on ait vu depuis l'époque de Néron.

Le général Légitime, qui succéda au président Salomon d'une façon fort peu légitime, a subi à peu près le même sort que son prédécesseur. Les journaux haïtiens qui, hier encore, vantaient la sagesse de M. Légitime, font de lui le portrait le plus noir et vantent aujourd'hui Hyppolite que la constituante a élu président d'Haïti. Il est peu probable que la durée de la présidence du général Hyppolite soit plus longue que celle des autres.

Il est pénible de voir un aussi beau pays livré à la rapacité de quelques ambitieux qui le mènent à la ruine, mais quand un peuple n'a pas la sagesse de se gouverner lui-même, il doit s'attendre l'un jour ou l'autre à retomber en esclavage.

Les Haïtiens doivent savoir ce qu'ils ont à faire chez eux. Ils ont un beau pays, riche au point de vue végétal et géologique; Haïti en effet peut être considérée comme la reine des Antilles, mais elle est loin d'être la plus prospère.

Si les Haïtiens veulent conserver leur indépendance et garder leur autonomie nationale, il faut qu'ils sachent montrer au monde qu'ils sont capables de rester un peuple libre et de se gouverner dans la tranquillité et dans la paix.

\*  
\* \*

Haïti, l'ancienne Hispaniola, est divisée politiquement en deux États : la république d'Haïti et la république Dominicaine. La superficie d'Haïti est de 23,911 kilomètres carrés et la population totale de 550,000 d'habitants, ce qui fait 23 habitants par kilomètre carré. La population de Port-au-Prince (la capitale) est de 27,000 âmes.

En 1884, les importations s'élevaient à 21 millions de francs.

Les exportations à 30 millions.

Les recettes (en 1884) atteignaient 4,194,000 dollars.

Les dépenses " s'élevaient à 4,023,690 "

La dette publique était de 60 millions de francs.

\*  
\* \*

En 1789, lorsque les noirs étaient encore esclaves, les revenus de la colonie s'élevaient à quinze millions de livres; en 1860 ils n'étaient plus que de 9 millions de livres. Depuis cette époque, ils se sont légèrement accrus.

Voici maintenant une statistique du commerce d'Haïti. Ce tableau résume les mouvements du commerce extérieur pendant les années 1886 et 1887; les valeurs sont comptées en piastres.

|                   | 1886      | 1887      |
|-------------------|-----------|-----------|
| États-Unis . . .  | 3,669,222 | 2,339,990 |
| Angleterre . . .  | 662,100   | 619,867   |
| France. . . . .   | 652,208   | 598,995   |
| Allemagne . . .   | 512,227   | 498,114   |
| Pays divers . . . | 519,379   | 460,250   |
| Total . . . . .   | 6,015,135 | 5,517,180 |

| Dentrées exportées  | 1886        | 1887        |
|---------------------|-------------|-------------|
| Café (livres) . . . | 58,075,733  | 41,510,072  |
| Campêche " . . .    | 282,620,853 | 282,876,656 |
| Cacao " . . . . .   | 3,156,957   | 2,995,832   |
| Coton " . . . . .   | 2,037,653   | 2,423,897   |
| Cuir " . . . . .    | 348,051     | 304,255     |
| Acajou (pieds) . .  | 119,001     | 60,392      |
| Miel (gallons). . . | 18,791      | 45,872      |

Valeur de l'export. 7,369,890 8,693,244

Haïti renferme des richesses énormes, mais qui malheureusement ne sont pas exploitées : richesses minérales, végétales, animales, etc. Avec un peu de labeur, son sol fertile rapporterait aux Haïtiens cent pour cent de sa valeur, et en peu de temps la richesse d'Haïti aurait décuplé.

Les plus belles vallées sont incultes.

\*  
\* \*

Si l'on compare l'état général des grandes Antilles, on trouve que c'est encore Saint-Domingue qui est relativement la plus prospère, puisque ses exportations en 1883 s'élevaient à 2,129,266 dollars, ses importations à 3,142,102 dollars. Ses recettes montaient à 1,537,000 dollars et ses dépenses n'excédaient pas 947,000 dollars.

La dette de Saint-Domingue n'est que de 2 millions, tandis que la dette d'Haïti était de 60,000,000, comme nous l'avons vu plus haut, et celle de la Jamaïque de 1,260,000 livres

sterling. Les Anglais de la Jamaïque se plaignent que, malgré la richesse naturelle de l'île, il n'y a plus moyen pour eux d'y gagner de l'argent, et pourtant les Anglais sont d'excellents colons et savent parfaitement administrer leurs colonies. A Haïti au contraire, les négociants et les planteurs font relativement de fort bonnes affaires.

A Cuba, qui est en état perpétuel d'insurrection, les affaires languissent, ce qui a suggéré aux Américains l'idée de s'annexer l'île ; il est certain que si les Yankees y portaient leur activité et leurs capitaux — ce qui commence déjà à se faire — la situation déplorable de l'île s'améliorerait, car c'est un fait constaté, partout où s'étend l'influence des Américains du Nord, l'activité renaît dans les transactions commerciales et les affaires reprennent bientôt un plus grand développement.

On connaît les tendances annexionnistes du gouvernement républicain de Washington qui, s'inspirant de plus en plus de la doctrine de Monroë, suit une politique qui doit, un jour, aboutir à la fédération de toutes les nations américaines. Aussi les visées du gouvernement américain sur les Antilles sont-elles manifestes.

Les Cubains accepteront probablement sans beaucoup de difficulté de devenir Américains. Mais quant aux Anglais, ils n'ont jamais songé à se débarrasser de la Jamaïque, bien qu'elle ne leur rapporte rien.

Les Haïtiens, eux, s'opposeront sans doute toujours avec énergie à toute tentative d'annexion. Il n'y a pas de peuple au monde plus jaloux de sa liberté ! Et pourtant, en ces derniers temps, le bruit a couru assez souvent que le gouvernement avait accepté le protectorat de la France ou des États-Unis.

Depuis les derniers événements, la France y a perdu beaucoup de son prestige, et par contre les États-Unis y ont gagné plus d'influence. M. Douglas, ancien esclave, maintenant plénipotentiaire des États-Unis à Haïti, a été chargé par son gouvernement de faire valoir au gouvernement du général Hyppolite tous les avantages qu'Haïti trouverait en se plaçant sous le « protectorat »

des États-Unis. Il est à espérer pour les Haïtiens qu'ils n'accepteront pas ce marché.

Ayant conquis la liberté par la force des armes et au prix de leur sang, ils doivent mieux savoir l'apprécier que les nègres des États-Unis ou du Brésil, qui ne l'ont point revendiquée eux-mêmes comme les noirs d'Haïti.

Mais après bientôt un siècle d'indépendance, les Haïtiens en sont encore à l'ère des pronunciamientos et des révolutions. Tandis que les peuples se civilisent tous les jours et marchent dans la voie du progrès, les Haïtiens semblent rétrograder !

\*  
\*\*

Haïti possède une armée de 14,000 hommes — du moins sur le papier. Mais à quoi bon une si grande armée pour un peuple de 500,000 âmes, que sa position insulaire met à l'abri des attaques. 14,000 hommes de troupes, c'est autant qu'en ont les États-Unis ! Et presque tout le monde est général à Haïti. A Port-au-Prince seul, il y en a plus de 900 !! Le titre de général est honorifique à Haïti ; mais rien ne favorise plus les guerres civiles, car à un moment donné tous ces généraux se font chefs d'insurrection.

Un grand voyageur belge, M. Verbrugge, dit en parlant d'Haïti : « Dans l'armée le nombre des commandants est incalculable, notre cuisinier n'est rien moins qu'un officier supérieur. C'est à Haïti que le mot des enfants est vrai : « je veux m'engager dans les colonels » !

Il n'y a pas d'armée plus mal commandée et plus mal organisée que l'armée haïtienne. Mais d'ailleurs quel besoin ont-ils d'une si grande armée ? Ils devraient plutôt améliorer l'état de leur marine, qui compte une demi-douzaine de petites frégates hors d'usage.

Voici la description faite par M. Verbrugge, qui a assisté à une revue militaire passée par le président d'Haïti :

« L'uniforme est rudimentaire ; les vestes gris bleu, dégarnies de boutons, bayent démesurément et leurs hiatus laissent voir

des poitrines larges et ruisselantes. Le ventre fait un bourrelet bronzé entre la veste et la culotte qui s'effrange par le bas et s'arrête au-dessus de la cheville. Les fusils sont couleur de rouille depuis le point de mire jusqu'à la gachette ; les cartouchières sont remplacées par des caisses de toute nature, boîtes à cigares et boîtes à sardines. Quant aux généraux qui composaient l'état-major du président, ils étaient resplendissants dans leurs habits à la française, écarlates, bleus ou verts, plus écarlates, plus bleus, plus verts sous le soleil étincelant. Le peuple admirait sans réserve leurs culottes de casimir blanc et leurs bottes vernies, leurs sabres empire tout dorés, leurs tricornes galonnés, leurs panaches ondoiyants . »

Il y a à Port-au-Prince quelques sous-officiers français chargés de donner l'instruction aux soldats, mais ils sont trop peu nombreux et trop mal secondés pour être à même de donner une organisation suffisante à l'armée.

Le gouvernement haïtien devrait, à l'instar du Japon, de la Chine et des jeunes républiques de l'Amérique du Sud, envoyer chaque année en Europe un grand nombre de jeunes gens (ceux qui auraient donné le plus de preuves de capacité, de bonne volonté et d'intelligence ou d'aptitudes spéciales) afin de leur faire poursuivre, dans les universités de France et de Belgique, les cours de droit, de médecine, de sciences supérieures, etc. On formerait ainsi une pépinière d'hommes sérieux et instruits, capables de prendre un jour en mains les rênes du gouvernement et de donner aux affaires de leur pays une direction habile et sage.

---

# LA PROVINCE DE CORRIENTES

*Quelques détails sur son histoire, ses produits et ses ressources. — Une caravane dans les Pampas. — Navigation sur le Rio Uruguay. — Scènes de brigandage.*

par M. A. BAGUET, vice-consul du Brésil  
et conseiller de la société.

---

Avant de décrire les divers incidents de notre voyage à travers la province de Corrientes, il ne sera pas superflu de donner une courte description de cette contrée, faisant partie des quatorze provinces de la confédération Argentine, auxquelles il faut ajouter quatre grands territoires peu peuplés, mais qui dans l'avenir seront probablement érigés en provinces.

Ce ne fut que 80 ans après que les Espagnols eussent découvert l'embouchure du Rio de la Plata (jadis Rio Solis) qu'ils remontèrent le Paraná et bâtirent en 1588 un fort à un endroit nommé Arasate, à quelque distance de l'emplacement actuel de la ville de Corrientes.

Ils eurent à soutenir des attaques sérieuses de la part des Indiens Guaranis ; ces derniers ayant fait leur soumission, on jeta la même année les fondements de la ville de Corrientes.

La province de Corrientes était jadis enclavée dans celle d'Entre-Rios. Lors de la guerre civile qu'Artigas suscita dans

ces contrées en 1815, ces deux États se déclarèrent indépendants et furent gouvernés par un chef qui prit le titre de protecteur des peuples libres. Pendant plusieurs années, cette contrée fut en proie aux horreurs de la guerre civile et refusa constamment d'entrer dans la fédération argentine ou plutôt de se mettre sous le joug du dictateur Rosas.

En 1851 le général Urquiza, l'adversaire de Rosas, ayant fait connaître que son intention n'était nullement de soumettre Corrientes sous sa domination, mais de laisser à cet État son autonomie, les Correntins embrassèrent avec ardeur la cause d'Urquiza et furent depuis un des plus fermes soutiens de la fédération.

Il délivra sa patrie d'un tyran et Rosas fut obligé de s'enfuir à bord d'un navire de guerre anglais, qui le transporta en Europe.

Urquiza était non seulement un illustre général, mais un savant et un grand homme d'État. Sa mémoire est encore en vénération parmi ses concitoyens.

C'est depuis 1853 que la navigation du Paraná et de l'Uruguay fut ouverte à tous les pavillons : ce qui contribua dans la suite à rendre les relations très suivies entre les États riverains de la fédération et le Brésil.

La province de Corrientes, située entre le 27<sup>e</sup> et le 30<sup>e</sup> degré environ de latitude sud, a une superficie de 125,265 kilomètres carrés. Vers le nord-est se trouve une région faisant jadis partie de l'ancien territoire des Missions.

Lors de notre séjour au Paraguay en 1846, cette région appartenait encore à cette république, mais depuis elle a été cédée à la confédération en vertu d'un traité conclu entre cet État et le Paraguay. Le gouvernement local de Corrientes réclame cette partie de l'ancien territoire des Missions, mais il est à présumer que dans la suite elle sera érigée en province.

Sa superficie est de 62,000 kilomètres ; elle est limitrophe du Brésil et de la république du Paraguay. Du temps des pères de la compagnie de Jésus, ce territoire comptait une

population de 30 à 40,000 Indiens convertis et actuellement à peine y compte-t-on trois mille habitants.

Cette contrée est riche en gras pâturages, comme nous l'avons pu constater de visu. Sa fertilité égale celle du Paraguay et l'on peut y cultiver tous les produits des régions intertropicales et des régions tempérées, depuis la canne à sucre, le café, le coton jusqu'au blé et la pomme de terre. Les arbres à fruits y sont d'un rapport prodigieux. Dans les forêts on trouve des arbres précieux et d'une vigueur exubérante, entre autres le cèdre et le palissandre ou *jacarandá*. L'arbre à thé, dont on tire la *yerba maté*, y croît spontanément et couvre une immense étendue de terrain. Cette industrie donne lieu à une assez importante exploitation, dont le centre est le bourg de San-Xavier, qui était jadis une réduction des jésuites, sous le nom de San-Francisco Xavier.

Le gouvernement fédéral a l'intention de s'occuper de la colonisation de ce territoire.

Revenons à Corrientes.

Actuellement la population de cette province peut être évaluée à environ 205,000 habitants, dont 5,000 étrangers. La race guarani pure n'y existe plus qu'à l'état métis, surtout dans l'intérieur du pays. Nous y avons rencontré en 1846 quelques pauvres familles guaranis nomades, descendant de ceux que le général Chagas avait expulsés des réductions des jésuites.

Cette province est divisée en vingt départements et compte quelques villes, dont les principales sont : Corrientes (la capitale) Goya, Caa-cati, Bella Vista etc.

La ville de Corrientes, dont le nom est *San-Juan de las Siete Corrientes* (Saint-Jean des sept Courants) fut fondée en 1588 sur la rive gauche du Rio Parana, à huit lieues au-dessous de son confluent avec le Rio Paraguay. Elle est grande et d'un aspect riant, située qu'elle est sur les bords du Paraná qui, en cet endroit, mesure environ deux milles de largeur sans que des îles entravent la navigation.

Bâtie sur un plateau à environ huit mètres au-dessus des

eaux basses, les inondations ne sont pas à craindre lors même d'une grande crue.

Des goëlettes peuvent aborder au quai pendant toute l'année, et durant six mois sa rade est accessible aux navires calant quatorze pieds d'eau.

Corrientes, située à environ trois cents lieues de l'Océan, pourra devenir le centre d'une importante navigation fluviale, à cause du Rio Paraguay qui se jette dans le Paraná à quelques lieues en amont de cette ville. La première rivière reçoit en outre les eaux du Rio Vermejo et du Pilcomayo.

Ce qui rend cette ville pittoresque, c'est que toutes les maisons ont des jardins plantés d'orangers, de figuiers, de vignes et d'autres essences. Elle est divisée en carrés et les rues sont à angle droit comme à Turin.

On y trouve encore des vestiges datant du temps des jésuites. Le palais du gouverneur, situé sur le quai, était jadis le collège des pères de la compagnie, cette ville étant le principal siège des membres de la compagnie de Jésus.

On peut évaluer sa population à environ 15,000 habitants.

Elle possède des clubs, des sociétés de bienfaisance, des collèges, quelques églises, des chantiers de construction et des usines.

Il est à regretter que les autorités ne fassent pas dessécher un marais, d'une demi-lieue d'étendue, qui entoure le plateau ; ce serait d'ailleurs chose assez facile. Au delà de ce marais on découvre une belle végétation.

Dans un des faubourgs, il y a un saladero ou abattoir, où l'on abat annuellement environ 25,000 têtes de bétail, sans compter les chevaux.

De l'autre côté de la rive se trouve le Gran-Chaco, immense étendue de territoire situé entre la Plata, la Bolivie et le Paraguay et qu'on estime avoir une superficie de 400,000 kilomètres carrés.

Les forêts du Chaco en face de Corrientes sont exploitées

par les Tobas et autres Indiens mansos qui livrent le bois aux constructeurs.

Parmi les eaux stagnantes de cette province, la lagune Yberá ou Caracáras mérite certainement une mention spéciale.

D'après le savant historien le D<sup>r</sup> de Moussy, ce bas-fonds a une surface d'environ 700 lieues carrées, quoique presque tous les auteurs diffèrent sur ce point. Il se trouve à 27° 28' de latitude sud, parallèlement au Paraná, dont il est très rapproché en certains endroits, mais séparé par une digue naturelle en pierre de roche et en argile compacte connue jadis sous le nom de passo de San-Ignacio.

Le trop plein de ses eaux forme la grande rivière Mirinay qui se jette dans l'Uruguay ainsi que trois autres rivières, qui vont se perdre, dans la direction du sud, dans le Paraná. Deux de ces rivières sont navigables sur une certaine étendue, pour des embarcations d'un faible tirant d'eau.

Le niveau de cette lagune monte lors de la saison pluvieuse et surtout pendant la crue annuelle du Paraná. Phénomène sans exemple dans le monde, ce bas fonds est alimenté par l'infiltration des eaux de cette rivière et donne naissance, comme nous l'avons dit, à quatre autres qui toutes coulent vers le sud à cause de la déclivité du terrain.

Azara cite encore l'énorme évaporation qu'il estime être de 70,000 tonnes par jour. Cette estimation est évidemment exagérée, d'autant plus qu'il assigne à cette lagune une surface de 900 lieues carrées.

Jusqu'ici personne n'a pu traverser l'Yberá à cause des plantes aquatiques, des arbres, des lianes qui en obstruent le passage dans toutes les directions. D'ailleurs ce bas fonds est infesté de boas et de *jacarés* ou caïmans qui y pullulent et en rendent l'accès fort dangereux. Lors de la baisse des eaux, il y a plusieurs endroits où l'on peut amener le bétail qui y trouve une nourriture fort nourrissante.

Les nombreuses lagunes, les bas fonds, les rivières et les

cours d'eau font de cette contrée, comme le dit le D<sup>r</sup> de Moussy, une espèce de Hollande tropicale.

Lorsque Corrientes sera plus peuplé, l'élevé du bétail et l'agriculture pourront tirer un grand parti de tous les avantages qu'offre cette belle contrée. Elle possède une communication facile avec le Rio de la Plata, située qu'elle est entre deux grands fleuves, le Paraná et l'Uruguay.

Grâce à la navigation à vapeur, Corrientes a pu établir des relations non seulement avec les contrées platéennes que baignent ces deux rivières, mais avec la République Orientale et la province de Rio Grande do Sul (Brésil).

Les communications, entre les divers villages de l'intérieur, se font, pour les marchandises, au moyen de charrettes trainées par des bœufs et à cheval pour les voyageurs ; mais ce qui manque à cette province, ce sont des voies ferrées. Déjà une concession a été donnée pour un chemin de fer de Mercédès à la ville de Corrientes ; toutefois nous ignorons s'il y a eu un commencement d'exécution.

A notre avis, le gouvernement central a trop négligé les intérêts de cette province, qui offre un champ immense à l'industrie pastorale, à l'agriculture et au commerce. La preuve, c'est que, du temps des pères de la compagnie de Jésus, cette contrée était fort florissante et possédait quinze réductions ou missions dont la population, sous la direction des jésuites, s'élevait à environ 27,000 Indiens.

Ainsi que nous l'avons relaté dans une autre notice, le général portugais Chagas, que tous les historiens sont d'accord à traiter d'incendiaire, de voleur et de brigand, détruisit ces missions, mit le feu aux temples et aux maisons et fit massacrer environ 3,000 Indiens Guaranis, après s'être emparé du bétail, des ornements d'église et de l'argent monnayé.

Le climat de cette province est assez chaud (étant rapproché de la zone tropicale) mais tempéré par les rivières et les lagunes et une ventilation facile. Le thermomètre y marque parfois 35° en été et, pendant les nuits d'hiver, il descend

jusqu'à cinq ou six degrés au-dessus de zéro. On peut estimer la moyenne à 20 degrés.

Comme au Paraguay, le vent du nord y amène la chaleur et celui du sud abaisse la température. La grande quantité d'eau qui s'évapore des fleuves, des rivières, de la lagune d'Yberá et des nombreux bas-fonds y rafraîchit l'atmosphère et empêche ces terribles sécheresses qui déciment le bétail dans d'autres provinces. De même qu'au Paraguay, les eaux sont légèrement saturées de sel, ce qui fait que le bétail y est de toute beauté.

Corrientes est dépourvu de montagnes ; au nord le sol est légèrement ondulé, vers le sud il y a quelques collines sur les rives du Paraná. Du côté de Bella Vista, le plus haut plateau ne dépasse guère trente mètres.

Parmi les contrées que nous avons visitées, où l'éleveur du bétail est en honneur, jamais nous n'avons vu de race bovine comparable à celle de Corrientes. Le bétail, grâce aux pâturages légèrement salins, y est de grande taille et bien en chair. Les chevaux et les mules y sont d'une taille au-dessus de la moyenne et fort robustes, quoique leur unique nourriture consiste en herbe des prairies ; aussi sont-ils fort recherchés. Lors de notre premier voyage à Corrientes, alors que cette province n'avait pas encore été ravagée par la guerre civile, nous y avons acheté, au prix de 6 piastres ou 30 francs chacun, cinq chevaux et une mule âgés de deux à trois ans, à moitié dressés. Certes ces animaux auraient valu en Europe de mille à quinze cents francs ; encore avions-nous le choix parmi 300 à 400 animaux, dont se composait la *manada*.

Actuellement les chevaux y coûtent environ fr. 60.

L'agriculture y a fait peu de progrès faute de bras et parce que les indigènes préfèrent l'éleveur si facile des races bovine, chevaline et ovine. Le pays offre d'ailleurs des ressources admirables pour ce genre d'industrie qui est une des branches les plus importantes de son commerce. C'est surtout avec le sud du Brésil qu'il se fait un grand commerce d'exportation

en bétail, chevaux et mulets. Les cuirs de Corrientes sont fort estimés sur les marchés européens.

On évalue le nombre des bêtes à cornes à environ 1,800,000, celui des chevaux, mulets et ânes à 500,000 et celui des moutons et chèvres à 800,000 têtes, représentant une valeur d'au delà de 13,000,000 de piastres fortes.

Dans quelques départements, l'industrie agricole pourra devenir dans l'avenir une source de richesses. On y cultive la canne à sucre pour en extraire de l'eau de vie *caña*, le tabac qui est de qualité excellente, le manioc dont on extrait l'amidon. La culture du coton y est nulle, faute de bras. Les orangers sont fort abondants et leurs produits constituent un article d'exportation vers les ports de la Plata. En fait de céréales, on n'y récolte que le maïs ; cependant les premiers semis de blé qu'on a faits à la colonie de Santa-Anna ont donné un bon résultat.

Outre les animaux domestiques que nous avons cités, on trouve encore dans les forêts de cette province le *jaguar* ou tigre d'Amérique, le *puma* ou *couguar*, le tapir (*anta*), le fourmilier (*tamandua*), le *pecari* ou petit sanglier, les singes, etc. Dans les plaines, on voit paître paisiblement parmi le bétail les cerfs et leurs congénères, l'autruche de la petite espèce (*nandu*).

Les peaux de jaguar et celles des autres animaux sauvages font l'objet d'un commerce d'exportation.

Dans un pays où il y a tant de lagunes et d'*esteros*, les oiseaux aquatiques abondent ainsi que les caïmans ou *jacarés*, les loutres, les porcs d'eau (*capibarás*) etc.

Les perdrix, les aras, les perroquets, les perruches et les tourterelles peuplent les forêts. Cette contrée, de même que le Paraguay, est une des plus riches de l'Amérique du Sud au point de vue de la chasse.

La partie forestière contient des bois de construction qui font l'objet d'un commerce fort lucratif. Le Gran-Chaco fournit de son côté une grande quantité de bois de même nature.

Dans les bas-fonds et les marécages de la province croissent une infinité de palmiers, entre autres le *caranday*, dont le tronc sert à faire des toitures et les feuilles séchées à fabriquer des chapeaux de paille. Le *quebracho* (traduction littérale : qui ébrèche la hache) y est fort estimé ; son écorce est employée dans les tanneries. Sur les bords des lagunes et des cours d'eau se dresse le *taquará* ou bambou servant à la construction des huttes, des hangars, etc. Le bambou à tuyau long et mince (en guarani *taquapy*) sert de moule pour la fabrication des chandelles.

On voit par ce court exposé que la province de Corrientes offre des ressources importantes pour l'industrie agricole et l'industrie pastorale. Cette contrée, à l'exemple de quelques provinces de la confédération qui ont pris un merveilleux essor, doit trouver un jour dans l'immigration européenne, aidée des capitaux nécessaires, une vitalité qui en fera une des provinces les plus importantes du réseau platéen. Elle a cet avantage sur l'ancien territoire des Missions, que le climat y est moins chaud et le sol tout aussi fertile.

Si le gouvernement fédéral avait fondé dans le sud de cette province, sur les rives du majestueux fleuve Uruguay, un noyau de colonie ayant des habitations prêtes à héberger les immigrants, on ne verrait pas tant de malheureux errer dans les rues de Buenos-Ayres. C'est dans la partie sud de Corrientes que les jésuites avaient fondé des réductions connues sous le nom de Missions occidentales. Dans une autre notice, nous avons décrit *de visu* quelques-unes de ces missions détruites par le général Chagas et dont les ruines attestent encore la grandeur passée.

À mon retour du Paraguay (souvenir lointain datant d'il y a 43 ans), j'eus l'occasion de faire la connaissance à Itapua d'un négociant correntin, Don Cypriano Zamurio. La guerre civile, qui désolait à cette époque le Rio de la Plata, l'avait obligé de s'expatrier. Jamais il n'avait rencontré d'Européen dans ces parages ; aussi nos relations ne tardèrent guère à

devenir intimes et j'écoutai avec intérêt le récit de ses aventures et de ses nombreux voyages nomades.

Tout en savourant le maté dans une des salles de l'ancien collège des jésuites où j'avais reçu l'hospitalité, il me dit :

—» Sans doute vous retournez au Brésil ?

—» Oui, j'ai hâte d'arriver à Rio de Janeiro, où je compte avoir des nouvelles de ma famille, dont j'ai été privé pendant bien des mois.

—» Et vous êtes décidé de partir n'ayant qu'un soldat pour toute escorte ?

—» Oui. A mon départ, j'ai demandé une escorte au président Lopez et voilà deux jours que j'attends. C'est le commandant d'Itapua qui m'a donné un guide soldat.

—» Depuis la guerre civile, la partie de Corrientes que vous allez traverser est déserte et dangereuse. Malheur à vous si vous rencontrez une *cuadrilla de facinerosos*, vous serez infailliblement volé ou pis encore. J'ai appris qu'un de ces brigands a assassiné à Itariri le courrier du ministre brésilien résidant à Asuncion et lui volé ses dépêches et son argent.

—» On me l'a dit au Paraguay.

—» Je ne vous laisserai pas partir seul avec un soldat. Je me le reprocherais amèrement. Demain j'expédie par chariots à San-Borja un convoi de marchandises. Accompagnez la caravane à cheval et vous m'en remercirez. Un voyage pareil à travers les Pampas doit être chose fort curieuse pour un étranger. »

Ayant accepté l'offre de D. Cypriano, j'achetai, pour 20 piastres ou 100 francs, deux chevaux, dont un de rechange et une mule pour porter mes bagages.

Le lendemain, accompagné d'un soldat paraguayen, un Indien Guarani pur sang ne sachant pas un mot d'espagnol, je rejoignis la caravane à Limaty après un trajet de deux lieues. L'essieu d'un des chariots s'étant brisé, on avait dételé les bœufs et commencé les préparatifs de campement.

C'est surtout dans des excursions lointaines que le dicton : l'homme propose et Dieu dispose, trouve son application. Mon

intention était de traverser la province de Corrientes à cheval avec un guide, l'escorte que j'attendais n'étant pas arrivée. C'est en accompagnant une nombreuse caravane que j'allai continuer mon voyage, mais j'avais compté sans certains événements imprévus.

Le convoi ne pouvant se remettre en marche que le surlendemain vers midi, je profitai de cette halte pour inspecter les véhicules qui étaient au nombre de quinze.

Un des chariots servait de demeure au *capataz* (surveillant en chef), à sa famille et à ses esclaves en compagnie de chiens, de poules, de canards, voire même de perroquets. Un autre contenait les vivres, les bagages et quelques meubles du chef, car il n'avait pas de demeure fixe. Deux chariots étaient occupés par une famille d'émigrés correntins et les autres étaient chargés de tabac, de cuirs, de maté et de bois.

Ces chariots, grossièrement construits, très élevés et recouverts de cuirs de bœufs, sont tout en bois sans un atome de fer. Ce sont des lanières en cuir vert qui en font l'office et elles résistent mieux que le fer aux cahots causés par les accidents de terrain et le passage des rivières et des marais.

Les roues, dépourvues de rayons, ont environ deux et demi mètres de hauteur.

Quand ces véhicules sont en mouvement, ils produisent un grincement si strident qu'on l'entend à une grande distance. Un jour je dis à un *carretero* : « Pourquoi ne graissez-vous pas mieux l'axe des roues, car ce grincement doit donner sur les nerfs ? — *Carai* (*seigneur*), » me répondit-il, « *valga me Dios*, si mes bœufs n'entendaient pas ce bruit, ils ne marcheraient pas ! »

Le mode d'attelage est d'une simplicité primitive. On attèle une paire de bœufs au timon et les autres paires, variant de deux à cinq, sont attachées au joug par une forte courroie partant de l'extrémité du timon jusqu'à la première paire. Pour chaque paire de bœufs il n'y a qu'un joug consistant en une lourde pièce de bois attachée aux cornes des deux

animaux. Ce mode d'attelage est une vraie torture pour ces pauvres bêtes.

Don Cypriano faisant le commerce des bestiaux, avait réuni un troupeau d'environ trois cents ruminants, tant pour son trafic que pour la nourriture de la caravane et remplacer les fugitifs ; ceux qui sont fatigués se noient ou meurent asphyxiés dans les marais.

Soixante-dix chevaux et cinquante peones ou domestiques complétaient la caravane.

Parmi les peones il y en avait quelques-uns qu'on appelait Chins ou Chinois et qui avaient tout à fait le type des habitants du Céleste Empire. Personne ne put me dire d'où ils venaient, pas même Don Cypriano. Nous présumons qu'ils avaient émigré de la province de St.-Paul, où les Brésiliens avaient introduit, il y a quelques années, à grands frais, des Chinois pour la culture du thé.

A l'approche de la nuit, vers cinq heures (dans ces contrées il n'y a pas de crépuscule) on détèle les bœufs et l'on attache quelques chevaux afin de ramener les ruminants qu'on laisse paître en liberté.

Les peones allument de grands feux et préparent le souper. Leurs repas méritent d'être décrits.

Ils suspendent au-dessus du feu une grande marmite remplie de morceaux de viande mitonnant dans une eau grasse. Une cuiller grossièrement faite d'une corne de bœuf passe à la ronde. Après avoir avalé ce simulacre de bouillon, chacun plonge ses cinq doigts ou son coutelas (la fourchette y est inconnue) dans la marmite et en retire, qui un morceau de viande, qui un os.

Quelquefois ils se donnent le luxe d'un *churasco*, beefsteak du pays. C'est une tranche de bœuf enfilée sur une branche de bois vert qu'on plante en terre au-dessus du feu, de manière que la fumée passe au-dessus. Après cuisson, on prend les deux bouts entre les dents et les doigts. Il ne s'agit plus que de couper adroitement les morceaux, mais gare aux gens

nerveux ou à ceux que la nature a dotés d'un nez proéminent.

Tous ces mets étaient préparés sans sel, qui est un assaisonnement de luxe. Au reste, j'y étais tellement habitué que je partageais leurs repas sans répugnance.

Au commencement de notre voyage, il nous a fallu sentir l'aiguillon de la faim pour surmonter le dégoût qu'inspire à tout Européen la viande non assaisonnée de sel.

Après le souper, ils savourent le maté et fument la cigarette en jouant aux cartes ; ce sont des joueurs acharnés et presque tous ont un jeu de cartes en poche. Quelques-uns, assis sur leurs talons ou étendus sur l'herbe, entourent une espèce de poète-troubadour, chantant, sur un rythme monotone, plaintif et trainard, une complainte sur les rigueurs de sa belle, en raclant d'une mandoline à trois cordes. Cette complainte avait plus de couplets qu'il y a des mois dans l'année ; c'est un soporifique inconnu en médecine.

Vers huit heures, les femmes se retirent dans leur chariot ; les hommes s'étendent sur l'herbe autour du feu mourant, ayant pour se garantir de la fraîcheur de la nuit le poncho indispensable.

A mon tour, je me roule dans mon poncho : l'herbe verdoyante de la prairie me sert de lit et la selle indigène d'oreiller.

Vers trois heures du matin, je fus réveillé par les clameurs et les cris des peones ; en un instant je fus sur pied.

Plusieurs peones armés du lasso et des bolas galopèrent dans la plaine afin d'aller à la chasse des chevaux dont quelques-uns s'étaient éloignés à une forte distance du campement. On les ramena assez facilement, à l'exception de deux ou trois récalcitrants, qui furent pris au moyen des bolas.

Pendant ce temps, une trentaine de gauchos, vrais centaures, se mirent à la recherche des bœufs en brandissant le lasso et en jetant des cris gutturaux.

La plupart des bœufs étaient de la *bueyada nueva*, terme

par lequel on désigne les bœufs à moitié sauvages, n'ayant jamais été soumis au joug.

C'était un spectacle vraiment émouvant que de voir ces cavaliers galopant dans toutes les directions pour ramener les fuyards et les récalcitrants. Ce que j'ai vu déployer là d'adresse, de sang-froid et de courage est indicible. Leur but était de circonscrire le bétail dans un demi-cercle afin de le chasser vers les bœufs *mansos* qui étaient près des chariots. Plus d'une fois on dut jeter le lasso aux cornes et aux jambes de derrière des fuyards. Un des animaux déploya une sauvagerie telle que, si un des gauchos, dont le lasso avait emprisonné ses cornes, n'avait pas eu un cheval admirablement bien dressé et obéissant au moindre mouvement, sa monture eût été infailliblement éventrée. L'animal, au lieu de fuir, se mit à la poursuite du cavalier, mais en un clin d'œil un autre gaucho lui jeta le lasso autour des jambes. Quoique son cheval fût lancé au grand galop, il lui fit faire un demi-tour, afin qu'il put s'arc-bouter du côté opposé où courait l'animal furieux. Le lasso étant tendu, le choc fut si violent que, sans cette manœuvre, cheval et cavalier eussent été renversés et entraînés sur le sol ; encore le cheval laboura-t-il la terre sur un espace de quelques mètres.

Un troisième gaucho lui jeta son lasso entre les cornes ; quoique garotté par trois lasses, il se démenait d'une manière si furieuse que je craignais à chaque instant un malheur. Don Cypriano ordonna à l'un des peones de lui couper les jarrets. A un moment donné, les cavaliers tendent leurs armes dans trois directions opposées ; un peon saute de cheval et lui coupe les jarrets des jambes de derrière. L'animal mugit horriblement, avance de quelques pas sur ses genoux ensanglantés, chancelle et tombe comme une masse. En un clin d'œil, il est tué, écorché et dépecé. C'était un bœuf en moins, mais une peau en plus et des vivres pour la caravane.

Ce ne fut que vers les huit heures du matin que tous les animaux furent réunis et emprisonnés dans un cercle de cavaliers. Après il fallut mettre les bœufs sous le joug, opération lente,

difficile et dangereuse. Vers midi, le convoi se remit en marche.

Le capataz prend la tête de la caravane pour indiquer la route ; à vrai dire, il n'y a pas de route tracée, les pluies et les inondations effacent en quelques heures toute trace de sillons.

Le bouvier ou conducteur est assis sur le devant du chariot. De la main gauche, au moyen d'un aiguillon, il excite la première paire de bœufs. Dans la droite, il tient un bambou pointu long de plusieurs mètres, suspendu à la voûte du chariot au moyen d'une courroie, de manière à pouvoir le diriger dans toutes les directions. De petits aiguillons, enchassés verticalement dans le bambou à l'endroit de la 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup> ou 4<sup>me</sup> paire, servent à exciter les animaux paresseux ou rétifs pendant qu'un *picador* à cheval aiguillonne la première paire de bœufs.

Jamais je n'oublierai le bruit strident du grincement d'une vingtaine de roues tournant autour de l'essieu. En voyage on s'accoutume à tout. *Habitudo est altera natura.*

Après une heure de marche nous arrivons à une fondrière (*pantano*). Le capataz ordonne d'atteler huit paires de bœufs, le sol étant fortement détrempé par des pluies récentes.

Nouvelle halte, qui nous fit perdre une bonne heure. Les bœufs durent faire des efforts extraordinaires pour traverser le *pantano*. Au moment de gagner la terre ferme, un des bœufs de la première paire trébucha ; heureusement qu'il put se relever soutenu qu'il était par le joug qui l'attachait à son compagnon, sinon on aurait dû les dételer. Il arrive quelquefois que ces pauvres bêtes, par leurs mouvements désordonnés, s'enfoncent dans la vase et y trouvent la mort par asphyxie.

Lorsqu'il faut traverser un torrent grossi par des pluies torrentielles ou une rivière, le capataz cherche un endroit guéable. On attelle alors quelques animaux en plus dont la première paire à déjà atteint la berge, tandis que les véhicules sont encore dans l'eau.

Après deux heures de marche, un essieu s'étant brisé, nous voilà de nouveau au repos jusqu'au lendemain.

Prévoyant qu'il faudra dix à quinze jours pour atteindre San-Borja, je retourne sur mes pas, accompagné du soldat ainsi que d'un peon que Don Cypriano avait bien voulu mettre à ma disposition.

A Limaty j'engage un bon guide bien armé.

— « Avez vous », me dit-il, — des pistolets? — Oui. — Défilez-vous de mes compatriotes, ils vous demanderont l'aumône d'une main, et de l'autre tiennent le coutelas sous le poncho. Armez votre pistolet et au moindre mouvement tirez sans hésiter. »

Pour plus de sûreté, j'envoyai le soldat au camp de San-José, afin d'informer le commandant que j'étais porteur de dépêches pour le gouvernement brésilien et qu'en cette qualité j'avais droit à une escorte. Le lendemain, lorsque déjà nous étions en route, nous fûmes rejoints par quatre soldats paraguayens.

Le jour suivant, la chaleur était si suffocante qu'à peine on pouvait respirer ; nos montures étaient accablées, pas la moindre petite brise et le soleil nous brûlait le cerveau. Pour comble d'infortune, notre viande était gâtée ; aucune trace d'habitation ni de bétail, l'armée d'Urquiza ayant fait une razzia complète, de sorte que nous fûmes obligés de soutenir nos forces au moyen du maté (thé du pays fort tonique) et de cachaça (eau de vie de canne) jusqu'à Itarivi, à huit lieues de San-Tomé.

Chemin faisant, nous rencontrions un homme à pied, fait très rare, et dont tout le bagage consistait en un lasso et un coutelas. Il s'entretint pendant quelques instants en guarani avec notre guide.

« Voilà encore », me dit-il, « une victime du jeu. Il a rencontré un compatriote, ils ont fait route ensemble et à chaque halte ils ont joué. Bref, ce joueur malheureux a perdu son argent, son cheval, ses harnais, jusqu'à son poncho. Il a encore son lasso et son coutelas et sera bientôt rééquipé, mais comment ? *Quien sabe ?* Les morts ne reviennent pas. »

Comme les nuits étaient belles et qu'il y avait un de ces

magnifiques clairs de lune qu'on ne voit que sous les tropiques, nous voyageons la nuit. Pendant le jour, nous campons dans les bois afin d'y chercher un refuge contre les rayons ardents du soleil et d'éviter la rencontre d'une *cuadrilla*.

Une blessure à la jambe, dont je souffrais énormément, m'obligea de gagner péniblement San-Borja (Brésil) à pied, après avoir traversé le Rio Uruguay.

L'ancien collège des jésuites (en ruines) avait été transformé en caserne ; ce fut là que le commandant Guimaraês, qui eut pour moi toutes les prévenances possibles, me donna la seule chambre disponible ; à peine y avait-t-il le strict nécessaire. J'y restai pendant un mois, admirablement soigné par le savant botaniste le D<sup>r</sup> A. de Bonpland, une des victimes de la cruauté de Francia (1).

Étant dans l'impossibilité de monter à cheval, le commandant mit à ma disposition un chariot traîné par deux bœufs, qui me conduisirent au bord de la rivière Uruguay et il me facilita, en outre, le passage, jusqu'à Santa-Anna do Uruguay, à bord d'une grande chaloupe de la marine brésilienne. L'équipage était armé de fusils et de pistolets, le lieutenant ayant pour mission de surveiller les rives où se commettaient fréquemment des assassinats.

A chaque île habitée (il y en a qui ont deux ou trois lieues d'étendue) nous descendons à terre. Les habitants sont agriculteurs, construisent des canots et des chariots au moyen du bois des arbres qui sont à proximité de leur demeure. Tout est bénéfique pour eux, car ils ne paient ni la matière première, ni aucun impôt.

Il ne dépendrait que d'eux de mener une vie tranquille et exempte de soucis ; malheureusement c'est le contraire qui a lieu. Vivant à peu de distance les uns des autres, ils se fréquentent rarement et se traitent mutuellement de bandits et d'assassins.

(1) Voyez, pour les détails, le *Bulletin de la société royale de géographie*, t. X, p. 9.

J'entendis le lieutenant demander à un habitant de l'île de Betui : — « Qui demeure là dans cette cabane que je vois dans le lointain ? — *Dios me livre,* » répondit-il, « c'est un assassin, il a tué un tel et un soir j'aurais été sa victime sans mon chien qui a donné l'éveil ».

Nous nous dirigeons vers la demeure de ce prétendu assassin. Le lieutenant l'ayant interpellé, « *Ave Maria cruz* » dit-il, « mon voisin est un brigand correntin, je sors toujours armé, il a déjà voulu attenter à mes jours ».

Au retour le lieutenant me dit : « Vous voyez bien, j'ai beau surveiller la rive et les îles, il est difficile connaître de la vérité, je crois que l'un vaut l'autre ».

Il faudrait une nombreuse police pour surveiller les rives du fleuve et spécialement l'île de Bétui Grande, qui, à cette époque, était le refuge des bandits correntins, gens de sac et de corde. Encore ces scélérats sont si rusés qu'il est difficile de les surprendre en flagrant délit, car ils ont leurs espions.

Lorsqu'ils font irruption sur le territoire brésilien, ils cachent leur embarcation dans une anse de la rivière. Après avoir commis des vols souvent suivis de meurtre, ils regagnent leur canot et se réfugient sur le territoire correntin.

Les contrées platéennes étant alors en pleine guerre civile, leurs méfaits restaient presque toujours impunis, car il eût été dangereux de les poursuivre sur la rive opposée.

Un jour le lieutenant me mena à l'estancia d'un de ses compatriotes, située à quelque distance du Rio Uruguay. Naturellement la conversation tomba sur les scènes de brigandage. Le récit qu'il nous fit des vols, des crimes et des assassinats surpasse toute croyance. Il finit en nous disant :

« Le chef de ces cuadrillas a-t-il besoin de certains objets, il dit à ses hommes : « Mon poncho est usé ; les harnais de mon cheval doivent être renouvelés ».. Quelques jours après, il est amplement pourvu de tout, mais à quel prix ? Les morts ne parlent plus, les oiseaux de proie dévorent les cadavres. Accoutumés dès leur enfance à égorger le bétail, ces bandits

ne se font aucun scrupule de verser le sang de leurs semblables. Il y a à peine quelques semaines, ils ont mis à mort mon capataz dans le but de s'emparer de ses bottes. Ces scélérats vont tous nu-pieds et une paire de bottes est pour eux un objet de luxe. C'est surtout depuis la guerre civile qui désole ces contrées que le meurtre et le pillage y sévissent continuellement. L'armée de Rosas donnait l'exemple ; tout prisonnier était passé par les armes ou tué à coups de coutelas. Je tiens de la bouche d'un *porteño* qu'un major de l'armée de Rosas lui montra les harnais de son cheval en lui disant : « Je les ai fait confectionner de la peau d'un colonel de l'armée de Montevideo : c'était un *blanco*, un *salvagen unitario*, que j'ai fait fusiller et ensuite écorcher par mes soldats. »

Pour quiconque connaît le caractère cruel de ces forcenés, ce fait n'a rien qui doive surprendre, leur devise étant : *Mueran los salvagens unitarios* (A mort les sauvages unitaires).

A l'époque où les insurrections ne se comptaient plus, l'armée argentine, quoique peu nombreuse, avait à sa tête plus de majors, de colonels et de généraux qu'il n'en aurait fallu à une armée de cent mille hommes. Tous, depuis l'officier subalterne jusqu'au général en chef, étaient toujours prêts à faire des *pronunciamientos* (insurrections). La plupart des présidents de ces républiques ayant commandé l'armée, c'est avec leur concours qu'ils ont souvent usurpé le pouvoir (1).

De nos jours, la guerre civile et ses horreurs ne sont plus à redouter. Les candidats à la présidence, les ambitieux et les révolutionnaires se garderont bien de s'insurger contre le pouvoir légal. Les centaines de mille émigrants, les voies ferrées, les communications de toute nature, une armée nombreuse et bien disciplinée sont autant d'obstacles aux fauteurs des *pronunciamientos*. D'ailleurs un corps de cavalerie de révoltés serait bien vite dispersé ou mis en pièces, car la fuite

(1) L'histoire nous enseigne que, pendant plus de cinquante ans, à partir de l'époque de l'émancipation de ces contrées en 1811, il s'est rarement écoulé quatre ou cinq ans sans qu'il y eut un *pronunciamiento*.

serait difficile à cause des barrières en fils de fer épineux qui servent de démarcation aux propriétés.

La génération argentine actuelle est convaincue que la guerre civile ne peut être qu'un désastre pour sa patrie et que le commerce, l'industrie et l'agriculture ne sauraient prospérer que pour autant que le pays jouisse d'une paix profonde.

Revenons à notre navigation.

Le lieutenant ne cessa de me prodiguer les soins les plus assidus ; pendant les nuits pluvieuses, il faisait construire sur la rive une petite hutte recouverte d'un cuir de bœuf.

Il me raconta qu'étant descendu à terre pendant que je me reposai dans la chaloupe, un riverain l'avait informé qu'un meurtre avait été commis non loin de l'île de Betui et qu'il voulait s'assurer du fait. En effet, après avoir côtoyé pendant quelque temps la rive de la province de Corrientes, nous apercevons à quelque distance une bande de vautours tournoyant dans les airs. Descendus à terre, nous voyons attaché à un tronc d'arbre le corps d'un malheureux auquel on n'avait laissé qu'un pantalon pour tout vêtement.

Le sang suintait encore des nombreuses blessures qu'avaient occasionnées sur sa poitrine les coutelas de ces misérables. La paleur cadavérique de son visage et ses traits contractés indiquaient assez ce qu'il avait dû souffrir entre les mains de ces monstres.

Après lui avoir donné la sépulture, nous plantons une croix grossière sur sa tombe et y entassons quelques pierres afin d'empêcher son cadavre de devenir la pâture des oiseaux de proie.

La vue de ce corps sanglant m'avait si vivement impressionné que pendant bien des nuits je ne pus fermer l'œil. J'étais impatient de quitter ces lieux sinistres où l'on égorgeait son semblable pour le plaisir de tuer.

Plus tard nous apprimes que cette malheureuse victime était un capataz d'une *estancia* appartenant à un colonel brésilien. Des bandits correntins, après l'avoir ligoté à un tronc d'arbre,

avaient tracé sur sa poitrine, au moyen de leur coutelas, un cercle encore rouge de sang. Sa poitrine avait servi de cible à leurs jeux sanguinaires.

Tous les indigènes sont d'une extrême adresse à manier cette arme. Ils tiennent le coutelas entre les trois doigts et le pouce en laissant reposer le dos de la lame sur l'index et c'est dans cette position qu'ils le lancent vers le but avec une habileté effrayante.

Leurs duels se font à coups de coutelas qu'ils parent au moyen du poncho enroulé autour de l'avant-bras gauche et leur adresse consiste à porter au bas-ventre de leur adversaire des coups de couteau presque toujours mortels.

Pendant la traversée, le lieutenant avait capturé dans une île un individu renommé pour avoir commis une dizaine d'assassinats et connu sous le nom de *Gaviaô*, vautour. Par précaution, il le fit lier solidement aux bancs du cutter. De temps en temps ses yeux s'injectaient de sang et lançaient des regards furibonds ; il faisait des soubresauts violents, mais quelques coups de garcette le réduisirent vite à l'immobilité et c'est couché à côté de ce misérable que j'ai fait une partie du voyage.

Après avoir visité plusieurs îles, parcouru environ cinquante lieues, tantôt à la rame tantôt à la voile, exposés à la pluie ou à une chaleur insupportable, nous arrivons enfin à Santa-Anna do Uruguay ou Uruguayanna, petite ville brésilienne située sur la rive gauche du Rio Uruguay.

Quelques jours de repos me mirent en état de continuer mon voyage. Au dire du commandant de la garnison, j'avais encore à faire un trajet d'environ cent lieues à cheval avant d'arriver à Cachoeira, village sur la rive du Rio Jacuhy.

Le reste de mon voyage s'effectua par rivière et par mer.

Cette longue étape fut féconde en incidents fâcheux ; peut-être un jour nous en ferons part à nos lecteurs.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 DÉCEMBRE 1889.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Correspondance. — 3° Sociétés correspondantes. — 4° Communication de M. le ministre des affaires étrangères au sujet d'une expédition de Sir W. Mac-Gregor dans la Nouvelle-Guinée. — 5° Conférence de M. le professeur H. SERMON sur *la république de Colombie*, d'après M. RICARDO BECERRAL.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de l'ancienne trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, H. Hertoghe, bibliothécaire ff. de secrétaire, le comte O. Le Grelle, trésorier, et H. Sermon, membre effectif.

---

1. Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 13 novembre dernier ; la rédaction de ce document est approuvée.

---

2. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Génard, secrétaire général, exprime ses regrets qu'une indisposition l'empêche d'assister à la séance.

— La société a reçu :

1° De M. le comte de Villeneuve, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Bruxelles, un exemplaire de l'ouvrage : *Le Brésil en 1889*, publié par les soins du syndicat du comité franco-brésilien pour l'exposition universelle de Paris.

2° De M. Oostendorp, consul général du Paraguay en Belgique : une carte-brochure relative au Paraguay, le *Catalogue de la section du Paraguay à l'exposition de Paris* et le *Guide commercial de l'Assomption*.

3° De M. le ministre de l'intérieur, un exemplaire de l'*Annuaire statistique de la Belgique pour l'année 1888*.

4° De M. A. Lancaster, directeur de l'observatoire royal de Bruxelles, un exemplaire de la 2° partie du tome I de la *Bibliographie générale de l'astronomie*.

(Remerciements).

---

### 3. Sociétés correspondantes.

— La société historique de l'Oneida, la société de géographie de Manchester et la société linnéenne de la Nouvelle-Galles du Sud accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— M. Émile Firmin, délégué du Kansas à l'exposition de Paris, adresse deux brochures relatives à cet État et propose l'échange des publications avec la société historique du Kansas. (Accordé).

---

4. M. le ministre des affaires étrangères, par dépêche du 21 novembre, communique à la société une lettre de M. Gustave Beckx, consul général de Belgique à Melbourne, transmettant le compte rendu sommaire d'une expédition faite par Sir W. Mac Gregor, administrateur de la Nouvelle-Guinée anglaise, au centre de cette île.

Sir William, avec deux compagnons, a atteint le sommet du mont Stanley, une altitude de 14,000 pieds environ, tâche vainement tentée jusqu'ici par les explorateurs qui l'ont précédé, au prix de plusieurs milliers de livres sterling et qu'il vient d'accomplir presque sans frais.

A la hauteur de 8,000 pieds, l'explorateur a trouvé un climat européen, où il rencontra la marguerite, le bouton d'or, le myosotis, du beau gazon, de la bruyère, et la dauphinelle avec les gelées blanches. L'expédition rapporte une très riche moisson de spécimens nouveaux de botanique, de zoologie et de géologie et fournit les renseignements les plus rassurants sur le caractère et les dispositions des naturels.

---

5. La parole est donnée à M. le professeur H. Sermon, membre effectif, qui décrit la Colombie d'après M. Ricardo Becerral et donne des renseignements étendus sur la population, les ressources et les produits de cette contrée encore peu connue de l'Amérique méridionale.

M. le président remercie M. Sermon de son instructive communication et lève la séance à 9 3/4 heures.

---

# LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE

d'après M. RICARDO BECERRAL,  
par M. le professeur H. SERMON, membre effectif.

---

La Colombie possède une ligne de côtes fort étendue. Elle se développe vers le nord le long de deux océans, en embrassant les deux isthmes de Darien et de Panama. La Colombie occupe par là, dans la partie méridionale du continent, une position analogue à celle qu'occupe le Mexique dans la partie septentrionale ; c'est-à-dire qu'elle figure à la fois comme puissance de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale.

La Cordillère des Andes projette dans le territoire de la Colombie trois de ses principales branches, qui forment à leur tour trois bassins de rivières. Dans les plus importants de ces bassins, le bassin central et le bassin oriental, la communication avec d'autres pays est facilitée par le fleuve Magdalena, le principal cours d'eau du premier bassin, par la Meta, une branche de l'Orénoque, par le Napo, le Guaviare et la Cagueta, grands tributaires de l'Amazone, et rivières principales du bassin oriental.

La victoire de Boyaca, gagnée en 1819, détruisit la puissance militaire de l'Espagne dans le nouveau monde et le nouveau royaume de Grenade, qui, en 1813, se déclara État indépendant, entra alors en confédération avec la présidence de Quito et la capitainerie générale de Venezuela. Ils formèrent ainsi la

première république de Colombie, création du génie militaire plutôt que du génie politique de Bolivar. En 1830, les trois États se séparèrent amicalement ; la Nouvelle-Grenade se constitua en république indépendante sous la constitution de 1831 et maintint cette forme de gouvernement jusqu'en 1863, lorsque, après un court essai d'une administration modérée et décentralisatrice, elle adopta, comme forme de gouvernement, une fédération d'États souverains, semblable à celle que les États-Unis de l'Amérique septentrionale se sont trouvés obligés de modifier dès 1789. Cette nouvelle forme de gouvernement, qui dura vingt-trois ans, ne fut pas heureuse et une autre révolution récente et politique laissa l'État dans la même condition où il était quarante ans auparavant. Un gouvernement central a remplacé la simple fédération d'États souverains, formée en 1863. Un pouvoir exécutif, dont le chef est un président, élu par le vote populaire, pour un terme de six ans ; un congrès, composé de deux chambres, qui s'assemblent tous les deux ans ; une cour suprême et des tribunaux de justice, présidés par des juges inamovibles, constituent les trois départements du gouvernement, qui a un pouvoir étendu et efficace. Les droits individuels ont souffert quelques atteintes : mais la liberté de l'industrie et surtout la liberté de conscience, la liberté du culte restent intacts.

Cette forme de gouvernement, qui n'est pas tout à fait irréprochable, est l'œuvre également des deux grands partis politiques, le parti conservateur et le parti libéral, entre lesquels le peuple de la Colombie a été divisé depuis qu'il existe comme nation indépendante. Tous deux sont patriotiques et honnêtes et l'on trouve des hommes éminents par leur habileté et leur savoir dans les rangs de chacun. Tous deux cependant sont également peu pratiques dans leur manière de voir et tous deux se montrent, dans leurs luttes pour le pouvoir, dépourvus des qualités de jugement et de modération. De plus, le pays manque les éléments matériels de stabilité sociale et politique.

A l'exception du Brésil, la Colombie a une population plus grande et relativement plus homogène qu'aucun des autres États de l'Amérique méridionale, ce qui est dû au mélange continu de ses trois grandes races et à l'action de sa législature, qui a aboli toute distinction de classe ; par là la population peut s'accroître rapidement.

En effet, selon le recensement de 1808, l'ancienne vice-royauté avait quelque chose de moins qu'un million d'habitants, selon celui de 1843, elle en avait deux fois autant et suivant celui de 1870 trois fois ce nombre. Jugeant d'après cet accroissement progressif de la population, on peut présumer que la Colombie a aujourd'hui plus de quatre millions d'habitants et qu'à la fin du siècle elle comptera certainement cinq et demi à six millions ; sans prendre en considération le contingent que l'immigration étrangère peut fournir et qui jusqu'aujourd'hui a été insignifiant. Les trois races, dont nous avons parlé, sont, par ordre d'importance et de nombre : les Espagnols ou la race blanche pure, qui domine dans la région des plateaux, vers le nord et dans l'ancien État d'Antioquia, où s'en trouve la partie la plus active et la plus énergique ; 2° les métis, ou le résultat du mélange des races espagnole et indigènes, et finalement, le nègre pur, maintenant bien diminué en nombre, mais amélioré physiquement sous l'influence du climat et de la liberté civile, dont il a joui pendant les derniers trente ans, tout aussi bien que par le mélange graduel avec les races indigènes. Pour ce qui regarde les purs aborigènes, c'est-à-dire le restant de ces anciennes tribus réduites sous la domination espagnole au temps de la conquête, ils ne constituent pas un élément digne d'être spécialement mentionné. A cause de l'inégalité du sol, la grande partie du pays présente à l'œil de magnifiques panoramas ; ici il y a des montagnes escarpées, là des vallées profondes et étendues, plus loin de larges plateaux. Les habitants de la Colombie jouissent donc, au milieu de la zone tropicale, de toutes les variétés de la température, car, comme le dit le savant Caldas, en parlant des différents climats

de cette région, « il est seulement nécessaire de descendre une distance de dix à quatorze milles pour passer de la neige polaire à la chaleur sénégalienne ». Les forêts de la Colombie abondent en arbres qui peuvent servir de bois de construction, de bois de teinture et de bois d'ébénisterie ; il y a des plantes qui fournissent le baume et la gomme ; les plantes médicinales utiles à l'homme ne sont pas moins abondantes.

A l'exposition de produits naturels, qui a eu lieu dans la capitale de la république en 1870, il y avait plus de sept cents de ces espèces de bois susmentionnées.

Le pays abonde également en riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'émeraudes, d'améthystes, de rubis, de cristal de roche, de marbre, de porphyre, de jaspe, de jais, de sel, de charbon, de soufre, de chaux, de plâtre et d'autres produits minéraux. Sur les côtes, spécialement sur celles de Panama et de la baie de Rio Hacha, on trouve des perles et des coraux. Nonobstant l'abondance de ces richesses naturelles, le développement des ressources matérielles du pays a été jusqu'à présent complètement négligé et l'on peut affirmer qu'à l'exception de l'Équateur et de la Bolivie, de toutes les divisions politiques de l'Amérique espagnole la Colombie fournit le plus petit contingent au commerce du monde. Différentes choses ont contribué à produire un état si déplorablement arriéré : les continuelles dissensions politiques et les révolutions qui en ont été les conséquences, sans qu'aucun des partis ait trouvé jusqu'ici le moyen de résoudre d'une manière satisfaisante le problème de combiner l'ordre et la liberté et d'accorder au pays la bénédiction d'une paix prospère et durable ; la mauvaise direction du système d'éducation adopté par l'État, qui tend à stimuler trop fortement les facultés imaginatives de la race ; le maintien du système de bureaucratie qui est un des plus grands fléaux de ces contrées ; le peu d'attention donnée à l'agriculture scientifique et à la mécanique dans ses diverses applications, et enfin le caractère diversifié de la surface du pays, parcouru comme il l'est par trois grandes

rangées des Andes, ce qui présente des difficultés de transport inouïes. Cet état de choses doit continuer jusqu'à ce que le capital étranger facilitera la communication en construisant de nombreuses lignes de chemin de fer. La valeur actuelle du commerce de la Colombie peut être évaluée à quatorze millions de dollars à l'exportation et à quinze ou seize millions à l'importation, ce qui donne un total de trente millions.

Les exportations de la Colombie, dans l'ordre de leur importance, consistent en minéraux, produits agricoles, bétail, productions du bétail et des forêts. Il y a seulement quatre ans, la quinine, l'ivoire végétal, le caoutchouc, les matières tinctoriales furent exportés jusqu'à concurrence de six millions de dollars ; mais la production de quinine à bon marché dans l'Inde anglaise et la dépréciation de la valeur des autres articles mentionnés ont à peu près complètement détruit cette branche de commerce.

L'on peut se faire une idée de la richesse des mines exploitées dans la Colombie par ce fait, qu'en comptant depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la production de l'or et de l'argent s'élève à la somme de 653 millions de dollars, de laquelle, si nous regardons le pays comme divisé en deux sections par la rivière Magdalena, 633 millions appartiendront à la région située à l'ouest de la rivière et 20 millions à celle qui est située à l'est. Aujourd'hui le rendement annuel des deux métaux réunis peut être estimé à sept millions de dollars, dont cinq appartiennent à Antioquia et un à Tolima ; le restant se partage entre la Cauca, Panama et Santander. Les filons d'or et d'argent sont situés dans les montagnes, généralement dans des contrées salubres, à température modérée, même froide. Les étrangers peuvent acquérir des mines aux mêmes conditions que les indigènes.

Les produits agricoles qui, après les minéraux, forment la masse des exportations de la Colombie, sont : le café dont la production augmente d'année en année et dont le total peut être estimé à présent à 350,000 quintaux ; le cacao, principa-

lement de la Cauca, dont le rendement annuel n'excède cependant pas 300,000 à 400,000 dollars ; l'indigo de la meilleure qualité, les restes d'un commerce qui en 1871 et 1872 était très prospère, mais qui est tombé considérablement depuis ce temps, et finalement du tabac manufacturé et en feuilles, également le restant d'une industrie, qui jusqu'en 1870 atteignit une valeur annuelle de quatre millions de dollars.

Les peaux sont aussi parmi les exportations pour une valeur annuelle d'un million de dollars ; les fruits, surtout les noix de coco et les bananes, qui croissent dans l'isthme et dans le département de Bolivar et dont la valeur annuelle est estimée à deux millions de dollars ; enfin les plantes et les oiseaux empaillés.

L'agriculture est dans une situation très arriérée et il y a des parties du pays où la terre est encore cultivée suivant les méthodes en usage lors de la conquête. Mais dans d'autres parties, surtout sur les plateaux, où l'on cultive le froment, le maïs et la pomme de terre, sur les pentes des montagnes, où l'on cultive le café, l'indigo et la canne à sucre et où l'on jouit d'une température modérée, les instruments de l'agriculture moderne commencent à être employés avec succès. On a fait des efforts pour introduire l'élève du ver-à-soie dans les villages d'Antioquia et de refaire la culture du tabac à Ambalema et Carmen, sur les rives de la Magdalena, ainsi qu'à Palmyra et sur les bords de la Cauca, régions qui produisent un article qui était considéré sur le marché du monde inférieur seulement à celui de Cuba, jusqu'à ce qu'une maladie singulière, mais peu comprise et vainement combattue, attaqua la plante et causa une dégénération de la feuille.

Jadis les riches pâturages de l'État de Bolivar et les plaines herbeuses de Rio Hacha exportaient en grande quantité à Cuba du bétail supérieur à celui du Texas ; mais les taxes élevées dont on l'a frappé dernièrement, conjointement avec la crise monétaire qui sévit dans cette île, ont ruiné cette branche du commerce. A l'intérieur l'élève, principalement de vaches,

de chevaux et de moutons s'est bien amélioré. Quelques-uns des animaux premièrement nommés ne sont point inférieurs à ce que l'on voit de meilleur aux États-Unis ou en Angleterre. Les moutons également ont été beaucoup améliorés et dans les vallées, sur les hauteurs des Andes, ils se multiplient presque aussi vite que les troupeaux qui constituent la principale source de la richesse des Pampas de la République Argentine. La race des chevaux d'Andalousie, croisée récemment avec la race anglaise et la race arabe pure, ont produit de très beaux spécimens. Les mulets sont fort nombreux dans la Colombie et forment un des chefs facteurs dans l'industrie et le trafic du pays ; parce qu'on les emploie au transport des produits sur des routes montagneuses, escarpées et abruptes. Ils sont petits, mais très endurants ; ils font des voyages de six ou sept lieues, chargés de gros ballots pesant parfois deux et deux et demi quintaux. Le prix d'un mulet est de 70 à 100 dollars, si l'animal est en bon état. Les régions les plus riches en bétail sont situées sur les bords de l'Upia et de la Meta, sur les bords de la haute Magdalena, dans la vallée de la Cauca et dans les savanes du département de Bolivar.

Dans quelques-uns de ces districts à bétail, il y a des ranchos ou fermes, qui contiennent 20,000 têtes de bétail et quatre ou cinq cents chevaux et mulets. Le prix de la viande est relativement bas dans les principaux centres de consommation ; puisqu'en détail il n'excède pas dix ou quinze cents la livre.

Les districts qui produisent du café sont situés dans la vallée de Cucuta, sur la frontière du Vénézuéla, dans l'Ocaña sur les bords de la basse Magdalena, en Bucaramanga, à l'intérieur du département de Santander et sur les versants de la Cordillère, qui descendent jusqu'à la Magdalena dans le département de Cundinamarca.

Le fruit est de la meilleure qualité. Celui qui possède le plus d'arome et dont la fève est la plus petite est exporté en France et en Angleterre, tandis que celui qui a moins d'arome, mais dont la fève est plus grande, est envoyé aux États-Unis.

Le rendement moyen de chaque plante est d'une livre à une livre et demie.

Des 30,000,000 de dollars auxquels monte annuellement le commerce extérieur de la Colombie, un tiers au moins est le produit de son commerce avec les États-Unis.

Les importations de ce pays peuvent être estimées à 5,000,000 dollars et consistent principalement en fleur de farine, lard et autres articles alimentaires, pour lesquels on trouve à l'intérieur un marché partout où aboutit une ligne de bateaux à vapeur ; de la quincaillerie, des machines industrielles et agricoles, des rails et du matériel roulant, de l'huile, des lampes et des fabricats de coton. La Colombie y envoie en échange du café, des cuirs, du cacao, des fruits, des baumes médicinaux, tel que le baume de Tolu, du caoutchouc et quelques autres articles, mais en quantité trop petite pour être mentionnés. Les produits des mines exploitées dans le Choco, à Antioquia et sur la Magdalena supérieure par des capitalistes américains, commencent à être exportés et il est à espérer que dans peu d'années, quand le travail et le capital américains auront plus développé cette industrie, New-York deviendra avec Londres et Paris un marché pour l'or et l'argent de la Colombie.

Les manufactures de fabricats textiles, bien que très arriérées et insignifiantes sous le rapport de la qualité et de la quantité de leurs produits, méritent une mention en tant que source de la production de l'habillement de la classe ouvrière la plus pauvre, plus spécialement aux départements du centre et du nord de la république. Le paysan de ces contrées porte un chapeau de paille, une chemise de coton, un pantalon fait également d'un fabricat de coton appelé *manta*, mal teint, mais d'un tissu fort, et une couverture pour le pied, nommé *alpagáta*, faite des fibres du *fique* ou *coquiza*, semblable à celle que porte l'infanterie espagnole dans les provinces basques et la seule espèce adaptée à des routes montagneuses. A ces vêtements, tous de fabrique indigène, on joint un *poncho* en coton ou en toile pour les régions chaudes et un *ruana*

en laine pour les régions froides. Les femmes du pays portent la même espèce de chapeaux et de souliers que les hommes et pour quelques-uns de leurs vêtements elles font usage d'un fabricat de laine manufacturé dans le pays ; mais pour leur habillement en général elles achètent des fabricats étrangers, particulièrement de la mousseline et du calicot allemand, coûtant de 15 à 20 cents l'aune. Les habitants des côtes, ceux d'une grande partie de la Cauca, tous ceux d'Antioquia, du nord de Santander et les classes aisées des grandes villes se servent exclusivement de fabricats étrangers et dépassent quelquefois leurs moyens en les achetant.

Deux faits dignes de remarque et très significatifs compléteront l'idée que nous désirons donner de l'état actuel social et économique du peuple de la Colombie.

Il n'y a pas parmi les Colombiens de grandes fortunes et l'on peut dire que, dans tout le pays, il n'y a pas plus de dix personnes qui possèdent une fortune de plus d'un million de dollars. D'un autre côté, un certain bien-être est commun à toutes les classes de la population, à l'exception seulement de ceux qui, par insouciance ou paresse, refusent de travailler et subsistent des produits spontanés du sol. L'on peut dire que dans Santander et Antioquia il n'y a pas un seul cultivateur qui ne possède sa propre maison, une pièce de terre, quelques têtes de bétail et trois ou quatre mulets. La même chose existe dans Tolima et dans certaines sections de la riche vallée de la Cauca. En Cundinamarca et en Boyaca la distribution de la richesse est moins satisfaisante ; car le cultivateur y vit misérablement et ne sauve rien de ses gages minimes. La prospérité générale du pays est accrue de plus par la division équitable de la terre entre le peuple.

Le second fait digne de remarque en Colombie est le caractère éminemment national du progrès fait par la république.

Tandis que la République Argentine, le Chili, le Brésil, le Pérou et même le Vénézuéla ont reçu une puissante impulsion, aussi bien morale que matérielle, par l'introduction dans ces

pays d'une grande quantité de capital étranger et de travailleurs étrangers, la Colombie, à la seule exception du territoire de Panama, et nonobstant l'extrême libéralité de ses institutions, a manqué jusqu'ici et manque encore de ce puissant élément de progrès. Donc tandis que les autres contrées de l'Amérique se développent et deviennent fortes et vigoureuses par l'infusion d'un riche sang européen, la Colombie existe et progresse, lentement il est vrai, mais presque sans aide par la force de ses propres éléments vitaux. Il y a moins d'Européens et d'Américains du Nord, vivant sur son territoire, qu'il n'y en a sur celui d'aucune autre contrée de l'Amérique espagnole; presque toutes les manufactures et le plus grand nombre des grandes entreprises qui existent dans le pays sont aux mains d'indigènes et sont supportées par le capital indigène. Le commerce en gros et en détail, même celui avec d'autres contrées, surtout avec l'Équateur et les différents ports de mer de l'Europe, une grande partie de l'industrie minière, toute l'industrie agricole, la navigation de la Magdalena, de la Cauca et de la rivière Lebriga, les maisons de banque et de commission et finalement cinq des chemins de fer en voie de construction, sont entre les mains de Colombiens et ont été établis et maintenus par du capital et du crédit colombien.

La dette étrangère de la Colombie, restant de la dette contractée par elle conjointement avec l'Équateur et le Vénézuéla, pour payer les frais de la conquête de leur indépendance, atteint à peine onze millions, tandis que la dette, qu'elle a contractée pour son commerce et son industrie n'excède pas deux millions. Le capital étranger a seulement été employé en Colombie dans les travaux de l'isthme de Panama, dans la construction d'un chemin de fer de Savanilla à la Magdalena et dans quelques entreprises commerciales en Cucuta et en Antioquia. Le capital américain, anglais et français a été employé dans l'exploitation des mines récemment découvertes. Les revenus de la nation pour les deux années 1887-89 ont été estimés à vingt millions de dollars, provenant des douanes, de l'exploitation des mines

nationales de sel, de la taxe sur le timbre, de l'abattage du bétail, du subside payé au gouvernement par le chemin de fer de Panama et d'autres ressources de moindre importance.

Le revenu annuel de l'État laisse un déficit d'un million de dollars sur ses dépenses ; celles-ci se divisent en : entretien d'une armée de 6,000 hommes, salaire des employés, perception des taxes, consolidation de la dette intérieure, soutien de l'éducation publique, construction d'un chemin de fer, qui doit relier l'intérieur à la Magdalena supérieure.

Le tarif douanier colombien est très modéré et l'on peut dire que la moyenne n'en excède pas 35 % sur la valeur de l'article importé. Le système employé est celui du poids brut, une méthode facile pour le commerce, mais qui a le désavantage d'être très peu uniforme. L'importation des machines pour l'exploitation des mines, pour les ouvrages agricoles, les matériaux pour télégraphes et chemins de fer, pour navires sous voile et autres accessoires navales, les livres, le papier d'impression et plusieurs autres matières brutes sont exempts de droits. La dette nationale extérieure est de 11 millions de dollars et la dette intérieure, qui doit être amortie maintenant, s'élève à la même somme.

Les communications télégraphiques se sont grandement accrues dans les sept dernières années. Le pays possède amplement les moyens de communication intérieure et son fil télégraphique communique dans le Pacifique avec celui des États-Unis et de l'Amérique centrale, et par terre directement avec les capitales de l'Équateur et de Vénézuéla. Son tarif est un des plus bas du monde.

L'instruction publique y a fait de grands progrès depuis 1871, et, selon le rapport de 1882, il y avait l'année antérieure dans la république 1200 écoles primaires, neuf écoles normales pour institutrices et neuf pour instituteurs, six écoles supérieures, deux écoles d'agriculture, un institut des beaux-arts, une école industrielle, un collège militaire, une université nationale, qui possède quatre chaires, une pour la littérature et la philosophie, une pour la jurisprudence, une pour les sciences naturelles

et une pour la médecine. Les écoles étaient fréquentées par 100,000 élèves. Il faut ajouter à ceci que les gouvernements locaux et l'église catholique, malgré sa spoliation en 1860, soutiennent de nombreuses institutions, parmi lesquelles on doit mentionner les florissants séminaires de Médellin, de Bogota et de Pamplona. Mais tandis que l'on donne tant d'attention aux professions savantes, les sciences plus pratiques sont négligées. Les docteurs, les avocats, les littérateurs abondent, tandis qu'il y a manque d'architectes, d'ingénieurs, de mécaniciens et d'autres ouvriers dans les branches du travail réellement créateur et productif.

La contrée a souffert il y a quelques années des effets d'une crise économique et financière, le résultat de la dépréciation graduelle de la valeur des fruits exportables et, dans les temps plus récents, de la dépense énorme et improductive de la richesse publique occasionnée par la guerre civile de 1885.

La monnaie en circulation jusqu'à cette année fut le demi-dollar en argent de 0,835 fin, avec une valeur légale de cinquante cents, monnaie forte qui perdit dans le change étranger 28 à 33 %. Cette pièce cependant a été retirée de la circulation et elle a été remplacée par un tender légal de papier-monnaie, qui a été émis pour une valeur de 8,322,590 dollars. Ce papier est admis à sa valeur nominale dans le paiement de toutes les taxes et contributions, qui sont levées annuellement par l'État ou par les gouvernements locaux et comme le total de ces revenus dépasse 1,200,000 dollars et que l'émission du papier-monnaie est limitée au même total par la loi, il n'a jusqu'aujourd'hui pas souffert une aussi grande dépréciation qu'on aurait pu le craindre et il n'est jamais tombé aussi bas que le papier-monnaie du Chili, de la République Argentine et du Brésil. Selon le cours du change, on peut avoir aux États-Unis et en Europe pour 190 dollars en papier 100 dollars en or américain ou une somme équivalente à celle-ci en or français ou anglais.

La Colombie retournera au paiement en espèces en proportion du développement de son industrie, qui est aujourd'hui dans un état fort arriéré, et pour autant qu'à l'équilibre qui existe

déjà entre ses revenus et ses dépenses, elle ajoute un gouvernement stable, qui encourage le travail et protège les citoyens dans la jouissance de leurs droits.

L'Américain qui, soit par curiosité, soit pour affaires, désire visiter l'intérieur de la Colombie, peut s'embarquer à New-York sur un des bateaux du Pacific Mail ou de l'Atlas line, ou bien sur un des steamers qui font la navette entre New-York et le Vénézuéla en faisant escale à la colonie hollandaise de Curaçao. La ligne Pacific Mail le transportera en huit jours à Aspinwall sur l'Atlantique, d'où le chemin de fer (de gérance américaine) le portera en trois heures à Panama, sur la côte du Pacifique. Pour continuer son voyage à l'État voisin de Cauca, le voyageur s'embarquera sur un des steamers anglais du Pacific line, qui le transportera au bout de quarante-huit heures au port de Buenventura, le centre du commerce étranger de Cauca. Le chemin de fer qui court de là à la ville de Cali, (la construction en avance très lentement) le transportera dans peu d'heures jusqu'à deux petites journées de voyage à dos de mulet de la dernière ville, qui est un centre commercial très considérable. De ce point il peut, d'après son choix, avancer vers la limite de l'Équateur en passant par Popoyan, une ville historique et un ancien centre minier, à Pasta, une ville de 40,000 habitants et la plus importante de la partie méridionale de la république. Pour faire ce voyage par de mauvais chemins de mulets, il faut de dix à douze jours avec 120 dollars de frais, y compris le port d'un léger bagage.

De Cali le voyageur peut également se rendre à Palmira, ville connue par le tabac de ce nom, à Buga, centre important d'intérêts agricoles et d'élevage, qui a une population nombreuse, à la ville de Carthage, située au pied de la magnifique montagne de Quindío, jusqu'à la nouvelle et florissante ville de Marisales, qui a une population de 25,000 habitants, un commerce actif et est le centre d'un district minier ; de là il peut continuer jusqu'à Médellin, capitale du département d'Antioquia, située dans la délicieuse vallée d'Abura. Médellin est une ville très

riche et la résidence des principaux capitalistes du pays, le centre des intérêts commerciaux et miniers du district. A quelque distance de Médellin est située Titiribi, où travaillent plusieurs importantes fonderies de métal ; c'est aussi là que se trouvent les mines d'or de Zaucuda, une entreprise privée produisant annuellement un million de dollars. En s'arrêtant à Carthage, le voyageur peut croiser la grande montagne de Quindio et arriver à Ibagué, aujourd'hui capitale de Tolima, une ville qui jouit d'un climat délicieux et qui, par la richesse des mines d'or récemment découvertes dans son voisinage, est appelée à un grand avenir. Continuant son voyage en passant la Magdalena sur un magnifique pont en fer à Girardot, il peut, en trois petites journées en chemin de fer, à dos de mulet ou en voiture, atteindre la ville de Bogota, la capitale de la république. Ce dernier voyage, aussi bien que celui d'Antioquia, est très difficile à cause du mauvais état des routes. Il demande plus de douze jours et une dépense de 140 dollars pour le faire. Cependant le voyageur qui prend cette route aura l'avantage de voir la plus belle partie de la magnifique vallée de la Cauca, que Bolivar nomma un paradis terrestre habité par des démons, faisant par cette antithèse allusion aux dissensions politiques, qui aigrissent si souvent la vie de ses habitants.

Via Curaçao le voyageur peut entrer en Colombie par Cucuta. Le voyage de Curaçao à Cucuta s'effectue facilement et à peu de frais en quatre jours ; on va en bateau à vapeur jusqu'à Vilamizar, l'on traverse le lac Marecaïbo et l'on débarque dans la ville vénézuélienne du même nom. Un excellent chemin de fer porte en peu d'heures le voyageur à Cucuta ; de cette ville il peut partir pour l'intérieur, à travers la partie septentrionale de la république et, si cela lui fait plaisir, traverser les vallées de Characota et de Pamplona, où croît le café et où sont situées les villes de ce nom ; le district salubre de Bucaramanga, qui produit du café, du cacao, de l'or et qui a quelques villes relativement peuplées, où l'on jouit de tous les avantages de la vie civilisée ; les montagnes de San-Gil et de Socoro,

flanquées de villes où l'on s'occupe activement d'agriculture et de manufactures, la vallée de Moniquira et Chiquiquira, la première riche en mines de cuivre, la dernière en intérêts agricoles, commerciaux et en bétail, et enfin les plaines d'Ubati, Nemocon et Cipaquirá. C'est dans ces deux dernières villes que se trouvent les célèbres mines de sel, qui rapportent annuellement à l'État un million de dollars. Le pays de Cucuta et de Bogata est densément occupé par des villes importantes, le commerce y est très actif, les vivres, principalement le froment, le maïs, le pain, le lard, le bœuf, la pomme de terre, le yuca et plusieurs graines excellentes y sont en abondance.

La boisson favorite de ces chaudes vallées est une liqueur aigre-douce faite de mélasses mêlées avec de l'eau, qui rafraîchit sans porter préjudice à la santé. Sur les plateaux les basses classes se dégradent littéralement au niveau de la brute par l'usage d'une boisson dégoûtante, faite de blé indien et de mélasses récemment extraites de la canne à sucre. Cette boisson ne produit pas seulement par son usage continu et excessif l'hébètement des facultés ; mais engendre parfois une maladie connue en Italie sous le nom de pelambria. Ce dernier voyage peut être effectué en douze jours pour le prix de 120 dollars, y compris le port d'un bagage de 180 livres.

Enfin le voyageur pourra s'embarquer sur un des bateaux de l'Atlas line, qui a chaque mois trois départs de New-York et fait le trajet en dix ou douze jours, en s'arrêtant soit à la Jamaïque, à Port Limon ou à Carthagène, située dans la magnifique baie de ce nom, au nouveau port de Puerto Belillo, d'où il y a un chemin de fer à Barranquilla ou à l'ancienne ville de Santa-Maria, qui a une *rade* excellente et bien abritée. Ces ports de mer, qui se partagent tout le trafic de l'intérieur, sont reliés directement avec le fleuve Magdalena, le principal canal de ce commerce et de celui de tout le reste du pays. Jusqu'au commencement de ce siècle, Carthagène était la véritable capitale maritime, militaire et commerciale des possessions espagnoles bordant la mer des Caraïbes et le golfe de Mexique ; mais ses

fortifications, construites aux frais énormes de 58 millions de dollars, sont aujourd'hui à peine autre chose qu'un monument de sa grandeur passée ; son importance commerciale a également bien diminué.

Barranquilla, située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, est une nouvelle ville de 25,000 habitants, contenant de belles et spacieuses maisons et quelques beaux monuments publics, parmi lesquels il y a un beau marché, récemment bâti au prix de plus de 100,000 dollars. Elle possède des collèges et des écoles, un hôpital bien tenu, un cimetière public, des travaux hydrauliques et beaucoup de voitures privées et publiques. Là sont également situés les bassins et les magasins des différentes compagnies de navigation nationales et étrangères, ainsi que les agences de cinq lignes de bateaux à vapeur transatlantiques ; leurs bateaux naviguent du port voisin.

Le climat de Barranquilla est très sain et la chaleur, qui varie de 80 à 95° Fahrenheit, est modérée par de fortes brises de mer, surtout pendant les mois de décembre à mars. De Santa-Maria, la troisième ville d'importance dans le district, le voyageur se rend par chemin de fer à la nouvelle ville de La Cienaga, près de la rivière, qui a un climat sain et tempéré et où il y a de grandes plantations de canne à sucre, de café, de cacao et d'autres arbres portant des fruits.

Le fleuve Magdalena, qui peut être regardé, sous différents aspects, comme le Mississippi de la Colombie, est la principale voie de communication pour les villes situées sur ses bords, dans les vallées et chaînes de montagnes qui longent son cours. La rivière est navigable sur une longueur de deux cents lieues, comptées de Neira et Purificacion, sur son cours supérieur, aux ports près de son embouchure à la mer. Entre les villes de Tolima et de Cundinamarca la navigation est interrompue par les rapides de Florida ; mais un chemin de fer récemment construit entre ces deux points a levé cet obstacle à la communication. La quantité d'eau de la rivière

est abondante durant la saison pluvieuse, qui dans cette région dure six mois. Elle commence vers le milieu d'avril, mais elle décroît considérablement durant la saison sèche, et alors la navigation devient difficile, surtout pour Puerto Nacional au haut de la rivière. Vingt-cinq steamers, tous bâtis dans les dock-yards de Wilmington-Delaware, portent le trafic de la rivière, deux dans la partie supérieure et les autres dans la partie inférieure de son cours. Chacun peut porter 1500 quintaux de marchandises et quarante passagers de cabine. Le voyage en amont de la rivière, qui se faisait autrefois en chanpans poussés en avant par des rames et des palancas et exigeait de 30 à 40 jours, se fait maintenant en huit jours de Carthagène, en sept de Barranquilla en sept de la Cienaga. Le voyage au bas de la rivière depuis Florida peut être fait en cinq jours. Le total des marchandises transportées annuellement par cette voie peut être évalué à 250,000 quintaux et le nombre des passagers à 6,000. Le fret qui était, il y a trente ans, de 4 dollars par quintal pour l'amont de la rivière et de 3 dollars pour l'aval, est maintenant réduit à un demi et est parfois plus bas encore.

Le voyageur peut faire l'excursion de la rivière supérieure ou inférieure pour la somme totale de 30 dollars, y compris son bagage.

La condition indispensable au progrès rapide des villes sur les bords de la rivière, condition pleinement reconnue par les habitants, c'est le changement en chemins de fer des mauvaises routes de mulets, par lesquels ils transportent leur commerce intérieur et extérieur ; mais jusqu'à présent les efforts fait dans ce but ont obtenu peu de succès. Les villes de Santander, Boyaca et Cundinamarca communiquent entre elles, la première au moyen de deux mauvaises routes de mulets, (un voyage long et difficile) et de la rivière Lebridja, que les bateaux à vapeur commencent à sillonner ; les deux dernières au moyen d'une route de mulets assez bonne, qui commence à Perquirias et va jusqu'à Bogota (un voyage de trois jours)

et par le chemin de fer, maintenant en voie de construction — après le chemin de fer de Girardot, que nous avons déjà mentionné. Pour les villes de Tolima, situées à l'ouest de la rivière, la communication est moins difficile, puisqu'elles sont situées plus près des bords et seulement séparées par des pays plats. Dans le département d'Antioquia un chemin de fer se construit entre la Magdalena et Médellin, la capitale du département, dont cinquante-cinq *lieues*, traversant la partie la plus malsaine et la plus difficile de la route, sont déjà construites. Quand cette route sera achevée, la ville importante de Médellin sera à dix heures de distance de la Magdalena, et à cinq de la mer. Le plateau oriental, sur lequel est située la ville de Bogota, embrasse dans ses limites ce qui formait autrefois l'ancien empire Zipa. Cette région est très peuplée et la valeur de la terre, qui produit du froment, du seigle, du maïs, des pommes de terre et du fourrage pour les bestiaux, est très grande. Le froment y est cependant de médiocre qualité et pauvre en gluten, parce qu'il exige peut-être le changement de saison pour l'entier développement de ses propriétés nutritives. La ville de Bogota, la capitale de la république, a une population de 100,000 habitants. Elle possède de beaux édifices, de nombreux parcs de création récente, une université, un observatoire, peu riche, nonobstant son admirable situation. Le climat est sain et délicieux, avantage contrebalancé cependant, jusqu'à un certain point, par une inconcevable malpropreté et la négligence des lois de l'hygiène par la basse classe des habitants. On y construit un beau théâtre et la savane sera parcourue bientôt par un chemin de fer relié à celui de Girardot.

Les classes supérieures de Bogota sont en général bien élevées, mais leur éducation est plutôt théorique que pratique ; elle tend généralement à les rendre aptes à la controverse, et plus spécialement sur des questions de politique, de religion et de littérature.

Les sources d'occupations profitables sont rares, et à l'exception du commerce, dans lequel la partie féminine de la population

est engagée et la culture du sol ancien et à niveau tempéré dans le voisinage de la ville, le reste des classes bien élevées cherche une existence dans l'enseignement ou dans des emplois politiques, et la rivalité pour ces places échauffe parfois la lutte à un haut degré.

Nous concluons en rappelant le fait qu'il existe un traité — celui de 1846 — entre la Colombie et les États-Unis, par lequel la première garantit aux Américains, résidant ou voyageant dans la république, la jouissance des droits les plus pleins. Les États-Unis, d'un autre côté, garantissent à la Colombie sa souveraineté sur le territoire convoité de l'isthme de Panama et le libre transit interocéanique par cette même route.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JANVIER 1890.

---

ORDRE DU JOUR : 1<sup>o</sup> Procès-verbal. — 2<sup>o</sup> Conférence de M. le capitaine C.-H.-T. ZBOINSKI sur *le chemin de fer de l'État indépendant du Congo*.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, H. Hertoghe, bibliothécaire, L. Couturat, secrétaire de l'administration, et M. le capitaine Zboinski, explorateur du Congo.

---

1. Le procès-verbal de la séance du 21 décembre est lu et approuvé.

---

2. M. le président donne la parole au conférencier M. Zboinski, qui entretient la société de la grande entreprise du chemin de fer du Congo. Son intéressante conférence est saluée par les applaudissements unanimes de l'assemblée.

M. le président remercie M. Zboinski au nom de la société ; il rappelle que ce vaillant ingénieur a été un des premiers pionniers de la grande œuvre dont l'exécution est commencée et, après avoir constaté la part brillante prise par les officiers de notre armée à l'exploration du grand fleuve africain et de ses affluents, il lève la séance à 10 heures.

LE  
CHEMIN DE FER  
DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

par M. le capitaine C.-H.-T. ZBOINSKI, ingénieur honoraire  
des mines.

---

*Introduction.*

La crise qui pèse depuis près de quinze ans sur l'atelier du monde a particulièrement frappé le commerce et l'industrie belges. En effet, aux causes générales qui atteignaient toutes les nations, venait se joindre une circonstance spéciale, de nature à aggraver le mal. Nous voulons parler de la réaction économique qui s'empara des grandes nations avec lesquelles nous entretenions un courant important d'affaires.

En quelques années, nous avons perdu la plupart de nos principaux débouchés par suite du relèvement des droits de douane de ces pays.

Tandis que ces derniers arrêtaient, grâce au système protecteur, notre expansion industrielle, ils accordaient à leur travail national toutes sortes de facilités pour s'emparer de nos marchés.

C'est ainsi que l'industrie charbonnière allemande non seulement nous a enlevé le marché hollandais, mais vient encore au cœur même du pays, dans nos bassins charbonniers, s'assurer de grandes et importantes commandes.

Sans doute, les nations qui ont cherché le salut dans la réaction économique payeront tôt ou tard le résultat de leurs erreurs, mais la Belgique ne s'en trouve pas moins dans une position critique qui appelle l'attention des hommes d'État et commande un remède efficace.

D'autres causes viennent encore grandir l'état de gêne du pays. Nous citerons principalement l'épuisement des minerais de fer et le déplacement de l'industrie de la fonte. Pour tout observateur attentif, la Belgique s'épuise dans la lutte inégale qu'elle soutient contre ces redoutables concurrents et marche fatalement à la faillite.

Si l'on veut arrêter cette redoutable éventualité, il faut appliquer le seul remède efficace connu jusqu'à ce jour, et qui consiste dans la recherche de débouchés nouveaux.

Mais ici aussi la théorie est plus facile que la pratique. En effet, la plupart des débouchés lointains sont disputés avec acharnement par les grandes nations productrices.

Il semble donc que la Belgique se trouve dans un cercle vicieux dont elle ne puisse sortir. Il en serait malheureusement ainsi sans une circonstance heureuse, dont l'honneur revient *tout entier*, est-il besoin de le dire, à notre souverain, au *Roi Léopold II*.

Cette circonstance heureuse c'est la création d'un État nouveau, *assez riche* pour opérer des échanges, *assez riche* pour offrir à l'activité de tous *un champ d'action inépuisable*. Dès que la Belgique se sera convaincue de ce débouché exceptionnel, elle mettra à l'étude les questions qui s'y rattachent. L'instruction professionnelle et même l'éducation de la jeunesse se conformeront aux nécessités nouvelles, et, le temps aidant, l'on parviendra à vaincre notre apathie bien connue pour l'expatriation.

Ce facteur nouveau s'impose, il n'y a donc plus à le discuter. Il a puissamment servi, et il sert encore les Anglais et les Hollandais, il sauvera probablement l'Allemagne de la crise que ses multiples erreurs économiques lui préparent dans un avenir

peu éloigné. Cependant, pour hâter la solution du problème, j'engage tous ceux qui, comme moi, ont visité le Congo, de publier tous les renseignements industriels et commerciaux qu'ils ont recueillis. Dans cet ordre d'idées, j'ai donné quelques conférences à la société belge de géologie, de paléontologie et à l'association des ingénieurs sortis de l'école de Liège, sur mes observations géologiques dans le Bas-Congo ; elles ont été, j'ose le dire, bien accueillies.

Eu égard aux mêmes motifs, j'ose vous demander aujourd'hui, Messieurs, toute votre bienveillance pour cette causerie qui aura pour objet : le chemin de fer de l'État indépendant du Congo.

### *Exposé géographique très sommaire.*

En examinant la carte de l'Afrique, vous remarquez que cette partie de notre monde se divise en quatre grands bassins fluviaux, caractérisés par :

- 1° le Nil, qui déverse ses eaux dans la Méditerranée ;
- 2° le Zambèze, qui se jette dans l'océan Indien ;
- 3° le Niger et le Zaïre ou Congo, qui débouchent dans l'océan Atlantique ;
- et 4° le bassin central du Sahara, qui n'a pas encore d'issue à la mer.

Les soulèvements ont formé des chaînes de montagnes, qui offrent pour l'Afrique cette caractéristique, de constituer un cordon relativement peu éloigné de la mer, pour diviser cet immense pays en deux régions de plaines : la première littorale et relativement peu large, la seconde immense et constituant toute l'expansion des territoires africains. Il en résulte donc que les grands fleuves cités plus haut ne peuvent se déverser à la mer qu'après avoir, chacun, traversé une partie montagneuse relativement voisine du littoral, en profitant pour cela d'une faille ou d'une immense crevasse.

Pour le Congo, en le prenant de son embouchure et le remontant, nous voyons que :

1° la partie en plaine qu'il arrose de l'embouchure à l'endroit où commence la faille est de 180 kilomètres, c'est-à-dire de son embouchure à Matadi ; que le développement de la crevasse ou faille par laquelle il se déverse du Stanley-Pool à Matadi est de 388 kilomètres. Au delà du Stanley-Pool se développent les hauts plateaux, que le Congo arrose ainsi que ses magnifiques affluents, ouvrant ainsi au commerce un ensemble de voies navigables de plus de 500,000 kilomètres de développement.

Le territoire arrosé par le Congo et ses affluents peut donc se diviser en deux parties :

1° le *Bas-Congo*, se subdivisant en :

a) la plaine littorale depuis l'embouchure jusque Matadi,  
b) la région des chutes de Matadi au Stanley-Pool ;

2° le *Haut-Congo* depuis le Stanley-Pool et au delà.

La partie qui forme le territoire de l'État indépendant du Congo est évaluée à quarante fois la surface de la Belgique, c'est-à-dire la moitié de celle de l'Europe. Le Bas-Congo correspond à une surface égale à une fois et demie celle de la Belgique.

Le reste, c'est-à-dire 38 1/2 fois la surface de la Belgique, comprend le territoire du Haut-Congo de l'État indépendant, s'étalant autant en largeur qu'en longueur.

J'ai dit précédemment que la faille ou crevasse que traverse le Congo du Stanley-Pool à Matadi avait un développement de 388 kilomètres. La différence de niveau du fleuve de Matadi au Stanley-Pool est de 300 mètres. On comprendra alors facilement que le fleuve entre dans cette crevasse pour ne pas tarder à s'y transformer en torrent, quoique la largeur de la crevasse atteigne parfois deux kilomètres.

La vitesse du fleuve y est telle, que le débit en est de 750 mille mètres cubes à la seconde.

Le Congo descend ainsi les 388 kilomètres en franchissant

une série presque non interrompue de chutes et de rapides, dont le dernier est celui de Yellala.

De Matadi à Banana le Congo est navigable en donnant accès aux grands steamers.

Il est toutefois à remarquer que, dans la crevasse entre Manyanga et Issanghila, il y a un bief navigable.

Ce court aperçu de la topographie de la région des chutes suffira pour vous faire comprendre qu'il ne fallait pas songer à vouloir canaliser cette partie du fleuve et que toute voie de communication littorale au fleuve ne pouvait être établie d'une façon économique.

Il fallait cependant supprimer l'obstacle !

On y est arrivé heureusement, par l'établissement de projets de voies ferrées, dont le dernier adopté est en voie d'exécution.

Cette voie ferrée partira de Matadi, se développera sur la rive gauche à l'intérieur, pour rejoindre le fleuve à Ndolo, situé en amont de Léopoldville près de Kinchassa.

Avant d'aborder ce tracé, il ne sera pas sans intérêt de vous exposer brièvement les divers projets étudiés précédemment. Je ne crois pour cela pouvoir mieux faire, que de rappeler ce que M. Wauters écrivait en 1885 dans son ouvrage : *Le Congo au point de vue économique*, publié à Bruxelles à l'Institut national de géographie.

#### LE CHEMIN DE FER DU CONGO.

*Les chutes Livingstone. — Les tracés : de Sougata à Léopoldville ; de Noki à Léopoldville. Le mouvement commercial de la ligne. — Chiffres du trafic.*

Il est évident que tous les efforts du gouvernement de l'État du Congo et de ses explorateurs vont avoir pour résultat inévitable d'améliorer et de développer, d'année en année, la situation économique du pays et de faire affluer, dans les ports du bas fleuve, les produits de l'intérieur.

Si entre Vivi et Léopoldville, le Congo n'était obstrué par d'infranchissables rapides, il y a longtemps que la navigation à vapeur nous aurait mis en contact avec les peuplades du centre africain. Mais les chutes de Yellala, d'Issanghila et de Ntamo ont arrêté net tout progrès dans cette voie.

Aujourd'hui qu'un gouvernement régulier s'établit à Banana, à Boma, à Vivi, le premier souci de ses chefs est de chercher à tourner ce formidable obstacle, afin de pouvoir, sans le moindre retard, ouvrir à la civilisation les plaines habitées, fertiles et riches du haut plateau et en provoquer l'exploitation par l'organisation des transports.

L'instrument rapide et efficace d'un tel progrès est par excellence le chemin de fer.

L'obstacle on le connaît : cependant nous allons le rappeler brièvement.

A quelques kilomètres au delà de Vivi se présente, dans un défilé profond et rocailleux, la chute de Yellala et, en amont, sur un parcours d'environ 85 kilomètres, le fleuve reste inexorablement impraticable à la grande navigation. Près d'Issanghila, il reprend un calme relatif ; bien que toujours hérissé d'obstacles, il permet, sur un peu plus de 128 kilomètres, un service de petits steamers, à faible tirant d'eau.

A Manyanga, nouvelle succession de chutes infranchissables, espacées sur une distance de 175 kilomètres environ, jusqu'à la sortie du Stanley-Pool, en face de Léopoldville.

Au delà, le Congo et ses magnifiques affluents ouvrent largement au commerce un ensemble de voies navigables de plus de 500,000 kilomètres de développement. L'obstacle à tourner s'étend donc sur un parcours de 380 kilomètres, avec une différence de niveau de 300 mètres. En même temps que les agents de l'association s'établissaient dans ces parages, le comité de Bruxelles donnait des instructions pour rassembler les renseignements nécessaires à l'étude de voies ferrées possibles, basées sur un mouvement commercial probable. Deux mémoires, avec devis estimatifs, tableaux du trafic etc. ont été présentés

sur ce sujet spécial et intéressant. Stanley en a soumis un, le capitaine Zboinski, ingénieur honoraire des mines, en a soumis un autre.

Plusieurs tracés y sont proposés. La voie ferrée sera-t-elle fractionnée en deux tronçons réunissant : 1° Vivi à Issanghila (rive droite) et 2° Manyanga (sud) à Léopoldville (rive gauche)? Ou bien, *par la rive gauche, mettra-t-elle en communication directe le haut et le bas Congo, sans recourir à un système de navigation, toujours difficile, entre Issanghila et Manyanga ?*

C'est un point à décider. Dans le premier projet la tête de ligne aval serait, sur la rive droite, Songata, Ikongoula ou Vivi, dans le second, un endroit à *déterminer en amont de Noki sur la rive gauche.*

Le second projet aurait, sur le premier, les avantages multiples et considérables de pouvoir opérer les transports sans rompre charge à Issanghila d'abord, à Manyanga ensuite; de traverser des plateaux beaucoup moins ravinés que ceux de la rive droite, très fertiles et, d'après les derniers rapports du lieutenant Valcke, extrêmement populeux; enfin de se rapprocher de la route pédestre des caravanes, de l'intérieur vers la côte d'Ambriz.

Par contre, au point de vue du coût, le premier tracé, étant de plus d'un tiers plus court que le second, nécessiterait une mise de fonds beaucoup moindre.

Quoi qu'il en soit et sans plus nous arrêter à un point de la question qui attend sa solution d'études nouvelles, ceux qui connaissent la persévérance, l'énergie et la générosité de l'auguste promoteur de l'œuvre du Congo et des hommes dévoués qui le secondent, tant en Europe et en Amérique qu'en Afrique, peuvent prédire qu'avant dix ans la locomotive ira, de ses sifflets, réveiller les nègres endormis du Stanley-Pool.

Ajoutons que, de la part des indigènes, aucune difficulté n'est à craindre. Toutes ces peuplades sont douces et paisibles.

Le long de la rive sud, elles ont une population d'une densité fort grande ; les villages, dit le lieutenant Valcke, se suivent sans interruption et leurs habitants sont pleins de bonnes dispositions à l'égard des blancs. On trouvera donc là, sur les lieux mêmes, les bras nécessaires à la construction.

Tous les hommes compétents sont d'accord pour appeler de tous leurs vœux la réalisation d'une telle entreprise, affirmer sa possibilité et y voir la source d'une grande prospérité.

» Un chemin de fer jusqu'au Stanley-Pool, « dit M. de Bloeme, chef de la maison hollandaise, » sera un grand bienfait, non pas tant pour le présent, mais surtout pour l'avenir.

» Le commerce deviendra très important..... Si le stock d'ivoire diminue par la suite, les noirs seront forcés de se procurer d'autres produits naturels, de cultiver la terre et de faire des plantations d'arachides et autres produits, parce qu'ils se seront habitués aux objets manufacturés d'Europe. Cela amènera un accroissement considérable de commerce. »

M. Daumas, chef de la maison française, non plus, n'oublie pas le chemin de fer, dans ses aperçus sur les travaux de la première période d'exploitation :

« L'utilisation des grands cours d'eau navigables, » dit-il, « quelques curages, tronçons de route et de chemin de fer, pour faciliter le mouvement de va-et-vient avec l'intérieur, une certaine police de protection, judicieusement établie, voilà ce que comporte l'œuvre de la colonisation des premiers temps. »

Tous les voyageurs qui ont été mis à même de constater de visu les richesses et l'avenir du haut plateau africain, n'ont pas manqué de préconiser la construction d'un chemin de fer. Cameron proposait de le faire partir de Mombas, sur la côte orientale, et de le diriger, par l'Ougogo et Tabora, vers le lac Tanganika.

« Une pareille ligne, « dit-il, » serait immédiatement productive ; le commerce d'ivoire, tel qu'il se fait aujourd'hui à Zanzibar,

non seulement suffirait à payer les frais, mais donnerait un bénéfice, sans qu'il fût besoin de compter sur l'accroissement du trafic ; et il y a à Zanzibar, dans l'île et sur la côte, une quantité de négociants indiens qui partiraient sur-le-champ pour l'intérieur, s'ils pouvaient s'y rendre en droite ligne. »

Inutile de dire combien la ligne du Congo serait plus courte, moins coûteuse et plus profitable. Stanley ne sait assez en faire valoir les avantages.

« Le Bas-Congo avec le littoral adjacent, « a-t-il dit à la conférence de Berlin, » a une longueur de 720 kilomètres. Ce développement produit un trafic annuel d'une valeur de 70 millions de francs.

« Le Haut-Congo est beaucoup plus fertile que le Bas-Congo, et comme il a un développement de rives de 18,500 kilomètres, il devrait produire, si le commerce y était dans la même proportion, un trafic annuel d'une valeur de 1,850,000,000 de francs.

« D'après mes calculs, la quantité de marchandises et de produits dont les colonies françaises, les deux sociétés de missionnaires anglais, l'association internationale et les caravanes indigènes ont besoin sur le Haut-Congo, est tellement considérable, que si on exigeait pour le chemin de fer le même prix que l'on paye actuellement pour le transport aux porteurs nègres, la somme obtenue donnerait un intérêt de 5 % sur un capital de 25 millions de francs.

« Ce capital suffirait pour construire un chemin de fer léger, entre Vivi et Issanghila, Manyanga et Léopoldville.

« Si cependant il était nécessaire de construire une ligne directe de Vivi à Léopoldville, le prix en serait de 37 millions. »

D'après M. le commandant Zboinski, qui, l'an dernier, a exploré pendant huit mois les districts de la rive droite et le fleuve jusqu'à Manyanga sud, le devis estimatif, les études et le service de l'exploitation ainsi que le revenu exigible d'une voie de communication entre Songata et Léopoldville ne s'élèveraient, en chiffres ronds, qu'à 15 millions, soit 5 millions de moins que dans le devis de Stanley.

Le revenu nécessaire pour couvrir les frais de l'exploitation, y compris le service du capital, les amortissements, le renouvellement du matériel et de la voie, devrait être de 5,250,000 francs ; c'est-à-dire de 70 francs par tonne transportée, M. Zboinski supputant que le trafic général serait annuellement de 75,000 tonnes.

Voici le tableau détaillé de l'exportation. En regard des quantités se trouve le prix moyen des produits dont la valeur totale se chiffre par 38 millions de francs :

|                |                                                |              |                |
|----------------|------------------------------------------------|--------------|----------------|
| 400,000        | kilogr. d'ivoire à 25 frs. le                  | kilogr. frs. | 10,000,000     |
| 950,000        | " caoutchouc à 3,50 le                         | " "          | 3,325,000      |
| 500,000        | " gomme copal à 2,50 le                        | " "          | 1,250,000      |
| 255,000        | " cire à 3 frs. le                             | " "          | 765,000        |
| 12,000,000     | " huile de palme à 0.85 le                     | " "          | 10,200,000     |
| 12,000,000     | " amandes de palmiste à 0,35 "                 | " "          | 4,200,000      |
| 23,670,000     | " arachides à 0.32 c. le                       | " "          | 7,574,000      |
| <u>225,000</u> | " divers, minéral, camwood, sésame, peaux etc. |              | <u>685,000</u> |
| 50,000,000     |                                                | Total frs.   | 38,000,000     |

Nous n'entrerons pas ici dans les détails des frais d'exploitation commerciale, d'établissement et d'administration, de fret à payer à la compagnie de navigation, d'assurances etc. etc. Quelques considérables qu'ils puissent être, ils laisseront toujours sur les bénéfices réalisés, tant sur les marchandises d'Europe que sur les produits d'Afrique, un bénéfice largement rémunérateur.

Et puis, qui nous dit que ces chutes, qui sont aujourd'hui un obstacle, ne deviendront pas un jour une force, un générateur d'électricité dynamique, par exemple, propre à distribuer la lumière et la puissance motrice dans les provinces riveraines ? Pourquoi l'électricité ne traînerait-elle pas les wagons de Matadi à Léopoldville ?

Les chutes du Niagara ne fournissent-elles pas actuellement l'électricité nécessaire au fonctionnement de milliers de *téléphones* ?

Après avoir ainsi rappelé ce qu'écrivait M. Wauters en 1885, passons à l'examen du

*Dernier projet en voie d'exécution de  
Matadi (Bas-Congo) à Ndolo (sur le Stanley-Pool).*

Ce tracé que j'avais préconisé et que j'ai fait figurer sur la carte intitulée : *Essai d'une carte géographique et géologique du Bas-Congo*, exposée au grand concours et qui y a obtenu la plus haute distinction, c'est-à-dire un prix de progrès, avait été établie par moi en 1885.

J'ai eu la satisfaction de voir que mes pronostics étaient fondés, car les études faites depuis et auxquelles j'ai collaboré comme chef de brigade, ont fixé un tracé qui ne diffère du mien que par quelques détails insignifiants.

Les études qui viennent d'être achevées attribuent à cette voie ferrée, comme têtes de ligne, Matadi en aval et Ndolo en amont un peu au delà de Kinchassa, c'est-à-dire, au-dessus de tous les rapides qui obstruent la navigation dans la région des cataractes. Elle aura un développement total de 435 kilomètres. Au point de vue de la construction, ce chemin de fer peut être divisé en deux parties.

*a.* — l'une relativement difficile ;

*b.* — la seconde facile.

La première, heureusement la plus courte et située contre la tête de ligne aval, aura un développement de 26 kilomètres de Matadi jusqu'au delà du massif de Palaballa.

La deuxième comprendra donc 419 kilomètres de construction facile.

L'écartement de la voie adoptée étant de 75 centimètres, il résulte des études que les terrassements de la première partie coûteront, en chiffres ronds, 58,000 frs. par kilomètre, soit 1,508,000 frs. et ceux des 419 kilomètres restants coûteront,

à raison de 4,500 le kilomètre,  $419 \times 4,500 = 1,885,500$ , soit pour les terrassements 3,393,500 frs.

Le rail adopté est en acier du poids de 21 k. 500 le mètre courant, les traverses seront en acier du poids de 23 kilogrammes chacune, espacées de 80 centimètres. Le kilomètre de voie pèsera donc 75 tonnes.

Les dépenses pour les travaux de la voie seront de 20,000 frs. en moyenne par kilomètre, soit 8,700,000 frs. pour la totalité de la voie.

Les travaux d'art les plus importants seront :

Deux ponts de 80 mètres sur la Mpozo et le Quillou ;

Un pont de 100 mètres sur l'Inkissi ;

Six ponts de 50 mètres.

Les autres n'auront que de 5 à 20 mètres d'ouverture.

Le rayon de 50 mètres sera celui des courbes les plus raides.

La pente maxima sera de 46 millimètres. En conséquence ce chemin de fer pourra employer des locomotives de 30 tonnes en charge, pouvant remorquer, avec une vitesse de 18 kilomètres à l'heure, une charge moyenne utile de 50 tonnes. Dans ces conditions, un service de huit trains par jour pourrait être organisé si le trafic le commandait.

J'estime toutefois qu'au début de l'exploitation trois trains par semaine suffiront.

La période de construction est évaluée à quatre années et si les prévisions ne sont pas dépassées, il suffirait pour construire, armer la voie, desservir les intérêts du capital à 5 % et couvrir tous les frais généraux pendant la durée de la construction, du capital relativement peu considérable de 25,000,000 de francs.

C'est en effet au capital de 25,000,000 que s'est constituée la société pour la construction et l'exploitation du chemin de fer du Congo. En vertu des clauses statutaires, le capital est représenté par :

10,000,000 d'actions de capital appartenant à l'État belge et qui touchent 3 1/2 % d'intérêt seulement.

15,000,000 divisés en 30,000 actions ordinaires ayant droit ————— chacune à 7 % d'intérêt.

Total 25,000,000

Pour rénumérer les services rendus, il a été créé aussi 4,800 parts de fondateur.

Supposons, comme nous le disions plus haut, un bénéfice net de 10 %, ce qui n'a rien d'exagéré, ainsi que nous l'établissons plus loin. Nous voulons donc dire une recette nette de 2,500,000 frs.; dans ce cas, le service financier se fera comme suit :

Prélèvement de 5 % pour mettre à la réserve. frs. 125,000  
Service des intérêts. . . . . » 1,450,000

-----  
frs. 1,575,000

Reste disponible » 925,000  
-----

Total général frs. 2,500,000

Il reste donc alors disponible 925,000 fr., qui seront, en raison des stipulations statutaires, distribués ainsi que suit :

L'action libérée recevra comme 2<sup>e</sup> dividende frs. 15,40.

Les parts de fondateurs toucheront chacune 77 frs.

L'action ordinaire entièrement libérée aura donc reçu 35 frs. de premier dividende et frs. 15,40 de deuxième dividende, soit ensemble frs. 50,40 ou 10 %.

Ceci posé, la question qui s'impose est la suivante :

Le chemin de fer construit dans ces conditions est-il viable ?

Je ne crains pas de répondre *oui*, en me basant sur ce que :

I. Il ne peut s'établir de ligne parallèle concurrente ;

II. Que le trafic, dès le début de l'exploitation, sera suffisamment rémunérateur ;

III. Que le trafic du début ne fera qu'augmenter pour produire en peu d'années un intérêt au capital engagé dépassant les espérances des rémunérations généralement voulues aux valeurs de portefeuille, c'est-à-dire de tout repos ;

IV. Qu'aucune éventualité politique ne semble pouvoir ébranler la sécurité, pour l'avenir, de l'État indépendant du Congo.

Nous allons développer ces divers points.

I. Il ne peut s'établir de ligne parallèle concurrente.

Ceux qui pourraient avoir intérêt à établir une voie ferrée desservant le Haut-Congo pour amener leurs produits à la côte ouest sont : les Portugais ou les Français, dont les possessions africaines sont riveraines de l'océan Atlantique et du Congo.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte qui porte les délimitations arrêtées par le congrès de Berlin pour s'assurer que la première hypothèse ne peut être admise. La seconde reste debout ; nous allons l'examiner.

La ligne ferrée de construction la plus avantageuse à établir sur le territoire français concurrentement à celle dont nous occupons aurait pour tracé :

Mayumba, Tchounana, Stéphanieville, Philippeville, pour arriver à Brazzaville par la vallée du Djoué.

Cette voie, ainsi que toute autre venant du Stanley-Pool pour aboutir en un point quelconque du littoral des possessions françaises du bassin commercial du Congo, ne pourrait transborder ses marchandises qu'avec la plus grande difficulté sur les steamers ou autres bâtiments destinés à les recevoir.

Les causes sont les suivantes : 1° l'absence de tout port ; 2° l'impossibilité d'en créer ; 3° la barre ou caléma en permanence tout le long de ce littoral, qui ne permet l'embarquement ou le débarquement qu'à l'aide de petites baleinières qui doivent aller accoster les navires au large.

Le passage de la barre par ces esquifs, aussi légers qu'ils soient, ne s'effectue jamais sans plus ou moins d'avaries par l'eau de mer. Souvent ils chavirent en passant la barre et alors la perte de leur chargement est presque totale.

Le I nous semble donc élucidé.

II. Que le trafic, dès le début de l'exploitation, sera suffisamment rémunérateur.

En effet, le mouvement commercial de l'État indépendant et des factoreries, pratiqué par la rive gauche vers Léopoldville, se compose :

A. du transport des marchandises diverses de la côte vers le Haut-Congo ;

B. du transport des marchandises du Haut-Congo vers la côte ;

C. du transport des agents et employés ;

et D. de l'entretien des stations de relais des caravanes.

A. Les marchandises transportées de la côte vers le Haut-Congo ont fourni l'année dernière 60,000 charges, faisant chacune 65 livres anglaises en poids, c'est-à-dire un peu moins de 30 kilogrammes. Elles ont été transportées pour le compte :

1° de la société hollandaise « *Nieuwe Afrikaansche Handels-genootschap* » ;

2° de la société française « Daumas Beraud et C<sup>ie</sup> » ;

3° de la société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo ;

4° des missionnaires catholiques et protestants, et

5° de l'État indépendant du Congo.

Ce chiffre de transport est un minimum, car tous les trafiquants cités ci-dessus sont toujours limités par le nombre de porteurs disponibles et par les époques où le portage peut se faire.

Les maisons de commerce doubleraient au moins leur trafic si elles avaient un moyen de transport assuré, à l'abri des vols, des avaries et n'exigeant pas des emballages coûteux.

Chaque charge a coûté :

1° de Matadi à Loukougou. . . . . frs. 16,32

2° de Loukougou à Léopoldville. . . . . » 13,72

c'est-à-dire de Matadi à Léopoldville . . . . . frs. 30,04

soit 30 frs. en chiffres ronds.

Les 60,000 charges ont donc coûté de frais de transport de Matadi à Léopoldville,  $60,000 \times 30 = 1,800,000$  francs.

B. Sans nous occuper d'autres produits secondaires en importance, il a été transporté l'année dernière du Haut-Congo vers la côte 120 tonnes d'ivoire, formant 6,000 charges.

Elles ont occasionné pour leur portage une dépense de  $30 \times 6,000 = 180,000$  fr.

C. Chaque Européen a besoin, pour arriver à Léopoldville, de : 12 porteurs à frs. 30. . . . . frs. 360.—

30 jours de nourriture à frs. 5 . . . . . " 150.—

-----  
frs. 510.—

Le mouvement des blancs aller et retour de Matadi au Stanley-Pool peut être évalué au minimum à 200 par année, soit  $200 \times 510 = 102,000$  frs.

D. Dans la région des cataractes neuf stations assurant le service des transports ont été créées par divers, savoir :

1° Par l'État indépendant :

à Matadi, Vivi, Loukougou, Manyanga et Lutété ;

2° Par la société hollandaise :

à Ndunga ;

3° Par la société du Haut-Congo :

à Matadi et Manyanga ;

4° Par la société française :

à Ntombo-Mataka.

Les frais généraux et d'entretien de ces stations, alimentées pour assurer les transports dans la région des cataractes, sont globalement de frs. 5,000,000.

RÉCAPITULATION :

|             |                |
|-------------|----------------|
| A . . . . . | frs. 1,800,000 |
| B . . . . . | " 180,000      |
| C . . . . . | " 102,000      |
| D . . . . . | " 500,000      |

-----  
Total frs. 2,582,000

Ce chiffre est un minimum, car il faudrait y ajouter tous les frais de transport de Banana à Matadi, qui seront supprimés lorsque le chemin de fer sera construit, parce qu'alors les steamers venant d'Europe ne transborderont plus à Banana mais bien à Matadi.

Dès le début, l'intérêt du capital à fr. 5 % est donc assuré.

III. Que le trafic du début ne fera qu'augmenter.

Nous venons d'établir que dès le début de l'exploitation un revenu de 5 % était assuré au capital par l'état des choses existantes.

Mais quelle révolution le chemin de fer n'apportera-t-il pas dans les transactions commerciales africaines ?

En effet :

1° Il augmentera le commerce des produits dont les maisons actuelles trafiquent par les raisons que nous avons fait entrevoir plus haut.

2° Il introduira le commerce de nouveaux articles d'échanges qui actuellement sont sans valeur pour nous dans le Haut-Congó parce que, à cause de leur valeur intrinsèque, ils ne peuvent supporter les frais de portage.

Les produits qui deviendront ainsi des marchandises de grand trafic sont : le caoutchouc, les huiles de palme, les amandes de palme, les arachides décortiquées, le sésame, le coprah, les gommes copal rouges et blanches, les graines de Guinée, le poivre, le gingembre, le ricin, la cire d'abeilles, l'orseille, les noix de Kola, les fibres de baobab, le tabac, le coton, le camwood, les bois de construction, le café et le cacao.

Ces produits seront drainés vers le Pool par le Congo et ses affluents dont il ne sera pas sans intérêt de donner un léger aperçu. Les parties navigables actuellement reconnues et explorées dans le Haut-Congo, par les bateaux à vapeur du Haut-Congo, tant de l'État indépendant que des missions et des maisons de commerce, comportent une étendue de 11,500 kilomètres, c'est-à-dire de 23,000 kilomètres de rives, se repartissant comme suit :

|                      |         |            |
|----------------------|---------|------------|
| Congo proprement dit | 1600    | kilomètres |
| Kassaï               | 900     | ”          |
| Loukinyé             | 800     | ”          |
| Lac Léopold          | 450     | ”          |
| Sankourou            | 700     | ”          |
| Lomami               | 100     | ”          |
| Loubé                | 100     | ”          |
| Louloua              | 70      | ”          |
| Kouango              | 300     | ”          |
| Djouma               | 150     | ”          |
| Lefini               | 50      | ”          |
| Mpaka                | 75      | ”          |
| Alima                | 300     | ”          |
| Likouala             | 300     | ”          |
| Bounga               | 150     | ”          |
| Lac Matoumba         | 250     | ”          |
| Oubangi              | 1000    | ”          |
| Bossira              | 360     | ”          |
| Ikelemba             | 150     | ”          |
| Loucongo             | 810     | ”          |
| Lopori               | 300     | ”          |
| Mongala              | 200     | ”          |
| Itimbiri             | 200     | ”          |
| Arouhouimi           | 200     | ”          |
| Lomami               | 1000    | ”          |
|                      | — — — — | ”          |
| Total                | 11,500  | ”          |

Personne n'osera certes traiter, après avoir entendu ce qui précède, mon hypothèse d'exagérée lorsque je dirai que j'estime que peu d'années suffiront pour que le trafic de ces marchandises, actuellement sans valeur pour notre commerce, le devenant par la construction du chemin de fer, n'en double, n'en triple, n'en quadruple le trafic actuel pour en arriver à celui que j'ai établi et que j'ai rapporté en citant l'extrait de

l'ouvrage sur le Congo publié à Bruxelles par M. Wauters en 1885.

Il est donc également certain par ces données qu'après peu d'années d'exploitation seulement, le chemin de fer du Congo trafiquera assez de marchandises pour donner non pas 2,500,000 de bénéfices bruts mais bien 2,500,000 de bénéfices nets assurant ainsi au bout de peu de temps 10 % à ses actionnaires. J'ajouterai, ainsi que l'ont fait remarquer plusieurs journaux de notre pays, que l'attention de l'Europe entière est attirée sur l'entreprise du chemin de fer du Congo, qui permettra l'accès de l'Afrique centrale par la côte occidentale, la seule désormais accessible puisque le Soudan est abandonné par Emin Pacha, que Stanley revient et que l'expédition Peters a été massacrée.

Un autre journal ajoute et nous sommes heureux de pouvoir le répéter ici :

« Au triple point de vue humanitaire, politique et commercial, il faut se féliciter de savoir le succès de cette entreprise assuré et ce sera un grand honneur pour la Belgique d'y avoir largement contribué, de même que cela lui sera un précieux avantage. »

Ceci ajouté à ce que j'ai dit précédemment fait facilement augurer des bénéfices certains que réaliseront les actionnaires actuels du chemin de fer de l'État indépendant du Congo.

Quant au IV :

Qu'aucune éventualité politique ne semble pouvoir ébranler la sécurité, pour l'avenir, de l'État indépendant du Congo.

Il me semble inutile de le développer, car chacun de vous, Messieurs, doit avoir sa conviction faite à ce sujet.

Combien ne devons nous donc pas de reconnaissance à notre Auguste Souverain, qui loin d'avoir été encouragé au début, a su, par ses sacrifices personnels de toute nature et une rare persévérance, nous créer un *État nouveau* qui sauvera notre commerce et notre industrie.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 25 FÉVRIER 1890.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Réception de S. E. Caratheodori Efendi, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Turquie. — 2° Procès-verbal. — 3° Correspondance. — 4° Sociétés correspondantes. — 5° Nécrologie. Décès du R. P. Perry, membre correspondant. — 6° Dépôt d'une lettre de M. le Dr VAN RAEMDONCK et réponse de M. le général WAUWERMANS. — 7° Conférence sur *la Chine*, par M. ANDELSMAN, voyageur ottoman.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place S. E. Caratheodori Efendi, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Turquie, M. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte O. Le Grelle, trésorier, et M. Andelsman, voyageur ottoman.

---

1. M. le président, s'adressant à S. E. M. Caratheodori, remercie S. E. de l'honneur qu'il fait à la société en se rendant à son invitation pour entendre le récit des voyages de son compatriote M. Andelsman. La société s'estime heureuse de recevoir le représentant si distingué d'un peuple ami dont les relations avec la Belgique tendent tous les jours à prendre plus d'importance avec le port d'Anvers.

S. E. remercie M. le président des paroles flatteuses qu'il vient de prononcer. Les sympathies de la Belgique et de la Turquie sont réciproques ; les relations, parmi lesquelles il faut compter celles de la métropole belge, ont toujours été des plus cordiales. S. E. sera heureuse de pouvoir contribuer constamment à leur développement.

---

2. Le procès-verbal de la séance du 10 janvier dernier est lu et approuvé.

---

3. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Jacq. Langlois, vice-président, et Alfred Geelhand s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion.

— Il est donné lecture d'une lettre du conseil de direction de la commission géologique de Belgique, transmettant un exemplaire des arrêtés royaux du 31 décembre 1889 et du 3 janvier 1890 concernant la réorganisation du service de la confection de la carte géologique de Belgique.

— La société a reçu :

1° De M. le directeur du service de la statistique générale de Belgique, un exemplaire de l'*Annuaire statistique de Belgique pour l'année 1889*, t. XX.

2° De M. H. Altenrath, directeur de l'école industrielle d'Anvers, un tableau de ses observations météorologiques pendant le mois de janvier écoulé.

3° De MM. Laillet et Suberbie, un exemplaire de leur carte de Madagascar. (*Remerciements*).

4. *Sociétés correspondantes.*

— Le comité du cercle des naturalistes hutois demande l'échange des publications (*Accordé*).

---

5. M. le secrétaire général dépose une notice nécrologique sur le R. P. Perry, membre du congrès de géographie d'Anvers de 1871 et membre correspondant de la société depuis sa constitution.

Le R. P. Perry, de la compagnie de Jésus, était né à Londres le 26 août 1833. Après avoir suivi avec grand succès les cours de mathématiques à l'université de cette ville, il fut nommé en 1859 professeur de mathématiques et directeur de l'observatoire au collège de Stonyhurst (Lancashire). Quatre ans plus tard, il quitta ce poste pour commencer ses études théologiques ; aussitôt qu'elles furent terminées, en 1868, il reprit la direction de l'observatoire et continua à remplir ces fonctions jusqu'à sa mort.

A diverses reprises le gouvernement anglais appela le R. P. Perry à faire partie des expéditions scientifiques chargées d'aller observer les éclipses du soleil ; la première à laquelle il prit part fut celle de 1870 en Espagne. En 1874, le directeur de l'observatoire de Greenwich le choisit comme chef de la mission envoyée à l'île Kerguelen, dans l'océan Indien, pour y observer le passage de Vénus, et lorsque ce phénomène se produisit une seconde fois en 1882, le P. Perry était installé à Madagascar. Lors de l'éclipse totale du 29 août 1886, la station de Carriacou (Antilles) lui fut confiée et l'année suivante il se rendit dans le même but en Russie, accompagné du D<sup>r</sup> Copeland. Enfin, au mois de novembre dernier, il s'embarquait pour les îles du Salut (côtes de la Guyane) pour y étudier l'éclipse totale du 22 décembre. Le climat de cette contrée lui fut fatal et il succomba à une attaque de dyssenterie le 27 décembre 1889,

après avoir, comme il le disait lui-même, réussi mieux que jamais dans ses observations.

Le P. Perry s'était spécialement consacré aux études de physique solaire, dont annuellement il publiait les résultats avec ses autres observations météorologiques et astronomiques ; il faisait régulièrement hommage de ses publications à notre société qui avait l'honneur de le compter parmi ses membres. Il fit également un relevé magnétique de la Belgique ainsi que de l'est et de l'ouest de la France, et prit part au congrès international d'astrophotographie tenu à Paris en 1887.

Le P. Perry était conseiller de la société royale de Londres, membre de la société royale de météorologie, de la société de physique de Londres, etc. et occupait à sa mort la chaire de président de la société astronomique de Liverpool.



6. M. le président communique une lettre qu'il a reçue de M. le Dr J. Van Raemdonck et la réponse qu'il y a faite :

» Saint-Nicolas (Waas), 17 février 1890.

» *Monsieur le Président de la société de géographie d'Anvers.*

« Après avoir avancé, dans le *Bulletin* de la société royale de géographie d'Anvers, que « *Anvers est la patrie de Mercator* » (t. VI, p. 242) et que « *Gérard Mercator était Anversois* » (t. XIII, p. 275), vous ne pouvez être surpris d'apprendre que ces propos sont réfutés dans les *Annales* du cercle archéologique du pays de Waas qui vont paraître dans peu de jours.

» En ne répondant pas à ces propos, la direction de ce

cercle a pensé qu'elle aurait paru y acquiescer par son silence et accepter les conséquences qui en découleraient pour le pays de Waas au point de vue de la naissance de Mercator ; et elle a chargé de la réfutation le biographe de Mercator, qui a cru de son devoir d'accepter cette tâche dont il s'est acquitté dans des termes d'une honnête polémique.

» Un sentiment dont nos bonnes relations vous feront connaître la nature m'a engagé à vous notifier ma prochaine réfutation dont je vous enverrai un exemplaire, si vous m'en exprimez le désir.

» Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

» Docteur J. VAN RAEMDONCK. »

---

» Anvers, le 18 février 1890.

» MON CHER CONFRÈRE,

« En lisant le compte rendu de deux petits discours prononcés à la société de géographie, (dont l'un au moins était improvisé) dans lesquels je qualifiais, d'une manière générale, Mercator (né à Rupelmonde) d'*Anversois*, tout comme on qualifie ordinairement Claude Ptolémée (né à Peluse ou à Ptolémaïs de Thébaïde) d'Alexandrin, sans me préoccuper autrement du lieu de sa naissance, vous avez ressenti une impression douloureuse, et sans rechercher si ma qualification se rapportait au lieu de naissance ou à l'école dont Mercator fut la gloire, vous vous êtes demandé si tel devrait être le triste résultat des longs travaux, de la sévère et patiente enquête à laquelle vous avez soumis la vie de notre illustre savant, qu'un détail aussi intéressant que celui du lieu de sa naissance put continuer à être l'objet de doutes ! C'est, mon cher Confrère, faire preuve de

trop de modestie et m'attribuer plus d'ignorance que je ne le mérite.

« Je conçois que vous, qui êtes *Waisien*, vous soyiez fier d'avoir pour compatriote un grand homme aussi célèbre, mais quel intérêt voulez-vous que moi, qui ne suis ni Anversois, ni Rupelmondois, j'aie à vous contester le lieu de sa naissance ? Je ne crois pas que l'un ou l'autre puisse ajouter à sa gloire, et pour ma part, ce dont je m'enorgueillis avant toute autre chose, c'est qu'il soit *Belge*. Nous sommes placés sous ce rapport, mon cher Confrère, dans des conditions absolument différentes. Vous avez heureusement pu vivre à l'ombre de votre clocher, qui vous a inspiré l'idée patriotique de célébrer l'un des enfants de votre localité. Moi, depuis plus de quarante ans, j'ai quitté mon clocher pour servir mon pays, et j'ai acquis la conviction que la tendance au particularisme qui s'accroît chaque jour davantage dans notre patrie est un véritable malheur. Permettez-moi de réagir contre cette tendance, de toute mon énergie, dans la mesure de mes moyens.

« J'ai en si haute estime vos travaux, l'esprit consciencieux, persévérant et juste qui y préside, que je n'hésite pas à vous donner la plus complète satisfaction, en déclarant que je ne crois pas *qu'un homme de bonne foi puisse encore prétendre que Mercator soit né ailleurs qu'à Rupelmonde, ni ait un autre nom que de Cremer*, ainsi qu'on pouvait le croire avant vous : Cette question est pour moi définitivement jugée.

« Pourquoi alors avoir dit qu'il est Anversois, me direz-vous ?

« Pierre-Paul Rubens, le chef reconnu de notre grande école de peinture, a été souvent qualifié d'*Anversois* ou de *Flamand*, sans que ceux qui employaient ce mot aient prétendu qu'il fut des Flandres ou décidé s'il était né à Anvers ou à Cologne. Tous les jours Maltebrun, né en Danemark, n'est-il pas qualifié de *Français* ? Je suis parfaitement convaincu qu'il y a un réel danger à prendre les choses trop à la lettre, sur cette matière ; il n'y a pas longtemps, il me tombait sous le main en France, un livre d'étude, où, admettant avec

vous que Rupelmonde était la patrie de Mercator, l'auteur ajoutait qu'il était donc de Flandre, et que la Flandre étant vassale de la France, Mercator était Français ! N'avons-nous pas vu souvent traiter de *Mayençais*, d'*Africains*, etc. les généraux qui se distinguèrent à Mayence, en Afrique !! En qualifiant Mercator d'*Anversois*, je n'ai pas entendu donner d'autre portée à cette affirmation, mais à cette portée généralisatrice j'attache de l'importance, parce qu'elle répond à une idée plutôt qu'à un fait accidentel.

» Je suis pour ma part, convaincu, de l'existence en Belgique d'une grande *école de géographie*, qui se manifeste par un vaste ensemble de publications d'un caractère tout spécial et facile à déterminer ; cette école rivalise de gloire avec les écoles les plus illustres : *l'école d'Alexandrie* dans l'antiquité, *l'école de Venise* au moyen âge, *l'école* (ou académie) *de Sagres* à la Renaissance. Pas plus que l'école de Venise, l'école belge, dont le siège et le centre de production principal se trouve à Anvers, la ville cosmopolite qui répand ses publications dans le monde entier, n'a d'enseignement proprement dit et ne peut être nommée *école* qu'en donnant à ce mot la signification de « *manière commune* ». Elle se développe dans des ateliers isolés, indépendants, mais obéissant évidemment à des tendances identiques, tout comme son *école de peinture*. Vous vous étonnez, mon cher Confrère, que j'indique Mercator et Ortelius comme membres de cette école, faisant remarquer que Mercator vivait à Louvain. Je pourrais vous citer des membres de l'école vénitienne qui vivaient à Gènes, à Pise, à Rome, à Amalfi, et même en Espagne. Je n'hésite pas non plus à considérer Mercator comme le chef de cette école anversoise, comme son véritable créateur, et à le placer, au point de vue scientifique, au-dessus d'Ortelius. N'est-ce pas rendre hommage à sa gloire que de dire qu'il fut un *Anversois* ? Ne serait-ce pas méconnaître la portée de son œuvre que de la considérer comme isolée ?

» S'il y a pour l'homme, en général, deux patries : « la

terre qui l'a vu naître » et « la société politique dont il est membre », il en est pour le savant et pour l'artiste une troisième « le groupe dont il fait partie, dont il partage les idées et pratique la manière » qu'on nomme spécialement *l'école*.

» Comment voulez-vous qualifier Mercator ? Il est né à Rupelmonde, faut-il le nommer un Rupelmondois ? Ce sera sans doute rappeler le lieu de sa naissance, mais comme je ne sache pas que Rupelmonde ait exercé aucune influence sur les progrès de la géographie, ce sera méconnaître absolument la valeur scientifique de son enfant ! Ses travaux furent tous exécutés à Louvain ou à Duysbourg. Faut-il dire qu'il fut Louvaniste ? Ce serait le ravalier au rôle de Gemma Frisius, et en faire un disciple de l'école ptoléméenne dont Mercator s'est séparé manifestement. Ce qui caractérise sa *manière*, c'est un état intermédiaire entre *l'école ptoléméenne* allemande et *l'école nautique vénitienne*, manière qui lui est commune avec tous les *Anversois*, y compris l'Italien Ottavius Pizanus. En qualifiant Mercator de chef de l'école anversoise, je crois faire plus d'honneur à Rupelmonde qui lui donna naissance, que Rupelmonde, en le réclamant comme son fils scientifique, ne ferait rejaillir de gloire sur lui. C'est le propre des grands hommes d'ennoblir les villes ou les pays où ils ont vu le jour.

» Mercator occupe dans l'histoire des sciences de son temps une place considérable, mais il eut le malheur de voir détruire et fausser son œuvre par des Hondius, plus marchands que géographes. La gloire de Mercator a survécu sans doute, mais il vous doit d'avoir rajeuni ses titres scientifiques, en recherchant, classant, rétablissant l'époque, le caractère et l'importance de chacune de ses œuvres. Vous avez démontré par sa biographie qu'il fut un géographe savant, habile et consciencieux. Ce n'est qu'en le rattachant à une école et à une époque, que l'on démontre aussi qu'il fut réellement un réformateur.

» En demandant à Anvers que l'on élève une statue à cette école, rappelant les hommes les plus remarquables groupés autour de Mercator, était-il logique de qualifier celui-ci de

Rupelmondois ? J'ai préféré rappeler le lustre qu'il jeta sur Anvers.

» A l'avenir je ne réponds pas, mon cher Collègue, de ne plus retomber dans le péché que vous me reprochez, mais ce à quoi je m'engage, c'est à éviter d'être désagréable à un confrère que je tiens en haute estime.

» H. WAUWERMANS. »

---

7. M. le président donne la parole à M. Andelsman, voyageur ottoman. L'orateur entretient l'assemblée de ses pérégrinations dans l'empire chinois et donne des renseignements étendus sur les usages, les mœurs et les coutumes de cet immense pays, qui commence à sortir de son isolement séculaire et où la Belgique pourrait trouver de nouveaux débouchés pour ses produits.

Des applaudissements unanimes accueillent le conférencier, et M. le président, après avoir vivement remercié M. Andelsman, lève la séance à 10 heures.

---

# LA CHINE

par M. GEO. ANDELSMAN, voyageur ottoman.

---

Après avoir visité l'Australie, après avoir parcouru les mers du Sud, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, Loyalty, les Nouvelles-Hébrides, Fidji, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, célèbre par l'épouvantable expédition du marquis de Rays, je résolus de me rendre en Chine.

Je n'ai pas l'intention de faire le récit de mes impressions de voyage ; je sais trop que tout voyageur est porté à exagérer ce qu'il a pu voir, mais enfin il faut admettre qu'en sept années consécutives bien des incidents peuvent se produire ; j'ai supporté bien des vicissitudes, bien des misères ; des épisodes émouvants, touchants ont eu lieu et qui pourraient vous intéresser, mais je tiens avant tout à ne pas être taxé d'exagération.

Ainsi, à mon arrivée en Chine, je visitai d'abord les villes ouvertes aux Européens, telles que Hong-Kong, Macao, Shanghai, puis petit à petit Swatow, Amoy, Canton, Whampoa, Foochow, Ning-Po, Tientsin, Wen-Chow, Chifoo, puis enfin je poussai dans l'intérieur jusqu'à Hankow sur le Yang-tse-Kiang à 600 milles des côtes, et à Chung-King à 1250 milles de la mer.

C'est vers cette époque que les hostilités franco-chinoises eurent lieu ; après avoir subi divers examens, je fus nommé

interprète de première classe et c'est en cette qualité que j'assistai à presque tous les épisodes de la guerre navale.

Envoyé à Formose, je débarquai à Kelung aussitôt après le bombardement et j'y restai plus de six mois.

Formose, une des plus grandes îles de l'Asie, est habitée par un peuple sauvage, brave, guerrier, ne vivant que de la chasse.

Les Chinois qui occupent aujourd'hui la côte ouest de l'île craignent beaucoup les Formosiens. Ils se maintiennent dans leurs positions et ne s'aventurent pas à l'intérieur.

Le sol est fertile, la végétation est partout riche et luxuriante.

Le riz, le sucre, le thé et le camphre sont les principaux produits cultivés et exportés ; comme le fait justement remarquer le consul général de Belgique à Shanghai, dans son rapport publié dans le dernier *Recueil consulaire*, les richesses minérales de Formose sont immenses et doivent attirer l'attention des Européens.

Malheureusement deux grands inconvénients s'opposent à ce que Formose devienne jamais un grand centre d'opérations.

1° Les ports sont d'un accès difficile et les navires ne s'y trouvent pas en sûreté. Tels sont : Keelung et Tamsui au nord, Takao et Tauwan-Fu au sud.

2° Le climat. En été la chaleur est excessive et, par contre, l'hiver ou plutôt la saison pluvieuse est épouvantable. Ce n'est pas de la pluie, c'est une inondation, c'est une trombe persistante renversant tout, détruisant arbres, huttes, submergeant des villages entiers, charriant journellement de nombreux cadavres.

C'était pour moi un affreux spectacle, mais aussi un vrai supplice. Obligé de rester à terre, je vivais dans l'eau ; je cherchais vainement un refuge pour manger ou pour dormir, l'eau finissait toujours par me gagner. Je m'étendais d'abord sur des chaises, puis sur les tables, puis sur les toits des maisons, la tête sur une pierre en guise d'oreiller, vêtu de

caoutchouc et de gigantesques bottes, tout était inutile ; à force d'être exposés, mes imperméables n'étaient plus que des éponges.

Les indigènes, accoutumés à ce climat, se tiennent sur leurs gardes et sont prêts à chercher, à la mauvaise saison, un lieu plus favorable.

Malgré ces contrariétés, malgré la guerre, j'ai conservé un assez bon souvenir de Formose et de ses habitants. Un soir, me trouvant dans une de leurs huttes, fumant tranquillement un mauvais manille, une vieille femme s'approcha de moi et m'offrit sa pipe. Dès que j'eus accepté, elle me demanda mon cigare ; après en avoir tiré quelques bouffées, elle témoigna sa vive satisfaction par des cris et par de bruyants éclats de rire. Le cigare alors passa de bouche en bouche et me fut religieusement rendu, après que chacun y eût goûté. Inutile d'ajouter que je n'en fis pas un long usage.

Les Indo-Chinois, en général, travaillent aussi peu que possible ; ils passent leur temps à fumer, à mâcher du bétel, qui leur donne un aspect repoussant, lèvres sanglantes, dents noires et rouges, ou mieux encore à chasser sur la tête les uns des autres un gibier.... je n'achève pas, mais c'est pour eux une distraction et un mets agréable. Je dois cependant dire que la nouvelle génération n'adopte pas ouvertement ces épouvantables coutumes et j'ajouterai même qu'il y a aujourd'hui un grand nombre d'hommes distingués parmi eux. Ainsi M. Petrouski, un véritable lettré, professeur au collège des interprètes de Saïgon, auteur de divers ouvrages fort appréciés, m'a grandement facilité l'étude de sa langue maternelle. C'est un homme d'un rare savoir et d'une vaste intelligence. Je suis heureux de saisir cette occasion pour lui envoyer l'expression de ma gratitude.

De Formose, je fus appelé à me rendre en Cochinchine ; c'est là que je fis mon plus long séjour. Vivant à la façon des indigènes, perpétuellement en contact avec eux, parcourant le pays entier, soit à pied, soit en char à buffles, je perdis

peu à peu mes goûts, mes sentiments, mes idées européennes, de sorte qu'aujourd'hui je suis loin de trouver répugnant tel ou tel plat annamite, ridicules, telles ou telles mœurs cambodgiennes, sauvage, ou si vous préférez non civilisée, la race chinoise en général. Ce n'est pas notre civilisation, mais ce n'en est pas moins une civilisation à part, plus avancée que la nôtre sur certains points, mais très arriérée, à notre avis, sur beaucoup d'autres.

D'abord, la désignation de Chine et de Chinois n'est pas juste ; ces noms qu'on leur applique généralement, n'ont aucune signification dans leur langue. Le pays, proprement dit, s'appelle *Cathay* et la population se compose d'éléments disparates et de races essentiellement différentes par les mœurs, les coutumes et le langage même.

Le Céleste Empire est sous la domination des Tartares-Mandchoux depuis 250 ans. Leur volonté est respectée dans tout l'empire, bien qu'à vrai dire, le Chinois ait absorbé le Mandchou.

Un fait curieux à citer, c'est que sur la scène, le Tartare a toujours le dessous, de même que dans nos pantomimes le représentant de l'autorité est toujours bafoué et rossé.

Comme signe distinctif, le Tartare porte les cheveux et la natte pendante ; le Chinois se rase à l'exception de la natte, qu'il porte souvent enroulée.

Le Tartare est trop fier pour exercer un commerce quelconque, même quand il a des capitaux.

Le Chinois, au contraire, trafique de tout, surtout quand il a de la fortune.

Le Chinois professe un certain mépris pour l'Européen, le Tartare tourne ses regards de notre côté.

En résumé, j'ai toujours eu à me louer des mandarins tartares et toujours à me plaindre des mandarins chinois.

Cette différence établie, j'appliquerai désormais le nom de Chinois à tous les habitants du Céleste Empire.

Le Chinois est idolâtre. Il a le San Kiaô, c'est-à-dire les trois

religions : le confucianisme fondé par Confucius ; le bouddhisme fondé par Shakiamuni ; le taouisme fondé par Laotszu.

Aucune d'elles n'est religion d'État, bien que le confucianisme passe parfois comme tel à cause de sa grande influence dans le monde officiel.

Toutes les trois sont tolérées et reconnues par l'État ; leurs frais sont supportés par la caisse spéciale de l'empereur.

Le Chinois peut vivre suivant le taouisme, célébrer le mariage d'après Confucius et mourir dans les bras de Bouddha.

Les principes du San Kiao sont la nature, les ancêtres, les héros ; mais le respect des ancêtres constitue la croyance la plus sacrée, le culte le plus respecté et en même temps le plus respectable des Chinois, des Annamites, des Tonkinois, des Mois, des Cambodgiens, des Laotiens, etc.

Des tablettes ornées d'inscriptions aux noms des morts se rencontrent partout et servent d'autel.

Quoi de plus beau, quoi de plus digne que cet amour poussé jusqu'à l'adoration !

N'est-ce pas là la meilleure morale en action ?

Le taouisme, beaucoup moins répandu que le bouddhisme, a pour principe que chaque matière possède une âme, qui, en dehors de l'élément, devient un génie. Ce qui m'a frappé dans les prières des taouistes, c'est la fréquente répétition des trois mots suivants :

YE, ce qui ne se voit pas.

HE, ce qui ne s'entend pas.

WEI, ce qui ne se sent pas.

On remarquera dans ces mots, qui n'ont aucun sens dans la langue chinoise, une certaine analogie avec le mot hébreu Yehovah et l'on en a conclu que Laotzu, fondateur de cette religion et contemporain de Confucius (V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), a dû parcourir l'Occident et s'y rencontrer avec des Israélites.

Par suite de leurs différents cultes, les Chinois ont un grand nombre de jour fériés, tous consacrés à leurs divinités particulières. ! Les grandes fêtes sont célébrées avec beaucoup plus

de pompe que les fêtes civiles ou religieuses en Europe ; une foule immense assiège les temples, les travaux cessent partout, on ne s'occupe que de jeux, de festins, de spectacles. Mais la plus brillante fête chinoise est sans contredit la fête des Lanternes. On peut dire que la Chine est toute en feu, c'est une illumination générale, car dans cette fête on allume sans exagération plus de 200 millions de lampions.

Il ne faut pas oublier que les lanternes chinoises sont d'un travail si recherché que le prix s'élève parfois à 400 et 500 frs. chacune ; j'en ai vu de 10 mètres de circonférence, véritables monuments où l'on pourrait manger, dormir, recevoir des visites et faire des conférences.

Une autre supériorité de la Chine, c'est le feu d'artifice, c'est le vulgaire pétard ! Il est impossible de se faire une idée de l'éclat de ces fêtes de nuit, d'une originalité et d'une magnificence extraordinaires.

Les feux d'artifice sont très populaires ; on en fait usage dans toutes les cérémonies, mariages, naissances, processions et jusque dans les enterrements.

Les pauvres se contentent de faire brûler des pétards attachés de façon à former une chaîne de 8 à 10 mètres et suspendus au toit de la maison ou au bout d'un mât. On met le feu à l'extrémité pendante, les pétards sautent en faisant un vacarme d'autant plus grand que c'est par milliers et milliers de paquets qu'on les allume au même moment.

Entrons maintenant dans leur vie privée. J'ai assisté souvent à des mariages ; en général, voici comment ils se pratiquent :

Deux jeunes gens ayant le même nom de famille ne peuvent se marier. Or, comme il n'y a en Chine qu'une centaine de noms de famille, cette loi empêche bien des mariages. Une tradition veut que ce peuple ait été fondé par une colonie de 100 familles venue du nord-ouest. Les descendants de ces familles portent le même nom et se considèrent tous comme parents ; c'est la seule raison apportée à cette anomalie.

Des entremetteuses se chargent de toutes les démarches ;

les agences matrimoniales y sont d'utilité publique. Ainsi les conditions du contrat sont fixées avant que l'homme ait vu sa future ; en Europe, il demanderait au moins sa photographie ! La femme ne reçoit jamais de dot, c'est au contraire le fiancé qui doit remettre une certaine somme au père de la jeune fille, soi-disant pour couvrir les frais du mariage.

Du moment où les fiançailles sont publiées, la fiancée doit se tenir sur une grande réserve (n'oubliez pas qu'en Chine et surtout au sud les mœurs sont très relâchées) ; elle adopte une nouvelle coiffure, une autre toilette, doit porter d'autres vêtements et, quand elle sort, c'est dans une chaise hermétiquement fermée.

Le moment solennel arrive. Une procession est organisée ; c'est un défilé interminable de porteurs de bannières, de lanternes, d'oriflammes, de chaises, de tables portant le trousseau, les effets, la batterie de cuisine, etc., au milieu des cris, des vociférations, des pétarades. Le défilé se termine par la chaise dans laquelle se trouve renfermée la fiancée.

En arrivant chez le futur, celui-ci doit attendre à la porte pour recevoir sa dame, mais souvent il se sauve au lieu de se présenter. Il faut alors le chercher, le dénicher pour l'amener devant sa fiancée, toujours renfermée dans sa cage. Elle en sort enfin, le visage recouvert d'un voile épais et la cérémonie a lieu devant les tablettes des ancêtres et en présence de tous les parents. Après les prières et les genuflexions de rigueur, on lit quelques maximes. Alors l'instant le plus émouvant pour l'infortuné fiancé arrive ; sa future va enfin se montrer à lui, visage découvert.

Enfin un grand repas, comme le Chinois seul peut le comprendre et le prendre, est servi. Les hommes ont leur salle de festins présidée par le fiancé et les femmes se tiennent à part sous la présidence de la bienheureuse épouse, pendant qu'une bruyante musique retentit.

Aussi jugez de l'impatience du pauvre mari obligé de ronger

son frein, quand vous saurez que ces festins durent parfois trois jours!

Les quelques Européens qui, comme moi, ont vécu plusieurs années en Chine, n'ont pas adopté entièrement ces coutumes. Ils se contentent, après entente préalable, de verser une certaine somme au père et ils emmènent la fille voilée ou sans voile.

La principale occupation des Chinoises est la toilette. Elles passent leur temps à se farder, à se peindre le visage, à se coiffer, à combiner leurs mouvements soit en marchant soit en s'asseyant, de façon à ne déranger en rien la symétrie de leurs robes. On voit des femmes dont le visage est couvert de tant de blanc, de tant de rouge, qu'il est absolument devenu un masque. L'éventail est indispensable pour les deux sexes.

Les gens riches portent les ongles très longs, parfois de 6 à 8 centimètres, sans doute pour indiquer qu'ils ont des domestiques à leur service. Effectivement, ils ne peuvent rien faire, le moindre mouvement des mains pour saisir un objet quelconque leur cause un véritable supplice.

Puisque je traite des mains, je puis passer sans transition aux pieds.

La coutume de presser les pieds des petites filles, dès leur enfance, tend considérablement à disparaître. On ne voit plus guère que des vieilles femmes se traîner péniblement en s'appuyant sur leur parasol; la jeune fille et la jeune femme d'aujourd'hui ne sont plus astreintes à cette horrible torture.

En Europe, on a de la peine à comprendre un goût aussi absurde et cependant n'y en a-t-il pas un autre tout aussi ridicule et certainement plus fatal à la santé des femmes; je parle du corset et de cette manie de s'amincir la taille contre nature.

Dès qu'un Chinois est sur le point d'expirer, on lui met dans la bouche une pièce d'argent et l'on s'empresse de lui fermer la bouche et les oreilles.

A peine est-il mort, qu'on fait un trou au plafond ou au toit afin de laisser une issue à l'âme du défunt.

Le fils aîné ou le plus proche parent va à la rivière prendre l'eau destinée à laver le corps et la figure du mort.

Les bonzes ont eu le temps d'accourir avec leurs tams-tams, leurs gongs et leurs cymbales ; ils rédigent les inscriptions qui doivent être placées sur les tablettes de la famille, car chaque mort devient immédiatement un ancêtre.

Pendant trois jours, ces bonzes remplissent le voisinage de leurs lamentations, de leur musique infernale. Passez-moi ce terme appliqué à un concert religieux.

Le jour des obsèques arrive enfin ; le mort, revêtu de ses plus beaux habits, est déposé au fond d'un cercueil. Je dois dire, entre parenthèses, que les cercueils chinois, faits des bois les plus riches, sont des merveilles de solidité et de beauté.

Le prêtre s'avance en tête du cortège, récitant ses prières, semant sur la route des morceaux de papier doré, pour apaiser les mauvais génies, et frappant deux bassins en cuivre l'un contre l'autre pour les effrayer. Le corps vient ensuite, suivi d'une foule toujours considérable.

Au moment où le cercueil est descendu dans la fosse, de bruyants feux d'artifice sont tirés.

Le deuil dure deux et même trois ans.

Une autre cérémonie funèbre digne de remarque, c'est la fête des ancêtres, équivalant au jour des Morts.

Les branches de saule dominant ; les sampans, les maisons, les pagodes en sont ornés, on en porte sur soi et l'on se dirige vers les tombeaux, après s'être muni de liqueurs, de viandes, etc. ; on se prosterne à plusieurs reprises, puis on se livre aux douceurs du festin.

Cette façon de fêter les morts me rappelle l'enseigne d'un estaminet situé à Paris vis-à-vis du Père Lachaise :

Ici, on est mieux qu'en face.

Il n'y a pas de Père Lachaise en Chine ; les cimetières

clos y sont inconnus ; on enterre les morts un peu au hasard, dans les champs, sur la route, sur une colline, n'importe où, mais jamais dans l'intérieur d'une ville.

Puisque je viens de dire que dans toutes les cérémonies asiatiques les festins jouent un grand rôle, permettez-moi de vous en donner un menu.

On débute par le dessert, puis viennent ces plats étranges qui ont toujours eu le don d'exciter la curiosité des Européens, bien que fort peu aient eu le courage de s'en rendre compte.

Ainsi pour ma part, j'ai mangé des œufs de tortue de mer, des bourgeons de bambou, des côtelettes de chien, du gigot de tigre, des nids d'hirondelles etc., etc.

Je m'arrête, car je ne tiens pas à vous causer d'indisposition !

Le seul plat que l'Européen ait toujours mangé avec plaisir, c'est le cari. Très relevé, coloré de safran, accommodé aux crevettes ou au poulet, c'est un mets excellent, qui permet de résister aux plus grandes chaleurs et aux intempéries du climat.

Les Chinois n'ont ni cuiller ni fourchette ; ils se servent très habilement de baguettes.

Ils boivent du thé noir ou du thé rouge dans de fort petites soucoupes ; ils n'y mettent jamais de sucre. Ce qu'on appelle en Chine thé rouge est désigné en Europe comme thé vert. C'est un thé spécialement préparé avec de l'indigo pour les Européens ; aussi je puis vous assurer que le Chinois se gardera bien d'y goûter.

Un fait qui m'a également surpris, c'est l'horreur que les Chinois, les Annamites et autres peuples témoignent pour le lait. Ils prétendent que c'est du sang blanc, ce qui ne les empêche pas d'en fournir aux Européens.

Je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant l'histoire suivante. Un de mes amis avait une vache ; l'indigène qui en prenait soin volait chaque jour une partie du lait pour le revendre à d'autres Européens. Mais, un beau matin, son maître le surprit en flagrant délit et, pour le punir, le força

d'avalier tout le lait volé. C'était là le plus grand châtement qu'on pût lui infliger.

Parmi les divertissements auxquels se livre l'Asiatique, vient en premier rang le théâtre.

Le spectacle est beaucoup plus répandu en Chine qu'en Europe, bien que le comédien et l'auteur y soient méprisés. Les rôles de femmes y sont toujours remplis par des jeunes gens. Les troupes se montrent sur les places publiques ou vont de maison en maison ; dans les grandes villes, il y a des théâtres fixes. Les représentations durent parfois 24 heures ; le prix des places est très modique, car le public s'y renouvelle sans cesse.

Voici comment se compose l'orchestre. Les musiciens sont accroupis sur une natte et tiennent, les uns des tam-tams doubles, les autres des cymbales ou des hautbois, celui-ci un violon à deux cordes, rendant des sons épouvantablement aigus, celui-là une guitare à trois cordes dont les sons se rapprochent de ceux de la vielle. L'ensemble produit une cacophonie telle, qu'on se sauve immédiatement sans entendre le reste.

Quant aux décors, *Salammo* n'a pas à craindre de comparaison. Supposez que cette scène représente un petit jardin, si le tableau suivant doit représenter un salon, un château, une forêt, l'acteur se lève et annonce : nous sommes au salon, au château, dans une forêt.

A son entrée, l'artiste doit déclarer et expliquer ce qu'il est. Ainsi il vous dira froidement : je suis à cheval !

Les artistes qui représentent des guerriers ou de grands personnages doivent porter des masques affreux, terribles, crier, s'époumonner et faire d'immenses gambades. C'est la marque d'un grand courage.

Quant à la musique vocale et instrumentale, elle est tout simplement horrible, effroyable, assourdissante.

On a prétendu que le théâtre est une école de morale. Singulière prétention, si elle s'applique au théâtre chinois.

Ainsi, j'ai assisté à la scène suivante : Un jeune guerrier fait une déclaration à une adorable jeune fille de douze printemps

et lui demande à se marier. Par modestie, et suivant son rôle, la jeune fille devait hésiter ; elle fit comprendre par gestes qu'elle avait peur du mariage, mais ces gestes furent d'une telle nature qu'il me serait très difficile de les reproduire ici. Et cependant un éclat de rire général les accueillit!

Le Chinois est très entreprenant, très actif, très sobre, mais par contre il est très joueur. J'en ai connu un qui, après avoir perdu tout ce qu'il possédait, espèces, marchandises, effets, créances, etc., est arrivé à se mettre lui-même en vente pour une somme d'environ 10,000 francs, en proposant de rester cinq ans révolus au service du vainqueur. L'enjeu fut accepté pour 3,000 francs ; le malheureux perdit encore et s'arrachait quelques débris de sa queue lorsque son nouveau maître lui intima l'ordre de se rendre immédiatement à sa nouvelle demeure, ce qu'il fit sans murmurer.

Le Chinois est joueur, mais il n'est pas buveur ; ainsi un de leurs plus grands plaisirs consiste à deviner les nombres ; c'est du reste le jeu italien appelé la *mourre*, mais ce qui en fait l'originalité, c'est que le perdant seul doit boire, bon gré mal gré, le sam-chou, et que c'est le gagnant qui paye.

Heureusement les Chinois ne se livrent à tous leurs divertissements que pendant les jours de fête.

En arrivant dans n'importe quelle ville du littoral, on est d'abord frappé par le grand nombre de jonques. Il existe beaucoup plus de variétés de navires chinois qu'on ne le suppose en Europe.

Les Chinois ont toujours été d'excellents marins, d'habiles pêcheurs ; l'adresse et l'agilité de leurs pilotes sont proverbiales.

Bien qu'on leur attribue l'invention de la boussole, on ne se sert pas plus, sur les barques, de cet instrument que du compas, du sextant, etc. On se dirige d'après les courants, les caps et les vents.

Rien qu'à Hong-Kong, plus de 30,000 familles vivent dans leurs jonques ou sampans et gagnent leur pain ou plutôt leur

riz, soit en pêchant, soit en faisant le service des navires mouillés en rade.

Je me rappelle un stratagème employé par des Chinois pendant le blocus de Formose. Surpris près des côtes par une baleinière française, ils se jetèrent à la mer après avoir lancé un certain nombre de noix de coco, ce qui empêcha les marins français de distinguer les têtes des nageurs.

Quant à l'opium, qu'il me suffise de dire qu'il y en a plusieurs sortes, provenant de l'Inde et même de la Turquie ; mais depuis un certain nombre d'années, on cultive en Chine le pavot d'où s'extrait cette funeste drogue.

Le fumeur fait bouillir l'opium et le recueille dans une pipe de bambou dont l'orifice est grand comme celui d'un fume-cigarettes. Deux ou trois aspirations épuisent la pipe.

Ce n'est certainement pas l'usage, mais l'abus qui produit l'effrayant amaigrissement que l'on remarque chez bien des Chinois ; l'excès est aussi funeste que celui des liqueurs fortes en Europe. Ainsi, j'ai fumé de l'opium d'une façon très modérée, je n'ai jamais rien senti qu'un goût très agréable, mais les apprêts sont beaucoup trop longs pour me donner satisfaction. Je préfère le cigare ou la cigarette.

Un seul mot sur la langue chinoise. La langue écrite renferme un nombre considérable de caractères, dont chacun représente une idée comme les chiffres arabes représentent un nombre.

La langue parlée est très pauvre ; elle se compose de 3 à 400 monosyllabes dont l'accent modifié permet de rendre près de 1200 idées.

De même un Wallon ne comprend pas le Flamand, bien qu'étant tous deux Belges, de même un habitant de Foo-Chow ne comprendra pas un Cantonais.

Et pour achever la comparaison, les Chinois des dix-huit provinces de la Chine comprennent la langue écrite de même qu'un Anglais, qu'un Allemand, qu'un Français comprendront le chiffre 25 écrit en chiffres.

Il y a aussi un dialecte en usage dans les ports ouverts. En

voici un échantillon : « Me talkee tue, you sabe. » (je parle vrai, vous savez).

Enfin, pour terminer ce sujet, je citerai une fable chinoise :

Un malheureux singe tombé aux griffes d'un tigre, le supplia d'être laissé en vie, lui promettant une bien meilleure proie.

Le tigre accepta et le singe le conduisit près d'une colline où se trouvait un âne, animal que le tigre n'avait jamais vu.

Plein de sang-froid, l'âne dit au singe :

« Mon bon ami, tu m'as toujours amené deux tigres jusqu'à présent, comment se fait-il qu'aujourd'hui tu ne m'en amènes qu'un seul ? »

A ces mots, le tigre s'enfuit !!

La Chine, par son immense étendue, est appelée à devenir un débouché important. Le gouvernement est à la veille d'abandonner définitivement son système d'isolement ; déjà ses mers, ses rivières sont couvertes de vaisseaux portant le pavillon impérial, déjà des lignes télégraphiques relient les principales villes au monde entier, le téléphone y a été également implanté.

C'est donc un nouveau monde qu'il s'agit de transformer d'eupéaniser ou d'américaniser, si je puis m'exprimer ainsi.

Bientôt nous apprendrons la création de lignes de chemins de fer ; or quel pays présente plus de facilité et plus de chance de réussir que la Chine ?

Quelles sont les conditions premières d'une telle exploitation, si ce n'est un vaste pays et une population intense ?

Je crois donc utile d'appeler l'attention publique vers l'extrême Orient.

N'oubliez pas que le Chinois est l'être le plus probe, le plus scrupuleux, dans les relations commerciales.

N'oubliez pas qu'il dispose presque toujours d'un solide capital.

N'oubliez pas que le crédit n'est pas en odeur de sainteté auprès des Chinois, et que du reste, tous les comptes arriérés doivent être réglés, coûte que coûte, avant le jour de l'an.

Rappelez-vous que là-bas, sur place, ils ont un avantage

incontestable sur les Européens, parce qu'ils achètent quand le marché est favorable, parce qu'ils n'ont presque jamais recours à l'assurance, parce qu'ils vendent eux-mêmes en gros et en détail et sauvent ainsi les frais d'intermédiaire.

Rappelez-vous que les objets manufacturés que ce peuple économe et riche veut bien accepter doivent se recommander par la modicité des prix.

Rappelez-vous que les produits qui y trouveront toujours un écoulement facile, sont les produits bruts.

Rappelez-vous que des milliers ou plutôt des millions de Chinois vont à l'étranger, prennent des habitudes nouvelles et s'en retournent dans leur foyer y faire connaître nos mœurs et nos usages.

Rappelez-vous que vous avez d'excellents agents consulaires en Chine, à même de vous fournir tous les renseignements.

Et maintenant examinez la situation de l'empire céleste, entouré sinon d'ennemis, du moins d'ambitieux et dangereux voisins.

Les Français viennent de s'emparer de deux provinces vassales et d'imposer le protectorat au Cambodge.

Les Anglais, jaloux, ont mis la main sur la Birmanie et leurs vaisseaux sont là, menaçants, prêts à intervenir, à la moindre occasion.

Les Portugais possèdent la presqu'île de Macao ; leurs petites canonnières, avec leur faible tirant d'eau, sont à même de pénétrer au cœur du pays.

Et la Russie, n'est-elle pas aussi une voisine dangereuse.

Les États-Unis, l'Allemagne n'ont pas de possession, mais leur puissance porte ombre à la Chine.

Les Espagnols ont continuellement à Manille de 10 à 12,000 hommes tandis, que les Hollandais entretiennent dans leur riche colonie de Java une véritable armée et une flotte de 30 vaisseaux. :

Croyez-vous que le gouvernement chinois puisse envisager d'un bon œil les propositions de ses aimables voisins ?

Ne croyez-vous pas qu'un pays, sans autre ambition que celle d'étendre ses relations, obtiendrait facilement une compensation aux sacrifices qu'il serait obligé de faire?

Et puisque la question a été posée dernièrement dans les journaux et dans une brochure, ne pensez-vous pas qu'il est temps de répondre et de prendre une décision?

Je ne vois pas l'utilité de reprendre un par un tous les arguments apportés par le baron Julien Leys dans la brochure mentionnée, mais je dois déclarer que j'en approuve la plus grande partie et comme lui je dirai :

Allons, Belgique, toi qui est petite par l'étendue, mais grande par le commerce, par l'industrie, va trouver ce géant, soumets-lui tes produits, crée-toi de nouveaux débouchés, envoie tes ingénieurs, tes mécaniciens, tes artistes, et l'avenir t'appartiendra !

L'on a toujours besoin d'un plus grand que soi !!!



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 22 MARS 1890.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Nomination de membres du conseil pour la période 1890-96. — 3° Nomination de M. E.-A. Grattan comme vice-président honoraire de la société. — 4° Annonce de l'arrivée de Stanley. — 5° Conférence de M. le professeur AD. DE CEULENEER sur *le Colorado*.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, H. Hertoghe, bibliothécaire, et M. Ad. de Ceuleneer, professeur à l'université de Gand.

---

1. Le procès-verbal du 25 février dernier est lu et approuvé.

---

2. M. le président annonce qu'en séance du 19 mars dernier, MM. Christophersen, Delcourt, Génard, Henrard, Langlois et Smekens ont été nommés membres du conseil pour la période 1890-96.

---

3. M. le vice-président Grattan ayant exprimé le désir de déposer le mandat qu'il tenait de la société, l'assemblée des membres effectifs, en reconnaissance des grands services rendus à la société par l'honorable membre, lui a décerné le titre de vice-président honoraire.

---

4. M. le président annonce l'arrivée prochaine de Stanley ; l'assemblée des membres effectifs a délégué MM. Wauwermans, Langlois et Ernest Grisar pour faire partie d'une commission à nommer par l'Administration communale et la Chambre de commerce pour la réception du grand voyageur.

---

5. M. de Ceuleneer fait une conférence sur le *Colorado*. Après avoir fait l'historique de la découverte de cet État de l'Union américaine, l'orateur en énumère les richesses agricoles et minières et termine son éloquent récit par la description du spectacle grandiose que le touriste peut admirer dans la région du grand Cañon.

M. le président remercie vivement M. de Ceuleneer de sa belle conférence et lève la séance à 10 heures.

---

# LE COLORADO

par M. Ad. DE CEULENEER, professeur à l'université  
de Gand.

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque le secrétaire de la société me fit l'honneur de me demander de faire une conférence, j'acceptai cette aimable invitation uniquement dans l'idée qu'on n'attendait de moi qu'une courte communication, sans prétention scientifique aucune, relative à l'une ou l'autre de ce que j'appellerai mes excursions de professeur en vacances.

Si par suite de voyages assez fréquents on peut acquérir un certain talent d'observation, ce ne sont cependant pas les voyages qui parviendront à développer en nous le talent de bien dire ce que nous avons observé. Je dois donc demander toute votre indulgence et je vous prie de considérer le présent entretien non comme une conférence mais bien comme une simple causerie.

J'aurai l'honneur de vous entretenir du Colorado, un des États les plus jeunes, les plus intéressants et les plus riches de l'Union américaine.

Et d'abord permettez-moi de rappeler brièvement en quelles circonstances se fit la découverte de la splendide contrée à laquelle on a si justement donné le nom de Suisse américaine.

Le 21 avril 1519 est une des dates les plus marquantes de l'histoire du monde.

Ce fut en ce jour qu'Hernan Cortès découvrit cette partie du golfe du Mexique où il fonda la ville baptisée du nom de La Vera-Cruz parce que c'était un jour de Vendredi Saint qu'il aborda en cet endroit. Vous n'ignorez pas sans doute les grandes lignes historiques de cette conquête que je ne puis pas même me hasarder d'esquisser ici, sous peine de dépasser les limites du sujet que je me suis imposé.

Laissez-moi vous rappeler cependant que les succès remportés par l'illustre *conquistador* ne furent si rapides et si prodigieux que grâce à des circonstances éminemment favorables.

Le despotisme de Moctecçuma faisait murmurer bien des caciques, ses feudataires, et les sacrifices humains de plus en plus nombreux répugnaient à quelques-uns de ceux-ci. De plus les chevaux, amenés par Cortès, étaient les premiers que les Indiens eussent vus : ils firent sur eux une impression aussi terrifiante que les éléphants de Pyrrhus sur les Romains à la bataille d'Héraclée. Et pour ce qui est de Malina, dont je regrette de ne pouvoir dire ici la triste et poétique légende, cette jeune princesse aztèque fut le véritable ange conducteur du *conquistador*.

Grâce à sa double connaissance de la langue maya et de la langue aztèque, elle lui servit d'interprète, devint bientôt sa précieuse conseillère ; et, comme elle était adorablement belle, elle ne tarda pas à devenir son amante. Sans elle Cortès eût cheminé en aveugle parmi les diverses nations de l'Anahuac ; et, au lieu de les conquérir, il en serait probablement devenu la victime. Le grand conquérant l'oublia trop dans la suite, les historiens de la conquête citent à peine le nom de Malina ; mais les Indiens, eux, ne l'ont point oubliée : sa légende leur est connue à tous ; et, Cortès lui-même, dont ils ignorent le nom espagnol, ils ne l'appellent jamais que Malitzin, c'est-à-dire le maître de Malina.

Je ne fais que citer ce siège célèbre de Mexico qui ne dura pas moins de 75 jours, — du 30 mai au 13 août 1521, — et qui n'a son pareil dans l'histoire moderne que celui de Saragosse que l'Espagne n'a point encore oublié.

Je ne rappellerai pas non plus les expéditions entreprises par Cortès et par ses lieutenants pour conquérir tout le plateau de l'Anahuac, l'Yucatan et le Honduras ; mais, à son retour d'Europe, Cortès, qui était tombé quelque peu en disgrâce auprès de son maître, alors aussi le nôtre, Charles-Quint, grâce aux intrigues de ses ennemis, de ses détracteurs et surtout de ses envieux, et qui n'était plus que le chef militaire de la Nouvelle-Espagne, songea à conquérir de nouveaux titres à la reconnaissance du plus puissant prince de l'époque. Il entreprit alors trois expéditions vers les contrées septentrionales du Pacifique, cherchant de ce côté, comme il l'avait déjà fait du côté de l'Atlantique, une voie naturelle de communication entre les deux Océans. Vous le savez, le problème du Panama ne date pas d'hier ; il exista du jour où l'illustre Nuñez de Balboa planta le premier la bannière espagnole dans les eaux azurées du Pacifique. (29 septembre 1513) <sup>(1)</sup>

Ces expéditions ne furent pas couronnées de succès ; et Cortès, pendant un nouveau séjour fait en Europe pour se justifier des nombreuses attaques portées contre lui, expira le 2 décembre 1547 dans un petit village des environs de Séville, Castilleja de la Cuesta, sans avoir réussi dans ses derniers projets de conquêtes. Il n'était âgé que de 63 ans ; et comme si, même après sa mort on ne pouvait laisser dormir en paix de son dernier sommeil le grand *conquistador*, un des personnages les plus chevaleresques de l'histoire, son corps fut transporté d'Espagne à Tezcoco en 1562 ; en 1629

(1) RUGE. *Gesch. des Zeitalters der Entdeckungen*. Berlin, 1881. 387 sqq. ; J. F. SULLIVAN. *Rep. of historical and technical information relating to the problem of interoceanic communication by way of the american isthmus*. Washington, 1883, p. 10.

on l'enterra dans l'église du couvent de San-Francisco de Mexico, — la même où notre illustre compatriote fra Pedro de Gante passa une grande partie de sa vie ; — en 1794, on le transporta à l'église de Jésus, attenante à l'hôpital que Cortès avait fondé. Enfin en 1823 la Révolution dispersa ses ossements ; et l'on sait encore moins ce que sont devenus les restes mortels de celui qui fut Hernan Cortès qu'on ne peut le dire de Colon lui-même.

J'eus beau chercher dans l'église de Jésus l'endroit précis où ceux-ci avaient été déposés dans le temps ; personne ne s'en souvenait plus.

Mais si les expéditions de Cortès restèrent sans résultats immédiats, elles n'en firent pas moins connaître l'existence de terres situées au delà du plateau de l'Anahuac.

D'autres circonstances vinrent encore appeler l'attention sur les conquêtes à faire dans ces régions inconnues.

Déjà en 1530, un Indien avait parlé au gouverneur civil de la Nouvelle-Espagne, à Nuño de Guzman, d'un pays situé au delà du désert de Chihuahua, pays riche en or et en argent et possédant des cités merveilleuses, les *Siete ciudades*. Guzman eut un vif désir de conquérir ces contrées ; mais il ne put arriver que jusqu'à Culiacan, dans l'État actuel de Sinaloa, non loin du golfe de Californie, alors encore connu sous le nom de mer de Cortès.

Le premier Européen qui traversa cette contrée mystérieuse fut Cabeza de Vaca avec ses trois compagnons d'infortune, Andres Dorantes, Alonso del Castillo Maldonado et le nègre Estebanico. C'étaient les derniers débris de la désastreuse expédition de Narvaez. Partis de la Floride, ils furent les premiers à traverser le continent de l'Amérique septentrionale : ils passèrent le Mississipi et l'Arkansas, parcoururent le Nouveau-Mexique, aperçurent probablement le grand Cañon du Colorado dans l'Arizona et arrivèrent à Culiacan en 1536, y faisant un récit merveilleux des territoires qu'ils avaient parcourus.

Trois années plus tard, en 1539 le franciscain fra Marcos

de Niza revint lui aussi du Nouveau-Mexique et parla, avec une exagération toute méridionale, des richesses des villes du Rio Gila, du pays de Cibola et des Siete ciudades.

Le vice-roi Mendoza ayant ajouté foi à ces relations exagérées, envoya vers le Nord une grande expédition en 1540. Coronado en fut le chef. Il quitta Compostella le 17 avril 1540. De son côté, Pedro de Alarcon partit le 9 mai de La Natividad et remonta avec deux caravelles, le *San-Pedro* et la *Santa-Catalina*, le golfe de Californie. Alarcon entra dans le rio Colorado (Buena Guia) et remonta ce fleuve jusqu'à une certaine distance au delà du confluent du Rio Gila (33° degré de latitude). Coronado, de son côté, passe la Sonora, traverse le désert de Chihuahua et atteint enfin, avec une troupe de plus de 1000 hommes, cette mystérieuse Cibola, ce Tombouctou américain, comme l'appelle Alex. de Humboldt (1). Non loin de là il voit aussi les six autres cités ; mais au lieu des villes riches et somptueuses dont on avait tant parlé, il n'y rencontra que de misérables villages d'Indiens Zúnis dont les pueblos modernes du Nouveau-Mexique nous donnent une idée des plus exactes (2).

Ces pueblos sont des plus intéressants à visiter, tout particulièrement pour l'ethnographe, mais loin de parler de richesses, il faut déjà de la bonne volonté pour y reconnaître une certaine aisance. Un des capitaines de Coronado, Cardenas remonte avec quelques hommes vers le nord-ouest et arrive sur le plateau du grand Cañon du Colorado. Coronado lui-même pousse vers le nord-est, vers Quivira, et ne s'arrête probablement qu'au Missouri, à l'extrémité du Kansas. Il arriva jusqu'au 40° degré de latitude nord (3).

(1) Histoire de la géographie. II. 274.

(2) J. H. SIMPSON. *Coronado's march in search of the "seven cities of Cibola" and discussion of their probable location.* Washington, 1884 (Smiths. Rep. 1869) ; H.H. BANCROFT, *History of the Pacific States of North America.* Vol. X. *North Mexican states.* San Francisco, 1883. p. 82 sqq.

(3) A. F. BANDELIER. *Historical introduction to studies among the sedentary Indians of New-Mexico.* Boston 1883 ; W. DAVIS. *The spanish conquest of New-Mexico.* Doylestown, 1869.

Tels sont les plus anciens et même presque les seuls renseignements positifs que nous possédions sur le Colorado. Dans la suite, c'est tout au plus si de loin en loin cette contrée, dont les conquérants avaient tant parlé, est mentionnée par quelque jésuite missionnaire établi sur les côtes de la Californie et se rendant parfois au Colorado pour y travailler à la conversion des Indiens.

La contrée fut ainsi complètement oubliée, son nom ne se rencontre même pas sur les cartes du siècle dernier et ce ne fut que vers le milieu de ce siècle qu'on en fit pour la seconde fois la découverte.

En février 1848, le Suisse Lutter recueillit le premier de l'or en Californie. Le bruit s'en répandit avec la rapidité d'un éclair et en peu de mois des aventuriers accoururent au nouvel Eldorado de toutes les parties du monde. Un mouvement analogue se produisit lorsqu'en 1857 on trouva de l'or sur les rives de la South Platte <sup>(1)</sup>. Une exploitation s'organisa aussitôt sous la direction de Oaks et de Barker, qui s'établirent aux bords du Cherry Creek. Quelques aventuriers réussirent ; le gouvernement de Washington se rendit bientôt compte de l'importance de la découverte. Dès 1861 il reconnut le Colorado comme territoire ; et le Congrès l'admit dans l'Union, comme *Centennial State*, le 1 juillet 1876.

Au moment de la découverte de l'or dans le Colorado, cette immense contrée était quasi inconnue. A part quelques Mexicains, aucun blanc ne l'habitait. Dans les plaines de l'est tout comme dans celles du Kansas, le bison, le plus noble représentant de la faune américaine, régnait en maître et les montagnes étaient occupées par quelques tribus indiennes. Actuellement celles-ci, surtout les Utes, ont dû chercher un

(1) Déjà Pike raconte qu'il rencontra en 1805 à Santa Fé James Parsley de Bairdstown (Kent.) qui disait avoir trouvé de l'or dans la région de *Pike's peak*. — Cf. PIKE. *On account of expeditions to the sources of the Mississippi and through the western part of Louisiana in the years 1805, 1806 and 1807*. Philadelphia, 1810, cité dans PETERMANN'S *Mitth.* 1866. 445.

dernier refuge dans la Sierra Madre encore quasi inexplorée. En 1860 le Colorado possédait 34,197 habitants et actuellement l'État en compte plus d'un demi-million.

C'est sur le rapide développement de cette contrée que je vais avoir l'honneur d'appeler pendant quelques instants votre bienveillante attention <sup>(1)</sup>.

L'État du Colorado, que je vous prie de ne pas confondre avec le grand fleuve qui porte le même nom mais qui ne passe pas par le territoire, occupe l'espace compris entre le 37° et le 41° degré de latitude, et le 102° et le 109° degré de longitude. Sa superficie est de 270,644 kilomètres carrés : elle égale donc la moitié du territoire de la France actuelle et l'État est neuf fois plus grand que notre petite Belgique, qui n'occupe qu'une superficie de 29,455 kilomètres carrés.

Cet État central est limité par le Nebraska, le Wyoming, l'Utah, le New-Mexico et le Kansas. Ce n'est pas uniquement, comme la Suisse, un pays de montagnes : la partie orientale se compose de vastes plaines qui ne sont que la continuation de l'immense plateau du Kansas et du Nebraska méridional. La partie occidentale est occupée par trois chaînes parallèles des Montagnes Rocheuses, qui y atteignent leurs plus grandes proportions. Au centre du Colorado la chaîne de montagnes est large de 120 milles, entrecoupées par quelques immenses vallées, car tout est gigantesque dans cette contrée, vallées qu'on appelle des *parks*, vrais jardins naturels auxquels la main de l'homme ne pourra toucher sous peine d'en diminuer le charme. A peu près au centre des trois chaînes de montagnes s'élève, à 14,297 pieds d'altitude, le Mount Lincoln, que le célèbre géologue Hayden prit comme base de ses travaux hypsométriques. Du haut du Lincoln on peut compter jusqu'à deux cents pics de plus de 13,000 pieds d'altitude <sup>(2)</sup>.

(1) FOSSET, *Colorado, its gold and silver mines, farms and stock ranges, and health and pleasure resorts*. New-York, 1880 ; E. INGERSOLL, *The crest of the continent*. Chicago, 1888.

(2) PETERMANN'S *Mith.* 1874, 149.

Cette division même du sol en pays de plaines et pays de montagnes vous indique déjà que le Colorado est un pays agricole, un pays de pâturages — en 1887 il ne renfermait pas moins de 57,000 bêtes à cornes, 123,000 chevaux et 1,149,000 moutons, — et aussi une région minière et industrielle. C'est la plus riche de toute l'Union après celle du Montana.

On y trouve du fer, du cuivre, de l'étain, du sel, de l'or et surtout de l'argent dont on extrait pour environ 25 millions de dollars par an ; mais toutes ces richesses naturelles seraient d'une exploitation difficile, et surtout dispendieuse, si l'on ne possédait en même temps l'agent principal de toute industrie, c'est-à-dire le charbon.

Je vous disais que le Colorado était un État central ; bien plus que tout autre, son développement dépendait donc des facilités de communication.

Au temps où le Colorado était une *terra incognita*, les moyens de communications étaient nuls et un voyage de New-York au Colorado constituait une véritable expédition presque aussi difficile que l'est encore de nos jours un voyage dans l'Afrique centrale.

Pour s'en faire une idée, il suffit de se rappeler les relations de voyages de notre illustre compatriote le P. de Smet, — je tiens à le citer, car il était Termondois comme moi, — on n'a qu'à se souvenir aussi du célèbre exode des Mormons. Le Missouri constituait alors la limite du monde civilisé. Après que Joseph Smith eut été assassiné le 27 juin 1844 dans la prison de Carthage (Illinois), les Mormons quittèrent Nauvoo le 4 février 1846, traversèrent le Mississipi sous la direction de Brigham Young, menuisier de son état, et mirent une année et demie pour traverser ces plaines du Far West que l'on parcourt actuellement en un peu plus de deux jours. Ils n'arrivèrent à Salt Lake que le 23 juillet 1847 et en peu d'années ils transformèrent le désert de l'Utah en véritable jardin. Leur capitale, Salt Lake city, compte aujourd'hui plus de 30,000 habitants. Mais même à une époque plus rapprochée de nous, on n'arrivait

pas sans peines, sans fatigues et surtout sans dangers jusqu'au Colorado. Il faut lire, dans le célèbre livre d'Hepworth Dixon *La Nouvelle Amérique*, ce qu'était ce voyage en 1866 et quels étaient les agréments de l'Overland Mail (1). Actuellement, grâce à cette activité vertigineuse propre aux Américains du Nord, des chemins de fer sillonnent toute la contrée ; on se rend de New-York à Denver avec autant de facilité et avec moins de fatigue que de Paris à Marseille, et le Colorado est réuni à toutes les grandes lignes transcontinentales. Il y a peu d'années, on ne pouvait en citer qu'une seule, aujourd'hui il existe déjà cinq grandes lignes réunissant les deux Océans.

Je les cite à titre de curiosité : Le Canadian Pacific réunit Montréal à Vancouver et parcourt une distance de 2906 milles. (donc près de 5000 kilomètres.) C'est le dernier en date : il ne fut ouvert qu'en 1887. Le Canadian sera bientôt réuni au réseau du Northern Pacific par une voie ferrée qui traversera la Colombie britannique pour aboutir à Scattle (Wash.) Le Northern Pacific, terminé en 1883, traverse le Wisconsin, le Minnesota, le Dakota, Montana, le Washington et l'Orégon. Le troisième réseau, le premier en date, est l'Union Pacific, qui commence au Missouri à Councill Bluffs pour aboutir à San-Francisco après un parcours de 1867 milles. C'est la première ligne qui traversa les Rocheuses. On se rendra compte des difficultés que les ingénieurs eurent à surmonter en se rappelant que l'altitude de Councill Bluffs est de 900 pieds et que, pour atteindre le point culminant de toute la ligne, Sherman, il faut s'élever jusqu'à 8247 pieds. Déjà en 1846 on avait émis l'idée de réunir les deux océans au moyen d'une voie ferrée ; les travaux ne furent cependant commencés qu'en 1863 et le 10 mai 1869 on plaça le dernier rail à *Promontory point* : date mémorable, car depuis ce jour il n'y avait plus de distance pour les communications dans l'Union américaine. Les frais de construction avaient été de près d'un milliard de francs, mais cette somme était minime eu égard aux immenses avantages qu'on allait en retirer. On l'a dit

(1) Cf. aussi PETERMANN'S *Mitth.* 1866, 236.

depuis longtemps : ce sont les montagnes et non les rivières qui séparent les peuples. Du jour donc où l'on était parvenu à établir une communication rapide entre l'est et l'ouest par dessus cette épine dorsale du continent américain qui s'appelle les Rocheuses, l'homme avait remporté une victoire décisive sur la nature ; conquête d'un prix inestimable, car dès lors, au point de vue du commerce, de l'industrie et aussi de la civilisation, la barrière des Rocheuses était supprimée.

L'Amérique occidentale et l'Amérique orientale se complètent mutuellement. La côte occidentale présente plus d'analogies avec la nature et les productions de l'Asie. Pays de montagnes, le sol est naturellement sec, les bois sont rares ; la contrée est surtout propre à la culture de la vigne, à l'élevage des vers à soie, à celui des troupeaux. La production en laine peut être comparée à celle de l'Australie ; — c'est surtout un pays minier riche en or, en argent et en cuivre. La côte orientale, par contre, rappelle davantage l'Europe : pays humide et boisé, riche en fer et en charbon et dont le sol est admirablement propre au développement de l'agriculture. Du jour où les deux côtes étaient réunies, l'Amérique put songer à travailler à se suffire à elle-même et à se passer de plus en plus des produits du Vieux Monde. Aujourd'hui on se rend de New-York à San-Francisco en six jours. Jadis la route du cap Horn en exigeait de cent à cent quatre vingt et celle de Panama vingt-deux (1).

Restait à rendre cette communication de plus en plus rapide en multipliant les lignes ferrées.

L'Atlantic and Pacific réunit aussi San-Francisco au Missouri (2415 milles) — le plus haut point est un peu avant Las Vegas (New-Mex.) au tunnel State Line (7622 p.) ; — seulement la tête de ligne se trouve bien en aval du fleuve ; elle n'est autre que cette petite merveille de croissance Kansas city (765 pieds) hameau en 1839, gros village avant la guerre de sécession (5000 habitants en 1857) ; 15000 en 1869 et actuellement grande ville de 150,000 habitants. Enfin il y a encore le Southern Pacific dont

(1) Cf. PETERMANN'S *Mitth.* 1869, 219.

le parcours est le plus long (2495 milles), qui réunit San-Francisco à la Louisiane et aboutit à cette ville tristement célèbre par les nombreuses épidémies dont elle a été si souvent victime, que les Français appellent encore toujours la Nouvelle-Orléans, mais que les Yankees ne connaissent pas autrement que sous le nom de New-Orleans.

Aucune de ces grandes lignes, vrai cercle de fer, mais de fer vivant, entourant l'immense territoire de l'Union, ne traverse le Colorado; seulement un réseau complet et splendide réunit cet État à chacune d'elles. Denver a été tout naturellement choisie comme centre de ce réseau. La première ligne qui relia la capitale du Colorado au monde civilisé fut le Denver Pacific road, qui part de Denver pour aboutir à Cheyenne (Wyom.) et qui fut livrée à l'exploitation le 22 juin 1870. A 20 ans de distance, l'*Union depot*, construction splendide qui ne coûta pas moins de 450,000 D. — permettez-moi de citer ces chiffres, car n'oublions pas que nous sommes en Amérique et en Amérique il faut dire avant tout ce que l'enfant a coûté, — l'*Union depot* est devenu le centre de 14 lignes de chemin de fer. Je cite les principales :

15 août 1870 l'Atchison Topeka Santa Fe RR. relie Kansas city à Denver.

1871 Denver Boulder RR.

1872 Denver Rio Grande RR. relie Denver à Salt Lake city.

1879 Denver South Park and Pacific.

1880 Denver Utah and Pacific.

Midland RR.

Colorado central.

Denver circel road.

Mais voyons ce qu'est devenue cette capitale du Colorado grâce à toutes ces facilités de communication.

Denver, la cité des plaines, sise aux pieds des Rocheuses, à 1920 milles de New-York et à 1445 de San-Francisco, est une des villes dont le développement rapide et merveilleux constitue

un des phénomènes de ce siècle. Après Chicago et San-Francisco, aucune n'a présenté un développement aussi rapide.

Sa fondation date de 1858. Elle n'a donc que 32 années d'existence.

Le général Larimer construisit la première cabane au bord de la South Platte en octobre 1858 et baptisa l'endroit du nom de St.-Charles. Au bord du Cherry Creek Russell construisit une autre abri au mois de novembre et appela la localité Auraria. Ce nom ne lui resta que peu de jours, car dès le même mois l'endroit fut dit Denver, du nom du gouverneur qui administrait alors le Kansas. L'enfant ne mit que peu de temps pour arriver à l'âge mûr, au moins à un âge mûr superficiel, car dès 1859, donc une année après sa naissance, on y publiait un journal : *Rocky Mountain News*. Pendant quelques années, elle dut passer par les épreuves auxquelles furent soumises toutes les villes de l'ouest, San-Francisco, Cheyenne, auxquelles est soumise actuellement encore Leadville. Denver devint le rendez-vous de tous les aventuriers des deux mondes et pendant plusieurs années on n'en parla que comme d'un repaire de bandits et d'assassins. Ce n'était pas la vie primitive, mais le mélange de la civilisation et de la barbarie. L'absence de l'élément féminin honnête constitua une de ses plaies capitales. En 1866, lors du séjour qu'y fit Dixon, le principal hôtel était encore une baraque en bois dite la *Maison du planteur*. Elle avait déjà alors 4000 habitants, possédait 10 rues, 6 chapelles et était dotée de 50 maisons de jeu et de 100 saloons, autrement dit cabarets. Mais le peuple américain a assez de force virile, il est assez jeune pour sortir victorieux des attaques de cette barbarie éclairée au gaz.

Il suffit de quelques hommes énergiques pour rendre Denver une ville habitable. Le gouverneur du Colorado, William Gilpin, fut un de ces hommes et il fut énergiquement secondé dans son action civilisatrice par le chef de la justice, Robert Wilson. A côté d'eux s'était constitué un comité secret, dit comité de

vigilance, *vigilance committee*, (ce sont les célèbres *Know-nothings* de San-Francisco) dont la justice était des plus expéditives : il pendait haut et court sans forme de procès aucune. Avec des moyens aussi radicaux, l'ordre ne put manquer d'être bien vite solidement établi. Grâce à ce nouvel état de choses, à cette sécurité, grâce aussi à la situation et aux facilités de communication, les deux cabanes de 1858 ont fait place à une ville opulente qui comptait l'année dernière 90,000 habitants. Dès 1887, elle possédait 65 églises appartenant à 16 confessions différentes, — on sait que l'Amérique, par suite du grand nombre de sectes protestantes, est le pays des églises : à New-York on en compte 500 et Philadelphie en possède un nombre égal. — Denver possédait aussi en 1887 7 collèges, 20 écoles, 4 hôpitaux, 40 hôtels dont un ayant 250 chambres. On y consacrait alors déjà 67 000 dollars soit 335,000 frs. par an, au service des incendies et la même année on y dépensa en bâtisses, et notamment à 6 églises, à 3 écoles, à 107 maisons de commerce, la somme immense de 4 millions de dollars, donc de plus de 20 millions de francs. Le chiffre d'affaires s'éleva en 1886 à 70 millions de dollars, soit plus de 350 millions de francs. Mais Denver n'est pas devenue seulement une cité commerciale et industrielle de premier ordre, elle est en même temps un séjour aussi sain qu'agréable. Par suite de son altitude (5203 pieds ; c'est la plus élevée des capitales de l'Amérique du Nord après Mexico, qui se trouve à 7349 pieds, 2240 mètres), l'atmosphère y est d'une pureté vivifiante, aussi le nombre des décès y est-il inférieur à celui des principales villes de l'Union ; il n'y en a que 10.50 par 1000 contre 19 à San-Francisco et 26,50 à New-Orleans. Le ciel y est d'une sérénité remarquable et la transparence de l'air est telle que les Rocheuses paraissent à proximité et qu'on se trouve dans une illusion continuelle au sujet des distances. La ville est située dans une plaine quasi aux pieds des Rocheuses. C'est surtout à Broadway que le panorama des Montagnes Rocheuses apparaît dans toute sa splendeur. Le panorama y a une étendue de 120 milles et de cette longue chaîne s'élèvent les Long et Gray's peaks,

les Torrey, Rosa et Evans Mounts et, les dominant tous de sa masse neigeuse, le superbe Pike's peak. On a comparé cette vue splendide au panorama dont on jouit sur les Pyrénées du haut de la terrasse de Pau. Je ne sais auquel donner la préférence ; celui de Pau est peut-être plus gracieux, mais celui de Denver l'emporte en majesté.

Engageons-nous quelque peu dans ces montagnes en prenant Denver comme point de départ de nos excursions. Nous y rencontrerons des sites autrement majestueux que ceux de la Suisse ; et de plus l'on y trouve un confortable dont on a peine à se faire une idée en Europe. Ce confortable n'a cependant nui en rien à la nature sauvage, à laquelle l'homme heureusement n'a pas encore touché.

Une des excursions les plus intéressantes est celle qui, par le *Colorado central*, nous mène de Denver à Graymont (9771 p.) et nous permet de nous élever en deux heures de temps de 5203 à 9771 pieds.

Jusqu'à Golden city, un des centres des charbonnages du Colorado, le paysage ne présente rien de bien particulier. Golden est située dans une plaine entourée de montagnes dont celle qui regarde Denver affecte tout à fait la forme d'une citadelle. A partir de cette cité industrielle, la voie ferrée parcourt un des sites les plus curieux qui se puissent imaginer. Au départ de Golden, la route s'engage en montant dans le *Clear creek cañon*. La rivière serpente dans le fond du cañon et ses eaux grisâtres prennent bientôt une couleur verdâtre pour devenir d'une limpidité parfaite à mesure que l'on se rapproche de leur source. Le Cañon est si étroit et si tourmenté que les rayons du soleil ont de la peine à l'atteindre et qu'on se demande comment on finira par en sortir. Les roches sont très élevées et affectent les formes les plus bizarres. Le cañon est le plus étroit du côté de Golden city, où l'on se trouve entre des amoncellements de quartiers de rochers présentant un caractère de ruine sauvage et superbe et dont le chaos de Trou Macaire et la Peyrada du

Coumèlie près de Gavarnie dans les Pyrénées peuvent à peine nous donner une idée. Cette course entre ces roches dénudées dure près d'une heure ; mais les aspects du Cañon sont si variés qu'on est tout désappointé de voir la vallée s'élargir après Big Hill.

Bientôt on arrive à Idaho Springs, la plus ancienne des treize stations thermales de l'État (7567 p.) Pour bien jouir de la beauté majestueuse du paysage, il faut se placer sur la plate-forme du dernier car, d'où rien n'échappe au regard du spectateur. D'Idaho Springs jusqu'à Georgetown la vallée s'élargit et devient plus boisée. Après avoir admiré ces beautés naturelles, on peut examiner en détail un des plus grands tours de force conçu par le génie des ingénieurs américains : je veux parler du *loop* — j'en connais encore un exemple en Californie, sur la route de San-Francisco à Los Angeles, entre Pixley et Tehachapi, mais d'une conception moins grandiose et moins difficile que celui de Georgetown. Le *loop* commence à Georgetown (8112 p.) et se termine à Silver Plume (9050 p.) Georgetown se trouve dans une petite plaine, au bas d'un amphithéâtre de hautes montagnes, un véritable cirque, et Silver Plume, qu'il s'agit d'atteindre, se trouve en face sur une de ces montagnes à près de mille pieds plus haut. C'est au moyen du *loop* que le problème a été résolu. La voie contourne le cirque en pente si raide qu'à certains endroits on a eu soin de prévenir tout déraillement au moyen de la pose d'un troisième rail. Lorsqu'elle est arrivée en face de son point de départ, on passe un pont jeté sur la vallée et l'on croise ainsi, à quelques quarante mètres plus haut, la voie que l'on parcourait en commençant. Arrivé ensuite pour la seconde fois au fond de l'amphithéâtre, on aboutit à une montagne d'une pente plus oblique, qui permet, au moyen de nombreux zigzags, d'atteindre le sommet de l'amphithéâtre où est établi le village de Silver Plume.

A partir de ce moment, la vallée devient de plus en plus sauvage et bientôt l'on arrive à Graymont (9771 p.) point

d'arrêt actuel de la ligne qui devra être continuée jusqu'à Leadville. A Graymont on jouit d'une vue splendide sur le glacier de *Gray's peak*, qui n'a pas moins de 14,311 pieds d'altitude. C'est un des peaks les plus élevés des Montagnes Rocheuses.

Une excursion non moins intéressante est celle de Manitou. C'est l'Anglais Ruxton qui visita le premier cet endroit des Rocheuses en 1847. En 1872, on aurait en vain cherché le nom de cette station thermale sur les cartes de l'Union ; et actuellement elle est en train de devenir le Saratoga de l'Ouest.

Manitou est une des plus belles localités alpestres que l'on puisse trouver dans le monde. Rien ne manque à Manitou pour en faire un séjour enchanteur. Elle a des sources thermales, un climat des plus agréables par suite de son élévation de 6324 pieds. Elle est entourée de trois côtés de montagnes assez boisées, mais elle n'est pas suffisamment encaissée dans les montagnes pour que l'air n'y puisse circuler librement. Les buts d'excursions y sont aussi variés que nombreux. On visite d'abord les *Manitou grand Caverns*, découvertes en 1881 par S. W. Snider, où l'on se rend par le célèbre *Ute pass*, gorge resserrée et sauvage aboutissant à la jolie cascade de *Rainbow Falls*, de 10 m. de large sur 50 m. de hauteur. La grotte, quoique n'ayant pas l'importance de notre grotte de Han, car la sortie de la grotte de Han est unique en son genre, mérite cependant une visite. Les effets des stalactites y sont des plus curieux : je citerai l'*Alabaster hall*, l'*Opera hall* avec ses deux galeries superposées ; puis, la plus longue de toutes, le *Councill hall*, dont les parois sont chargés de stalactites présentant de belles formes de choux-fleurs ; notons encore le *Monument Grant* et le *grand pipe organ*, réunion de stalactites résonnantes. La plus belle partie de la grotte est la *royal gorge*, ornée de stalactites en forme de grappes de raisins. D'autres stalactites ont pris dans la grotte la forme d'un pont, d'une cascade, d'un cavalier.

Les deux excursions les plus célèbres des environs de Manitou, sans parler de celles du *Williams Cañon* et de la *Cave of the Winds*, sont la visite du *Monument Park* et du *Garden of the Gods*. Déjà, en arrivant de Denver, on a côtoyé le *Monument Park* peu après que l'on s'est engagé dans les montagnes à Sidalia, d'où *Pike's peak* affecte la forme d'un trapèze tout comme la montagne de la vallée de Nemée et d'où à sa gauche se présente une roche ébréchée qui rappelle l'Acrocorinthe.

Le *Monument Park* est un jardin naturel parsemé de roches calcaires présentant les formes les plus diverses et qui sont pour la plupart surmontées d'un tailloir naturel qui les préserve contre toute désagrégation. On se croirait dans un pays de blancs fantômes immobiles. Ce sont des caprices de la nature qui présentent un haut intérêt pour les géologues. La plupart des roches ont reçu des noms correspondants, avec plus au moins d'exactitude, aux formes qu'elles affectent. On a ainsi les *Phantom rocks*, les deux pyramides, le *Dutch Wedding*, le *Sentinel rock*. Ces merveilles géologiques ne sont cependant pas uniques dans le monde. J'en citerai d'analogues en Allemagne et en France : les aiguilles du Bielgrund près de Königstein dans la Suisse saxonne (1) et surtout les grès de Beauchamp dans les environs de Crépy, en Valois, où l'on remarque surtout un grès de 7 m. de hauteur sur 5 m. de diamètre moyen, qui affecte la forme d'un immense champignon et qui est connu sous le nom de « Pierre du Coq ». Ce sont des grès qui ont été dénudés des sables qui les recouvraient et les entouraient bien plus par l'action des vents que par celle des eaux (2). C'est incontestablement un phénomène éolien. Mais nulle part ces monolithes ne sont aussi nombreux et ne présentent des formes aussi intéressantes que dans *Monument Park*. Les seuls habitants de ce jardin sont les *prairies dogs* qui n'ont du petit chien que le jappement et ressemblent bien plus

(1) *Atlas zu Al. V. Humboldt Kosmos*, p. 123 et pl. 36.

(2) H. BOURSULT, dans *Le Naturaliste*, 1888, p. 133.

à des écureuils. Animaux doux et inoffensifs, ils passent leur temps à faire la sentinelle au bord de leur tanière et disparaissent dans leur maison souterraine à l'approche de l'homme. Ils vivent en communauté et construisent de véritables villages souterrains que l'on rencontre dans tous les terrains sablonneux du Colorado. Ils vivent en communauté avec un hibou de la petite espèce et avec le serpent à sonnettes : on le voit, c'est un ménage bien assorti. Peut-être ne recherchent-ils la vie en commun avec le serpent à sonnettes que pour éloigner le coyote, loup de prairie qui est leur ennemi acharné.

Le *Garden of the Gods* est aussi un jardin naturel. Seulement les roches qui en font le plus bel ornement sont formées de grès rouges et le jardin est ouvert. On y remarque surtout le *Balancing rock*, qui, comme toutes les pierres branlantes, doit surtout sa forme à l'action des vents. Ce jardin a un portail naturel formé par deux monolithes et au centre de cette entrée majestueuse s'élèvent les *Cathedral rocks*, vraies tours rouges de cathédrales gothiques. C'est de là qu'on a une des vues les plus splendides sur le *Pike's peak*. *Pike's peak*, qui donne le cachet à toute cette partie des Rocheuses, fut aperçu pour la première fois par le major Zebulon Pike le 15 novembre 1806. Pike le mesura trigonométriquement du côté sud, en prenant pour base la vallée de l'Arkansas et lui trouva une altitude de 18,581 pieds. Le premier blanc qui en fit l'ascension fut E. James vers 1822 (1). *Pike's peak* s'élève en réalité à 14,336 pieds au-dessus du niveau de la mer ; la végétation ne cesse, tout comme sous l'équateur, qu'à 12,063 pieds et le glacier ne commence qu'à 13,500 pieds, alors qu'en Suisse la limite des neiges est à l'altitude de 7 à 8000 pieds. C'est à cette grande altitude que le gouvernement de Washington a établi depuis 1873 une station météorologique, — on sait que le service météorologique de l'Union est le mieux organisé de tous les

(1) PETERMANN'S *Mith.* 1866, 444.

pays du monde. Cette station se trouve donc établie à 2000 mètres plus haut que l'hospice du Grand St.-Bernard.

Pour se rendre compte de l'aspect du *Pike's peak* du côté nord, il faut prendre le *Midland R. R.* qui mène le voyageur de Manitou à Leadville. On passe d'abord par le *Cascade Cañon*, gorge resserrée au milieu de laquelle coule la célèbre cascade et puis, arrivé dans la plaine, on aperçoit pendant bien longtemps le côté nord de *Pike's peak* dans toute sa majesté et dans ses lignes les plus harmonieuses. De ce côté le glacier est plus développé que du côté méridional. On traverse ensuite un vrai chaos de rochers gigantesques, puis le splendide South park, et l'on entre bientôt dans la riante et large vallée de l'Arkansas rendue plus vivante encore par le panorama dont on jouit sur la petite ville de Buena Vista. La voie monte toujours, la vallée se resserre, bientôt toute végétation cesse : l'aridité est extrême : l'on est entré dans la région des roches argentifères et l'on s'arrête à Leadville à une altitude de 10,200 pieds. Cette ville de 20,000 habitants ne présente d'intérêt que pour les géologues et les industriels : elle rappelle encore actuellement ce que devaient être, il y a 25 ans, les centres industriels de l'Ouest et si quelqu'un veut jouir des charmes de la vie, ce n'est certes pas à Leadville qu'il doit dresser sa tente. La production minérale de Leadville et des environs est immense. De 1859 à 1864, on y recueillit de l'or pour 25 millions de frs. Cette production était bien près de s'éteindre lorsqu'en 1876 la découverte de l'argent procura à Leadville un nouvel élément de prospérité : on y trouve de l'argent et du plomb en abondance telle que depuis six ans on a extrait de ces minerais pour plus d'un demi-milliard de francs.

Le touriste a bien vite vu Leadville et toutes ses laideurs cachées sous son immense richesse de production ; et il n'en est que mieux disposé, par la loi des contrastes, à admirer les splendeurs naturelles de la vallée de l'Arkansas qu'il doit descendre pour arriver à Cañon city. C'est depuis Salida

que la voie s'engage dans le grand Cañon de l'Arkansas qui atteint ses proportions les plus gigantesques à la *Royal gorge*. A ce point les rochers atteignent 800 mètres d'altitude, les murailles en sont presque à pic : elles sont si rapprochées qu'à peine on parvient à voir le ciel. Vu du haut du plateau, ce cañon, comme la plupart des gorges, produit une impression d'effroi et de stupeur : il donne le vertige. Pour en saisir toute la sublimité, il faut pouvoir les parcourir dans le fond. Encore en 1876 notre ami M. Jules Leclercq pouvait dire avec exactitude ; « Nul homme n'a fouillé le fond de la gorge de l'Arkansas » (1), mais depuis peu d'années la locomotive traverse le cañon dans toute sa longueur et à la *Royal gorge* le passage est si étroit qu'on a dû établir un pont suspendu sur la moitié du torrent de l'Arkansas, pont qui ne porte que d'un côté sur les rochers.

Ce grand Cañon de l'Arkansas ne manque ni de grandeur ni de majesté ; mais il ne saurait cependant soutenir la comparaison avec le grand Cañon du Colorado, une des merveilles les plus grandioses qui existent dans le monde et que je crois avoir été le premier Belge à pouvoir admirer. C'est par la description du grand Cañon du Colorado que je vais terminer cette causerie.

Et d'abord qu'est-ce que ces cañons, mot que j'ai déjà prononcé à plusieurs reprises ? Ce sont des gorges, des défilés formés par les eaux d'un fleuve qui s'est creusé un lit profond dans des roches la plupart volcaniques. Ces gorges sont une conséquence de la loi de l'érosion. L'action de l'érosion est en rapport direct avec la rapidité du courant, rapidité qui varie surtout d'après l'angle de la pente, la masse des eaux et d'après la profondeur du lit de la rivière (2). Cette érosion est très forte dans la partie supérieure des fleuves, tandis qu'elle est nulle à l'embouchure, où se rencontrent plutôt des terrains sédimentaires.

(1) J. LECLERCQ. *Un été en Amérique*. Paris 1886. p. 202.

(2) J. LE CONTE. *Elements of Geology*. New York, Appleton, 1888, p. 11 et 15.

Le grand plateau de l'Utah et de l'Arizona, à travers lequel le Colorado a creusé son cañon, est à une altitude de 7 à 8000 p. et se compose presque entièrement de terrains tertiaires à stratifications horizontales. C'est à travers ces rochers que le Colorado a creusé sa voie en aval ; et comme ce creusement a été excessivement profond, ces cañons ont rendu les communications entre les deux rives complètement impossibles. Ce creusement, commencé à l'époque tertiaire, continue encore pendant l'époque géologique actuelle. Naturellement cette érosion se produisit non seulement pour le cours du fleuve principal, mais aussi pour celui de ses affluents ; c'est ainsi que l'on s'explique que tout grand cañon possède toujours un certain nombre de cañons latéraux.

Le Colorado est formé par les Green et Grand Rivers et par le Yampah et se jette, après un cours de 1800 kilomètres, dans le golfe de Californie après s'être enrichi notamment des eaux du Rio Gila et du San-Juan. Par suite des hauts plateaux à travers lesquels il a dû se percer une voie, nul fleuve n'est aussi riche en cañons. Ces cañons isolèrent les tribus indiennes et exercèrent une grande influence sur leur manière de vivre. De même que dans les plaines du New-Mexico, les tribus s'établirent en *pueblos*, de même dans les cañons les Indiens se creusèrent des villages dans la partie supérieure des roches inaccessibles ; ce sont les célèbres *cliff dwellers* que l'on rencontre surtout au Rio Gila, au San-Juan et aussi dans les environs de Flagstaff (Ariz). Ainsi les Indiens pouvaient vivre en pleine sécurité contre toute attaque imprévue soit de la part des fauves — car le terrible grizzly n'y est pas rare, pas même de nos jours, — soit de la part de tribus ennemies ; et en cas de guerre, ils n'avaient qu'à se rendre sur le plateau pour vider les différends, quitte à se retrancher dans leurs demeures inaccessibles en cas de défaite. De plus, ces habitations étaient naturellement fraîches en été et chaudes en hiver.

De nos jours, les Indiens n'habitent plus dans ces nids

aériens et restent sur les plateaux ; ainsi les Utes et les Moquis ; ces derniers, plus civilisés que les premiers, habitent dans des pueblos.

La région occupée par le grand Cañon est immense ; elle a 180 milles de longueur sur 125 milles de largeur et occupe une superficie de 16,000 acres. La longueur du Cañon est de 47 milles. Il se compose d'un cañon principal et de plusieurs cañons latéraux. Cardenas le vit en 1541. Ce fut le lieutenant Ives qui le premier en fit une exploration scientifique. Il remonta le Colorado depuis son embouchure (28 novembre 1857), arriva au grand Cañon le 3 avril 1858 et continua à remonter le fleuve jusqu'à Fort Défiance. James White fut le premier qui descendit par eau le grand Cañon dans toute sa longueur en 1867 (1). Une nouvelle expédition fut entreprise par Powell de 1869 à 1872 (2).

Ce n'est que depuis la construction de l'*Atlantic and Pacific* que cette merveille est devenue accessible aux voyageurs. C'est à mon retour de Californie qu'il me fut donné de l'admirer. Par cette voie on passe pour la première fois le Colorado, — limite de séparation entre l'État de Californie et le territoire d'Arizona — aux *Needles*, ensemble de pics élancés qui affectent la forme d'aiguilles gigantesques et qui peuvent être considérés comme la première annonce des merveilles du grand Cañon. C'est au *Needles* qu'il m'arriva de voir réunies les quatre races humaines. La race nègre était représentée par le domestique du *Pullman car*, la jaune par les *Celestians* du restaurant de la gare et la rouge par des Indiens Apawaïs qui venaient vendre des curiosités aux voyageurs.

Ces Indiens Apawaïs étaient d'un teint bien plus rouge que

(1) PETERMANN'S *Mitth.* 1869, 21.

(2) J. C. IVES. *Report upon the Colorado river of the West.* Washington, 1861 ; J. W. POWELL. *Exploring of the Colorado river of the West and its tributaries,* Washington, 1875 ; C. E. DUTTON. *Tertiary history of the grand Canon district.* Washington, 1882 ; VOM RATH. *Arizona, das alte Land der Indianer.* Heidelberg. 1888, 19 et 179.

les Indiens des *pueblos* du New-Mexico. Tous étaient tatoués et leurs femmes avaient cru s'enjoliver en se tatouant le menton de lignes bleues. Leur type est loin d'être agréable ; ce n'est du reste que parmi les Indiens des *pueblos* de New-Mexico que j'ai rencontré des types d'une beauté réelle.

C'est à Peach Springs (Ariz.) qu'on quitte la voie ferrée (4700 p. d'altitude) pour se rendre au grand Cañon. De Peach Springs on descend pendant 26 milles vers le lit du fleuve. On entre bientôt dans Peach Springs cañon qui se resserre notablement et devient de plus en plus dénudé. On n'aperçoit de tous côtés que des roches rouges horizontales ou fortement fissurées et bientôt on rencontre à sa droite la *Bee hive*, rocher gigantesque qui, sous sa couleur rosâtre, rendue encore plus vive par le rayonnement du soleil et par la transparence azurée du ciel, présente une grâce indicible. Au loin on aperçoit la première de toutes les roches du grand Cañon, celle connue sous le nom de la *Pyramid*. Au milieu du cañon de Peach Springs croissent une infinité de cactus divers : un des plus curieux est le *Porophyllum* (1) dont la branche, lorsqu'elle est dénudée, ressemble à une véritable tresse en bois. Bientôt on aperçoit le *Sunset peak* et peu après le *Diamonds cañon*, — le plus beau des cañons latéraux du Colorado — se développe devant vous dans toute sa sauvage splendeur. Après avoir suivi le *Diamond's river* pendant un mille, on arrive au Colorado. Le fleuve y a 400 pieds de largeur, 800 pieds de profondeur et s'y trouve à une altitude de 1130 pieds.

Les rochers y ont, comme dans tout le Cañon, une teinte rosâtre, les stratifications sont horizontales et un grand nombre de rochers sont fissurés. Les rochers les plus élevés se trouvent surtout sur la rive droite du fleuve, du côté de l'État de Nevada. Ce sont le *Salomon Temple* (6250 p.), la *Tower of Babel* (6500) et l'*Emma Mount* (5900). Le fleuve y

(1) Citons encore, d'après Prof. Gray, d'Harvard College: *Fonquiera splendida* ocatuo ; *Allionia* ; *Fallugia orthodoxa* ; *Corvania mexicana* ; *Larrea mexicana* ; *Eriogonum inflatum* ; *Abroria* ; *Aematenora albicaulis* ; *Erythraea calycosa*.

décrit une parabole en forme de S fermée d'un côté par le *Mount Chastre*. Les trois plus beaux points de vue sont au centre du *Diamonds canon*, ou bien au bord du Colorado où le cañon présente plus de vie grâce au bruit des eaux du fleuve. Le cañon apparaît cependant dans sa plus grande majesté du haut de *Prospect point* (1700 p.) De cette hauteur on est entouré de tous côtés d'immenses pics rosâtres auxquels les rayons du soleil couchant donnent une teinte des plus poétiques. Michelet a dit quelque part en parlant des Pyrénées : « Leur sublime est dans la lumière, dans les ardentes couleurs, dans les éclairs fantastiques. » Qu'eût-il dit s'il avait pu admirer les peaks du Colorado sous ce ciel si pur de l'Arizona ! Au loin c'est la *Bee hive* que nous avons admirée il y a peu d'instant ; plus près de nous c'est *Sunrise*, les *Tree Castles* (4900), la *Tower of Babel*, l'*Emma Mount*, le *Mount Reeve* (5860), le *Brown's Peak* (6800), le *Cathedral Rock*, le *Fort Powell* (1000), la *Pyramid* (3900), le *Gray's Peak*, l'*Agassiz Bluff* (2750) et le *Sunset Peak* (6800) ; et dominant tout cet ensemble, le *Salomon Temple*, qui écrase tous les autres rochers de sa masse imposante. Chateaubriand lui-même, malgré son imagination puissante et poétique, ne sut rendre dans toute sa vérité l'impression qu'il ressentit devant la chute du Niagara. Comment donc un simple voyageur pourrait-il donner une idée de ces merveilles de la nature ? En présence de ces œuvres gigantesques, la plume s'arrête, la voix reste muette, l'homme s'humilie devant sa petitesse : il sent le sublime ; mais ni par la plume ni par la parole il ne saurait rendre avec exactitude les impressions qu'il éprouve précisément parce qu'il est dominé par une force créatrice supérieure à lui.

Quand je redescendis le *Diamond's cañon*, la lune surgissait lentement de derrière les sommets de *Sunrise peak* et projetait ses premières lueurs blafardes sur les roches dont la pointe semblait se couvrir d'un blanc manteau de neige. Une tranquillité complète, tout au plus interrompue par quelque cri

aigu de lynx, régnait dans la vallée. Bientôt la lune inonda tout le cañon d'une lumière indécise, en même temps que le ciel se constella d'étoiles gravant en lettres d'or le nom de Dieu dans la sublimité sereine du firmament.

C'est sous l'impression de ce que je ressentis alors que je vous laisse et que je termine, vous remerciant de la bienveillante attention que vous m'avez accordée et souhaitant que le peu que je viens de vous dire — car je n'ai fait qu'effleurer le sujet — ait pu provoquer chez plusieurs d'entre vous un aussi vif désir de visiter cette merveilleuse contrée que celui que j'ai de la revoir.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 3 AVRIL 1890.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Correspondance. 3° — Sociétés correspondantes. — 4° Communication d'une circulaire de la société de géographie de Paris sur la convocation du prochain Congrès. — 5° Annonce de la visite de Stanley — 6° Conférence de M. L. SIRET sur *les provinces espagnoles de Murcie et d'Almérie*.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, H. Hertoghe, bibliothécaire et M. l'ingénieur Louis Siret.

---

1. Le procès-verbal de la séance du 28 mars est lu et approuvé.

---

2. M. le président fait le dépouillement de la correspondance.  
— La société a reçu :

1° De M. de Gubernatis, consul général d'Italie, un exemplaire de la *carte de l'Épire* ;

2° Du prince Roland Bonaparte : A) *Le glacier de l'Aletsch et le lac de Marselen* ; B) *La Laponie et la Corse* : c) *Le premier établissement néerlandais à Manrue*.

3° De M. Joaquin Lemoine, consul du Pérou, 18 exemplaires de l'ouvrage : *The Amazon Provinces of Peru*, par M. H. Guillaume.

4° De M. Déchy Mör, membre honoraire, un compte rendu en hongrois du congrès de géographie de Paris.

5° De M. le Dr J. Van Raemdonck, deux brochures intitulées :